

FNA 0566
Mecanic jungle

Pierre Suragne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION



FICTION

Pierre SURAGNE

MECANIC JUNGLE



fleuve noir

PIERRE SURAGNE

MECANIC JUNGLE

**COLLECTION
« ANTICIPATION »**

**EDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint – Marcel, PARIS-XIII^e**

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction Intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est Illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1973 « Éditions Fleuve Noir ». Paris. Reproduction et traduction, mime partielles, Interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Dans le silence presque parfait, le ululement de la sirène monta. Un son aigu, criard, qui enflait progressivement. Le véhicule s'approchait à grande vitesse.

Sur les trottoirs mobiles, les passants tournèrent leurs regards vers la chaussée centrale. Ils avaient de longs visages pâles, des yeux plutôt vides, comme des masques figés qui ne reflétaient pas la moindre expression.

En quelques secondes, le hurlement de la sirène fut à son paroxysme. Jaillissant de derrière un coude de la chaussée, à cet endroit où étaient braqués les regards des passants, le motobil rouge comme une flamme fit son apparition. Parmi les passants aux pieds soudés sur les trottoirs mécaniques, certains eurent comme un geste de recul instinctif. Rien de bien appuyé. Une simple esquisse.

Le motobil passa, sirène brillante, comme une flèche. On put distinguer, néanmoins, les visages serrés, durs, de l'équipage casqué. Cinq hommes en combinaisons rouge sang, debout derrière le conducteur, parfaitement pétrifiés.

Puis le motobil disparut, une centaine de mètres plus loin, derrière un nouveau coude de la chaussée.

Les regards des passants retournèrent se poser à leurs pieds, n'importe où sur les murs blêmes de la Cité, tandis que, au fond d'un néant lointain s'enlisait la plainte de la sirène.

À pleine vitesse 4, le motobil traversa tout le secteur 5 467. Il n'y avait peut-être pas deux conducteurs comme Roslo parmi toutes les escouades de nettoyeurs, à aucun des étages de la Cité. Il avait ça dans le sang ; c'était un conducteur-né.

Denn se tenait debout juste derrière Roslo, les mains scellées sur sa barre d'appui, le regard dur protégé par des lunettes fumées fixées à la visière de son casque. Ses mâchoires étaient crispées. Bas sur sa nuque, quelques mèches de cheveux volaient, fouettées par le vent de la course.

Pareil à ses quatre compagnons, il se tenait parfaitement raide dans la coupelle du motobil. Aucun des cinq membres de cet équipage ne

prêtait la plus petite attention au décor qui défilait à toute allure, à droite et à gauche.

Ils le connaissaient parfaitement, ce décor. Immuable, éternel. Depuis toujours, c'était ainsi. Et pour toujours.

Secteur 5 467, niveau 43 de la Cité. À perte de vue et à perte de temps.

Toujours les gigantesques blocs-immeubles cylindriques, serrés comme des champs de fusées inertes, à jamais pétrifiées, reliés entre eux par les passerelles volantes, les chaussées couvertes ou non, flanquées de chemins métalliques suspendus qui s'entrecroisaient, rampaient, s'entremêlaient comme des rameaux fous de lierre délirant.

À jamais, toujours, depuis le commencement des temps.

Avec, là-haut, très haut, si haut que le regard n'y pouvait pas toucher, le ciel de métal qui était aussi le sol du niveau 44. On disait que la Cité comprenait plusieurs centaines de niveaux. On disait qu'Elle s'étendait sur tout le globe, qu'Elle n'avait pas de commencement ni de fin.

C'était ce qu'on disait.

Ainsi l'avait voulu Ollo, qui était le créateur de la Cité, qui la faisait vivre. Ollo qui ordonnait, qui distribuait la vie comme la mort. Le dieu Ollo.

Oui, ils connaissaient bien ce décor, Denn comme chacun des membres des escouades de nettoyeurs. Un jour, ils étaient nés dans ce décor. Un jour, ils y mourraient.

Après plusieurs longues minutes de course à travers les chaussées quasi désertes, deux voyants rouges situés au-dessus de la barre de commande du motobil s'allumèrent, clignotant doucement. Roslo ralentit aussitôt, enclencha le parlophone d'une pression de doigt. La voix lointaine de l'espion mécanique retentit dans les écouteurs des casques.

— Sud. Sud. Bloc 7 327. Signalés en direction du sol.

— Compris, jeta Roslo.

Il coupa le contact, alluma l'écran de bord du chercheur. L'écran prit une teinte verdâtre, se quadrilla d'un fin réseau de pointillés. Il n'avouait pas encore le moindre écho.

Roslo repartit à grande vitesse, et la secousse fut telle que Denn faillit tomber. Les phalanges de ses mains resserrées *in extremis* sur la barre d'appui devinrent blanches.

Durant quelques instants encore, le paysage défila comme un film déroulé à trop grande vitesse. Tout se mêlait pour devenir une sorte de

muraille vague, parfois zébrée du long éclair de quelque rampe lumineuse.

Denn serra davantage les mâchoires. Ses yeux se fermèrent.

À présent, le décor était redevenu stable. Il avait quelque peu changé, aussi. Ce n'était plus la haute forêt serrée de blocs-immeubles. Plus exactement, c'était la base de cette forêt gigantesque et pétrifiée. Les énormes cylindres étaient maintenant aveugles, murailles courbes de métal ou de pierre, sans le moindre orifice visible. La pierre et le métal, c'était tout.

Le nombre des chaussées volantes avait considérablement diminué. Elles s'enroulaient en hélicoïde autour de ces vastes constructions, volant parfois de l'une à l'autre.

L'intensité de la lumière avait baissé de moitié. De place en place, simplement, un œil globuleux, fiché dans un mur ou suspendu au-dessus de la chaussée, laissait éclater une flaque lumineuse crue.

Le motobil avançait au pas. Quelques secondes auparavant, Roslo avait coupé la sirène.

Le silence était parfait, total, si parfait que Denn pouvait entendre battre son cœur au fond de sa gorge. Il avait eu peur, une seconde, que les autres puissent entendre également. Mais non, bien sûr. S'il s'agissait d'une maladie, il était seul à être malade. Seul.

Le motobil pénétra dans une zone d'ombre visqueuse, ralentit encore jusqu'à s'arrêter presque. Deux petites taches rouges s'allumèrent à la base de l'écran, palpitérent.

— Les voilà, souffla Roslo.

Il tourna un visage vainqueur vers ses hommes d'équipage, cligna de l'œil.

— On les tient. Ils cherchaient, bien entendu, à atteindre le sol, puis le niveau 42... Pas assez rapides.

— Il faut faire vite, dit Gaja. Ils sont encore loin, et ils peuvent nous filer entre les pattes.

— Ça m'étonnerait, dit Roslo.

Un imbécile besoin intérieur poussa Denn à parler. Il dit :

— Ce ne serait pas les premiers qui parviennent à quitter le niveau.

Les mots à peine prononcés, il les regrettait, bien entendu. Roslo haussa une épaule, lui lança un regard pointu, grogna :

— Changer de niveau, et alors ? C'est reculer l'échéance, c'est tout. Ils ont aussi leurs nettoyeurs, au 42.

Denn ne répondit point, baissa les yeux.

C'était arrivé plusieurs fois, pourtant, que des exclus parviennent à filer entre les doigts des nettoyeurs. Qu'ils déjouent les ruses des espions. Oui, ils passaient au niveau inférieur et, après... Après, on n'entendait plus jamais parler d'eux. Ou bien, comme l'assurait Roslo, ils se faisaient prendre par les nettoyeurs du 42, ou bien...

« Par Ollo ! gronda mentalement Denn. Qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce qui me prend ? »

Il s'aperçut que le motobil avait repris sa marche silencieuse, qu'il avait quitté la chaussée et planait dans le vide, vers les profondeurs sombres du sol. De loin en loin, les taches de lumière floue donnaient au paysage lugubre et mort une apparence de cauchemar.

Après quelques minutes de vol, le motobil reprit contact avec une passerelle droite qui descendait tout net entre deux bases pierreuses de blocs-immeubles. Les seules sources lumineuses étaient ici des lampes-témoins au regard rouge et voilé.

— Qui sont-ils ? demanda Denn sur un ton détaché.

Les petites lumières orangées, sur l'écran glauque du chercheur de bord, grossissaient.

— Une femme, dit Roslo. Une femme et un enfant.

Il émit un petit gloussement ironique, ajouta :

— La femme est exclue. Normalement. N° Z.S. 998. Sa plaquette-témoin est normalement déconnectée. Mais elle a cru pouvoir s'en tirer en enlevant un enfant en situation régulière.

— Enlever un enfant ?

Roslo jeta un coup d'œil rieur en direction de Denn.

— Rien que ça, oui. Décidément, plus le temps passe et plus cela devient intéressant : ils ne reculent devant rien.

— C'est idiot, dit Denn. À quoi l'enfant peut-il lui servir ?

— C'est ce que je me demande aussi, dit Roslo. Une idée d'exclu. Peut-être s'est-elle imaginé qu'elle pourrait franchir je ne sais quelle porte, alors interdite pour elle, grâce à la plaquette bio-témoin de l'enfant ? Je ne sais pas.

— Ça ne tient pas debout, dit un homme derrière Denn. Là où l'enfant pourrait passer, elle en serait tout de même exclue, puisque sa plaque, à elle, est déconnectée.

Roslo ricana encore :

— Je sais que c'est idiot. Elle a peut-être cru que l'enfant pourrait passer à certains endroits, et revenir lui apporter une aide quelconque.

Je ne sais pas. Personne ne peut savoir ce qui se passe dans la tête d'un exclu.

Il se tourna vers ses hommes, cligna de l'œil et acheva :

— On le saura un jour, pas vrai ?

Quelques-uns gloussèrent. Pas Denn. Il s'imaginait cette femme et l'enfant, et il avait mal. Sans savoir pourquoi. Mal en dedans. C'était cela le pire : avoir mal, et ne pas savoir pourquoi.

Machinalement, Denn porta la main à la crosse du pistolet accroché à sa ceinture. Il se souvenait d'une époque, tout au début de son temps de travail, où les gardes des escouades de nettoyeurs étaient encore armés de fusants soniques. Une belle arme, en vérité, mais qui, néanmoins, pouvait causer parfois certains dégâts imprévus. Par exemple, quand il leur arrivait de chasser un exclu bloqué à l'intérieur d'un bâtiment, dans la foule. Certes, les plaques bio-témoins des individus de cette foule, toujours reliées au contrôleur central, les protégeaient automatiquement contre un jet sonique désintégrant, puisque, alors, la décharge de force était invariablement attirée par l'exclu qui, lui, ne possédait plus de plaque bio-témoin : comme un trou d'air froid appelle l'air chaud, le « déconnecté » appelait le rayon mortel.

Bien.

Pourtant, il se pouvait que l'arme souffre d'ennuis techniques. Il se pouvait que le viseur-radar soit défectueux. Il se pouvait qu'un mauvais jet d'ultra-sons, mal dirigé, vienne toucher quelque structure métallique et causer maints dégâts.

Alors, l'ordre était venu, donné par Ollo. Alors, on avait abandonné les fusants, on les avait remplacés par des pistolets de jet d'un modèle peut-être archaïque, mais qui ne donnaient que de bons résultats. Une arme légère, munie d'une détente qui actionnait, par simple pression, la mise à feu électrique d'un composé chimique dans lequel entraient le soufre, le salpêtre et autre chose encore de terriblement rare. Cette capsule contenant le composé chimique explosait, projetait dans le canon de l'arme de terribles aiguilles d'acier, barbéées, qui, suivant les modèles, jaillissaient en tournoyant autour de l'axe de la pointe, ou sur elles-mêmes. Il y avait des aiguilles qui perforaient net, d'autres qui hachaient ; certaines, munies en pointe d'une autre charge explosive, pénétraient dans le corps et éclataient à l'intérieur de celui-ci, une variante de ce modèle dispersait, en explosant dans les chairs, toute une gerbe de dards.

C'était l'arme idéale. Une aiguille, même explosive, qui percutait un mur, n'y causait aucun dommage. Au tir dans la foule, il n'y avait pas plus de danger car les plaques bio-témoins des individus diffusaient

autour de ceux-ci, par l'intermédiaire du contrôle central, un mince champ protecteur, suffisant pour émousser les aiguilles perdues.

L'arme idéale, vraiment. Elle avait été acceptée avec enthousiasme par les nettoyeurs. Le pistolet à jet d'aiguilles avait aussi son importance au point de vue psychologique. Les nettoyeurs se devaient de conserver en tout temps une certaine dose d'instinct chasseur. Cet instinct avait été détecté et nourri chez eux depuis leur plus tendre enfance.

Avec les fusants soniques, la désintégration pure et simple du « gibier » n'avait guère d'impact, psychologiquement parlant. Il suffisait de tirer et le gibier chassé disparaissait. Rien de mieux. Avec les aiguilles, c'était tout autre chose.

L'exclu touché tombait, saignait. Il avait mal et se tordait. Le spectacle de toutes les douleurs était possible, et cela pimentait hautement la chasse.

Du jour au lendemain, les résultats s'étaient fait sentir. À chaque niveau, les exclus avaient de plus en plus de mal à s'échapper. Armés de leurs pistolets, les nettoyeurs étaient devenus une sorte de gigantesque et sauvage machine aux tentacules innombrables, couvrant et contrôlant tous les niveaux de la Cité.

Denn était un nettoyeur. Dressé corps et âme à la chasse aux exclus, il ne s'était jamais demandé pourquoi les exclus étaient des exclus, pour quelle raison, à un certain moment de leur vie, ils cessaient d'être des individus libres pour devenir gibier. Il ne s'était jamais demandé pourquoi la plaque bio-témoin d'une personne cessait soudainement d'être contrôlée par le central.

Et pourquoi se serait-il posé de telles questions ? Qui donc, dans la Cité, se posait jamais la moindre question ? Qui ?

C'était ainsi, comme ce devait être.

Mais voilà que Denn était à deux doigts de se poser des questions, justement. C'était terriblement dangereux, il en avait conscience sans savoir pourquoi. Derrière les questions, c'était comme la flamme, comme un brasier terrible.

Par Ollo, quelle était donc cette sacrée maladie ?

— Les voilà ! glapit Roslo.

Dans la seconde, automatiquement, Denn décrocha son pistolet. Ses quatre compagnons en avaient fait autant.

D'une pression de pouce, Roslo déclenchait le projecteur de proue du motobil, et une plaie vive s'ouvrit dans la pénombre triste et silencieuse. Un éclair, qui découvrit de hauts murs doucement

convexes, des pierres grises sur lesquelles couraient d'étranges plaques de mousses. Et puis, le rond de lumière éclata en haut d'une passerelle droite, à une centaine de mètres en avant. Ils purent apercevoir la silhouette bondissante qui s'échappait du cercle de lumière.

Dans la seconde, Roslo avait tiré, et un petit éclat de pierre, un mince geyser de poussière jaillirent en piaulant, au bord du rond de lumière.

— Ça va, dit Roslo, hilare. Coincés sur cette passerelle, ils sont foutus.

Il conduisit rapidement le motobil jusqu'à l'embranchement de ladite passerelle, arrêta l'engin.

— On va faire cette chasse sur nos jambes, les gars. Chen et Rko, vous restez à bord, pour nous guider au projecteur.

Ils auraient pu mener la chasse à bord, tous. En quelques secondes, c'était fini. Mais Roslo disait que ce qui est trop facile n'est pas amusant. Il avait découvert cela et il avait peut-être raison.

Ils descendirent sur la passerelle. Roslo en tête, puis Denn. Puis les deux autres. Chen et Rko mirent en marche l'appareil, en vol rasant, s'éloignant de la passerelle. Le phare suivait l'avance des nettoyeurs, balayant les plaques de tôles rivées, couvertes de rouille chaude.

— Écoutez ça ! dit Roslo.

Tendant l'oreille, ils entendirent nettement le bruit d'une course à pied qui s'éloignait, résonnant de façon infernale.

Roslo sourit largement et s'élança, lui aussi. Ils suivirent tous. Le motobil prit une certaine avance, tourna et disparut derrière un virage ascendant. Pendant quelques secondes, les nettoyeurs, guidés par Roslo, galopèrent dans la pénombre. Rull trébucha, éclata de rire.

Ils prirent le virage, eux aussi, s'arrêtèrent net.

À moins de dix pas, au-dessus du vide, le motobil conduit par Chen et Rko, hilares, était arrêté en vol stationnaire, projecteur braqué.

Sur la passerelle, plaqués contre le mur et éblouis par la lumière crue, il y avait la femme et l'enfant.

— Voilà, murmura doucement Roslo.

Le cœur de Denn se mit à battre très fort. C'était désagréable et il en ressentit une certaine colère.

Il essaya de plaisanter, de dire quelque chose, mais les mots n'eurent pas la force nécessaire pour franchir le barrage de sa gorge nouée.

Toute cette colère qui le brûlait éclaboussa ses yeux. Il avait chaud,

sous son casque, bien que l'atmosphère fût plutôt fraîche.

— Pourquoi n'essaies-tu pas de fuir ? cria Roslo à la femme, et sa voix grave était mêlée de gloussements joyeux.

La femme n'eut pas un geste. Elle se tenait plaquée contre le mur suintant, et le projecteur braqué tout droit, de face, la faisait ressembler à une sorte de statue de pierre. Elle était grande, forte, apparemment. Ses épaules étaient larges, sa poitrine plus volumineuse que la moyenne. Elle avait un visage carré, aux traits tordus par une sorte de rictus de révolte.

Cela aussi, c'était étrange. Pourquoi cette révolte ? Pourquoi cette attitude idiote ? Les autres, en général, acceptaient toujours normalement.

Les cheveux de la femme étaient défaits, plutôt longs. Des mèches hirsutes lui balayaient le front, collaient sur ses joues moites. À plusieurs endroits, sa combinaison était déchirée, laissant voir la peau blanche. Elle n'avait plus qu'une botte.

— Qu'est-ce que tu attends, hein ? répéta Roslo.

Seulement, Denn vit l'enfant. Il n'était pas grand, se tenait entre les jambes de la femme. Son visage rond était très blême, son corps entier tremblait. La femme semblait le soutenir.

Roslo hocha la tête d'un air vaguement déçu. Il leva son arme.

— Vous ne tirerez pas ! hurla soudain la femme.

Le cri claqua tout net, se répercuta indéfiniment, renvoyé d'écho en écho. Cela ressemblait un peu à un bruit de ferraille qui se déchire.

Tout en criant, elle avait pris l'enfant, l'avait soulevé de terre et le maintenait contre sa poitrine.

Il y eut un petit temps de silence. Tendue. La colère, au galop, noyait Denn, et il ne pouvait pas lutter.

— Qu'est-ce que ça change ? cria Roslo. La femme remonta l'enfant qui glissait.

Elle le soutint en lui passant un bras sous le cou, l'autre bras entre les jambes.

Elle cria, de sa voix de métal :

— Il n'est pas exclu, lui. Je l'ai emmené avec moi de force. Vous ne pouvez pas tuer un sujet de la Cité, si ce n'est pas un exclu.

Roslo sourit. Il dit :

— L'enfant est protégé par son plastron bio-témoin qui...

Il se tut au beau milieu de la phrase, se souvenant que le chercheur de bord avait bien indiqué deux taches, et non une seule. Or, les sujets

libres n'étaient pas repérables au chercheur.

— Il n'est plus protégé ! cria la femme. D'un geste vif, elle ouvrit la combinaison de l'enfant, découvrant sa poitrine. Il y avait, au centre de celle-ci, une large plaque sanguinolente, rouge, brillante.

— Elle a arraché la plaque greffée de l'enfant, dit Denn.

— Par Ollo, je vois qu'elle a fait ça ! gronda Roslo.

La femme cria :

— Il n'a plus de plaque bio-témoin ! Il n'est plus relié aux contrôles ! Vous pouvez le tuer ! Et, pourtant, il n'est pas exclu. Vous ne devez pas tirer !

Pendant quelques secondes, une barre de rides creusa le front de Roslo, sous la visière du casque. Quelques secondes. Puis le sourire revint sur ses lèvres. Il dit :

— Les espions parlaient de vous deux. Désolé, femme. Le gosse n'était pas exclu, c'est vrai. Mais toi, tu lui as arraché sa plaque d'identité bionique. Toi, tu en as fait un exclu.

Il leva son pistolet.

Durant un quart de seconde, les yeux de la femme devinrent quelque chose d'énorme. Et puis Roslo tira une première fois. Entre les bras de la femme, l'enfant explosa dans une grande tache de sang. Elle cria, lâcha le corps informe qui n'était plus qu'un paquet de chairs déchiquetées auquel étaient encore attachés deux bras. La tête roula sur la passerelle, puis tomba dans le vide.

— Non ! hurla la femme.

Le rire d'un des nettoyeurs, en écho, lui répondit.

Roslo tira une seconde fois, avec une aiguille simple. Ils virent jaillir le sang sur l'épaule de la femme, et elle hurla de douleur.

— Woupee ! brailla Chen.

— Allez, les gars ! dit Roslo.

La colère était comme une lave brûlante, dans le ventre de Denn. Il chargea son pistolet.

Rko avait tiré une aiguille tournoyante qui toucha la femme à son épaule déjà blessée. Le membre fut cisailé net et tomba à terre. Une seconde, horrifiée, la femme regarda en gémissant ce bras tombé à ses pieds, puis le mur éclaboussé. Elle s'écroula à genoux. Une nouvelle aiguille lui emporta l'autre bras, au niveau du coude. Elle chuta au sol, glissant dans le sang qui fumait, mélangé à la rouille de la passerelle. Elle ne gémissait plus, se tordait en silence, dérapant et glissant dans l'horrible flaque visqueuse.

Elle se présenta de profil, à un moment donné, et une aiguille explosive tirée par Roslo lui arracha un sein. Il y eut, dans l'équipe des nettoyeurs, un véritable cri d'allégresse.

Denn visa la tête et tira.

Il était glacé.

Sur la passerelle, le tronc décapité, muni encore de deux jambes et de deux pieds, l'un chaussé, l'autre nu, s'agita pendant quelques secondes, puis devint quelque chose d'inerte.

— C'est bête, grogna Roslo. On aurait pu rigoler quelques instants encore.

Les autres opinèrent, jetant à Denn des regards réprobateurs.

Denn, avec eux, se dirigea vers les restes des corps massacrés. Il raccrocha son arme à sa ceinture, enfila les longs gants de plastique. Il ramassa, avec tous, ce qui pouvait être ramassé. Les macabres déchets furent balancés dans le coffre du motobil. Ils retirèrent leurs gants, remontèrent à bord.

Roslo se remit aux commandes et le motobil s'élança vers les hauts étages du niveau 43, sirène hurlante.

CHAPITRE II

Il a des millions d'yeux.

Peut-être des centaines de millions d'yeux.

Il a aussi, peut-être, des centaines de millions d'oreilles, et autant de bouches, autant de voix.

Son nom est Ollo.

C'est Dieu.

La Cité est son œuvre, et, sans Lui, rien ne peut vivre, rien ne peut être. La Cité, c'est Lui, comme Il est la Cité. Sans elle, Il serait quelque chose d'inerte. Il serait une abominable monstruosité qui ne servirait à *rien*.

Il est le cœur et l'âme de la Cité. Il est tout.

Il est ce que les mots ne peuvent décrire.

En un point quelconque du cortex de son gigantesque cerveau, prend source ce qui sera la motivation d'une voix, une voix parmi des centaines de millions d'autres. En un quart de seconde, cent mille sélections s'opèrent, illuminant un tracé défini au cœur de l'inextricable labyrinthe.

Et c'est ainsi qu'une des voix d'Olo parle, en final. Elle parle, mais ce ne sont pas des mots véritables, ce ne sont pas des sons audibles. C'est plus exactement un nouveau jeu de sélections à l'intérieur, toujours, d'une partie du cortex cérébral d'Olo. C'est une suite d'informations décodées qui naissent, qui s'inscrivent dans une des cellules-mémoires du dieu.

Cette voix libérée, qui n'en est pas exactement une, dit :

— R.X.76. 788. S.GT.

Et, suivant un autre circuit bien particulier entre des centaines de millions, qui s'est mis en action dans le dixième de seconde ou le centième de seconde, une seconde « voix » répond :

— Noté. Section 5 467. Niveau 43.

À la vitesse de l'éclair, s'engage alors le dialogue entre ces deux voix silencieuses. Un dialogue, un échange chimique..., une sorte de fusion.

— Niveau 43. Noté.

— Quelles informations ?

— Aucune, ou peu. Le sujet présente certains troubles.

— Quels troubles ?

Un échange de molécules. Un mystérieux et gigantesque travail au niveau de certaines particules d'acides.

— Troubles psychiques, à n'en pas douter. Rien de grave.

— Quelles preuves ?

— Le sujet s'est présenté une fois au détecteur, de son plein gré.
Informations fournies par le détecteur.

— Données des chances de rejet ?

— Cinquante pour cent. C'est une alerte. Une alerte simple.

— Causes de la psychose, éventuellement ?

— ...

— Causes de la psychose, pour le sujet R.X.76. 788. S.GT. ?

— ...

— Pour le sujet R.X.76. 788. S.GT. ?

— Impossibles à définir. Ce n'est pas le vieillissement. Ce n'est pas une usure normale. C'est une maladie.

— D'autres cas ?

— Quelques-uns. De plus en plus, depuis un certain temps.

— Précisions.

— Exactement cent mille trois cent quarante-neuf.

— Merci. C'est davantage qu'une simple alerte. Chances pour que le sujet retourne de lui-même au détecteur ?

— Zéro virgule deux.

— Données d'exclusion ?

— Quarante-trois pour cent. Alerte simple.

— Le nom du sujet. Sa fonction.

— Denn. Nettoyeur dans les escouades du secteur 5 467.

— Merci. Enregistré. Alerte suivie. Prises de dispositions dans l'instant.

Le dialogue est fini. Il n'a pas duré un tiers de seconde. Il s'est effectué quelque part dans l'énorme cerveau, quelque part dans l'immense mémoire du dieu Ollo qui règne sur le monde, sur la Cité. C'est une fraction d'étincelle minuscule, perdue au cœur d'un

incommensurable feu d'artifice perpétuel.

Pourtant, cette fraction d'étincelle est d'une importance infinie.

Au moins pour un des sujets de la Cité, pour un seul de ceux-là, qui sont des centaines de millions.

Pour Denn.

CHAPITRE III

Roslo retira son casque et le posa sur l'étagère escamotable. Il enleva également ses gants tachés, les suspendit à la barre plastifiée, sous l'étagère. Il pressa une touche, et le tout disparut dans le mur du désinfecteur.

Il attendit.

C'était un homme de grande stature, à la taille fine et aux larges épaules. Il avait des mains épaisses, aux doigts courts et noueux. Son visage mariait à la finesse des traits une continuelle expression de dureté sèche. Les yeux, surtout, abandonnaient rarement les flammes d'acier d'un regard très sévère ; il pouvait bien rire à gorge déployée, cela ne changeait rien.

Un brouhaha familial régnait dans le local, comme c'était le cas à chaque fin de temps de travail. Une vingtaine de commandos se débarrassaient de leurs équipements, échangeant entre eux des plaisanteries et des commentaires sur leurs chasses. Les équipes de relais se croisaient, se lançaient des saluts et des consignes.

Il y eut un déclic, et le plateau du désinfecteur jaillit, présentant à Roslo son casque et ses gants. Le capitaine du motobil empoigna ses affaires, laissa la place à Denn. Il recula d'un pas, ne bougea plus, l'œil glacé.

Denn retira son casque et ses gants, posa le tout sur l'étagère qui disparut dans le mur.

Les bruits ambiants se mêlaient confusément dans son crâne, pour y danser une sarabande folle. Il sentait sur sa nuque, perçant le fatras brumeux, le regard aiguisé de Roslo.

Désagréable.

Le plateau de la machine lui rendit casque et gants. Il se retrouva face à Roslo, et, pendant un instant, les deux hommes demeurèrent sans bouger, regards mêlés. Le premier, Roslo baissa les paupières, haussa une épaule. Ce fut pour Denn une petite et maigre victoire, mais victoire tout de même, et il avait besoin de ce genre d'impression.

Il suivit machinalement Roslo jusqu'aux placards des vestiaires individuels. Ensemble, ils accrochèrent leurs casques et leurs gants, de

nouveau, se trouvèrent face à face.

Les yeux de Roslo brillaient de cette flamme d'acier qui leur était habituelle. Pourtant, il y avait, derrière la dureté, quelque chose d'autre, de plus profond, qui ressemblait peut-être à une sorte d'inquiétude. De l'inquiétude, de la suspicion aussi.

Roslo laissa couler un petit laps de temps très long et très désagréable pour Denn. Puis il dit :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Denn ?

Denn eut un petit sourire tremblant. Il parvint, malgré cette boule chaude qui montait au long de sa gorge, à se composer un air parfaitement ahuri.

— Ce qui ne va pas ?

L'expression plus ou moins inquiète s'évanouit instantanément dans le regard de Roslo ; restait la dureté.

— Ce qui ne va pas, oui. Ne fais pas l'ignorant. J'ai remarqué.

Denn élargit son sourire, prenant garde, toutefois, à ce qu'il ne fût point trop ironique. Sa voix ne tremblait pas, il en était étonné, mais satisfait.

— Je vous assure, capitaine, ça va bien.

Roslo garda le silence quelques secondes, la tête légèrement penchée de côté, scrutant le visage de Denn. C'était très difficile à supporter. Quelqu'un passa et salua Roslo, mais celui-ci n'entendit pas. Après un temps, enfin, il dit d'une voix grave, lente :

— Tu n'es plus le même, Denn. Plus vraiment. J'ai remarqué ça. Peut-être, après tout, ne le sais-tu pas encore, mais moi, j'ai remarqué.

C'était plutôt dit sur un ton amical, finalement, et cela redonna de l'assurance à Denn. Il joua.

— Tu m'inquiètes un peu, Roslo.

Passant de la froideur du « vous » au tutoiement familier des fins de service.

— Il y a peut-être de quoi s'inquiéter, dit sombrement Roslo.

Denn hocha la tête, tenta encore un sourire.

— Enfin... mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que tu as remarqué ?

Roslo se mit en marche lentement, en direction de la sortie du local. Denn suivit. Des nettoyeurs de l'équipe de relais les croisèrent et ils échangèrent des saluts.

— Des petites choses, dit Roslo. Ce n'est pas important, c'est vrai.

Mais, tout de même, ces petites choses sont là, elles existent.

Il adressa un rapide coup d'œil à Denn.

— Par exemple, on dirait que les chasses ne te plaisent plus.

— Roslo !

— C'est vrai ! C'est vrai, Denn. C'est l'impression que tu donnes. On dirait que tu fais ça... comme ça, je ne sais pas, par contrainte, parce qu'il le faut. Je te jure, je n'invente rien.

Denn se sentit pâlir. On ne pouvait décidément rien cacher à ce sacré Roslo.

Ce dernier continuait :

— Regarde : aujourd'hui, par exemple. Avec cette femme. On avait de quoi s'amuser pendant un bon moment. On pouvait faire durer le travail le double du temps normal... et doubler le plaisir aussi. À ta première aiguille, qu'est-ce que tu fais ?

Il haussa encore les épaules et leva les yeux au ciel.

— Tu lui arraches la tête. Voilà ce que tu fais. On aurait pu la travailler avec des aiguilles simples, et tout. Non, toi, tu charges avec une voltigeuse et tu vises la tête.

Il paraissait profondément écoeuré. S'arrêta. Ils se trouvaient à quelques pas du sas de sortie.

— Comment t'expliques ça, Denn ?

Denn eut un geste d'ignorance, levant ses mains ouvertes. Il ne trouva rien à répondre suffisamment vite. Roslo continua :

— On dirait bien que tu voulais finir au plus vite. Voilà comment, moi, j'explique ça.

— Roslo, écoute, dit Denn. C'est... c'est pas ça du tout. Je n'explique pas. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. C'est venu tout naturellement, je te jure. C'est simplement après que je me suis rendu compte. Je ne sais pas ; je n'avais pas prêté attention...

Roslo hocha la tête. Dans ses yeux glacés, il y avait une petite flamme qui ressemblait fortement à une lueur amicale.

Il dit :

— Je te crois... Je te connais depuis pas mal de temps, Denn, et jamais je n'ai eu à redire de ta conduite, ni rien. C'est pour cela que je te mets en garde.

Il marqua un temps, puis :

— Je n'aimerais pas avoir à te signaler, Denn. Tout ce que je t'ai dit, ce n'est pas une invention : c'est réel, et j'ai réellement remarqué ces

petits trucs bizarres dans ta conduite. Seulement, je t'ai dit aussi que tu pouvais très bien n'en avoir pas conscience, toi. C'est mon devoir de capitaine de remarquer ces choses-là avant qu'il soit trop tard.

Denn acquiesça de la tête. Il suivit Roslo, et tous deux quittèrent le local, se retrouvant sur une portion de trottoir fixe, au bord de l'immense chaussée 43.

Une foule plutôt dense glissait sur les trottoirs roulants. Des motobils « civils » allaient et venaient sur la chaussée même. Les blocs-immeubles, de chaque côté de cette artère géante, s'élançaient à perte de vue vers l'inaccessible ciel de métal, reliés par leurs espaliers et leurs colimaçons de passerelles volantes. C'était gris, argenté, métallique. D'innombrables soleils électriques éclairaient le paysage, dispersant une lumière chaude, douce.

— Tu n'as jamais consulté le détecteur ? demanda Roslo.

Denn sursauta. Il craignit de bafouiller, se contenta de secouer négativement la tête.

— Tu devrais, dit Roslo. Tu serais fixé. Il pourrait t'indiquer ta maladie, ou te mettre en garde et te donner les moyens de te défendre. Ollo pourvoirait à cela. Ollo t'aiderait, si tu es en passe d'attraper je ne sais quel germe de défectuosité. C'est un conseil, Denn. Tu devrais le suivre.

— C'est bien, dit Denn. Je ferai comme tu dis, Roslo. C'est vrai : si j'ai quelque chose, il vaut mieux s'y prendre à temps.

Roslo sourit. Il cogna lourdement l'épaule de Denn.

— C'est parfait. Tu verras : tu te sentiras mieux. Tout ira bien. Bon repos.

— Bon repos, dit Denn.

Il regarda Roslo prendre pied sur un trottoir mécanique et s'éloigner rapidement, droit et raide. Il le suivit des yeux un instant, le perdit finalement dans la foule.

Le malaise qui gonflait en lui depuis un moment creva net. Il y avait maintenant cette colère de feu qui l'empoignait si souvent depuis un certain temps. Elle était là, revenue dans ses veines, dans ses doigts tremblants, comme une nappe de braises qui lui enflait au creux du ventre.

Il n'y avait pas plus salaud que Roslo. Ses airs d'amitié ! Son sourire ! L'immonde ! C'était pourtant vrai qu'il était allé jusqu'à sourire !

Denn serra les poings.

À hauteur de sa poitrine, des visages passaient, hermétiques.

Certains riaient, certains parlaient, par petits groupes, se laissant porter par la bande roulante du trottoir. Lorsqu'ils passaient près de Denn, ils se fermaient. Les sourires comme les paroles s'éteignaient.

Il était Denn, le nettoyeur. Et on se méfiait, on avait automatiquement peur des nettoyeurs.

« Tu devrais suivre mon conseil, Denn. C'est mon rôle, mon devoir, de veiller sur mes gars... » Salaud !

Roslo avait remarqué. D'autres aussi avaient remarqué, certainement. Les autres, cela n'avait pas d'importance. Roslo, c'était autre chose. Par Ollo qui sait tout, quel était donc ce mal, ce dégoût ? Roslo avait employé les mots justes : « On dirait que tu fais ça par contrainte, parce qu'il le faut »... Oui, les mots justes.

C'était vrai qu'il y avait eu un temps où la chasse lui apportait quelque chose. Du plaisir. Presque autant de plaisir que lorsqu'il avalait une gélule excitante. Oui, pour un temps, ç'avait été ainsi.

Et ce sacré malaise était venu, pour tout gâcher.

Saloperie de Roslo !

« Je ne voudrais pas te dénoncer, Denn ! » Il avait dit cela, parfaitement. Et, très certainement, il l'avait déjà signalé. Il agissait comme cela avec tous ; pourquoi donc aurait-il fait une exception pour lui, Denn ? Pourquoi ?

C'était certain qu'il l'avait signalé.

Par le nom d'Ollo, Roslo n'était qu'une horreur ambulante !

Il avait dit : « Suis mon conseil, Denn. Consulte le détecteur. » C'étaient ses paroles. Et Denn avait promis.

Denn avait commis une sorte de crime, en promettant. Il savait parfaitement bien qu'il ne tiendrait pas cette promesse. Il avait menti.

Avec le malaise, il avait découvert le mensonge. Il en usait de plus en plus fréquemment.

Une dizaine de jours auparavant, il était allé consulter le détecteur. De lui-même. Parce qu'il avait peur et que ça n'allait pas.

N'importe qui peut consulter le détecteur. En quelques secondes, le sujet sait de quoi il souffre, et comment guérir, s'il peut guérir.

Mais, déjà, Denn avait menti et triché. Il avait menti dans l'énumération des symptômes... Il n'avait pas osé. Bien entendu, le détecteur n'avait rien détecté et avait donné un verdict de « fatigue passagère ».

Tout ceci était mauvais pour Denn. Pour plusieurs raisons. La première est que tous les diagnostics du détecteur sont analysés et

transmis aux comités directeurs des sections.

On saurait donc, au niveau de ces comités directeurs, qu'un agent des nettoyeurs avait consulté le détecteur pour une simple « fatigue passagère ». Cela même était fou. Nul n'a besoin du détecteur pour apprendre qu'il est fatigué... Ou alors, celui qui consulte a menti.

C'était mauvais.

Il ne consulterait pas une seconde fois. Trop dangereux. Les visites au détecteur sont libres... mais il convient, pour la sécurité du sujet, qu'elles ne se renouvellent pas trop fréquemment : c'est là un indice de défectuosité avancée.

Il était coincé.

Sans s'en apercevoir, il murmura à haute voix :

— Ollo m'aidera.

Deux hommes portés par le trottoir levèrent dans sa direction un regard étonné, puis s'éloignèrent en reprenant leur conversation. Denn serra les dents.

La colère était toujours en lui, mais moins brûlante. Comme une boule pesante au fond de la gorge.

La Cité énorme l'entourait, l'écrasait.

Les gens passaient sur les trottoirs et les motobils fusaient. Certains regagnaient leurs locaux, d'autres marchaient vers leur travail. C'était la fin d'un temps d'occupation pour Denn, le début d'un même temps d'occupation pour d'autres.

La Cité gigantesque était tout autour de Denn.

Il lui fallait rentrer. Se laisser glisser sur les trottoirs de la chaussée, prendre la passerelle ascendante 2 345, longer le couloir 67. Pénétrer dans son bloc, dans sa cellule.

Il pourrait, s'il le voulait, aller s'alimenter au distributeur public de l'étage 15. Il pourrait avaler une drogue de plaisir qui le laisserait, après quelques secondes, abattu et pantelant, l'esprit vidé, sur sa couchette. Il pourrait aussi enclencher le telvido mural et essayer de se distraire en suivant un programme spécialement conçu pour les nettoyeurs et enseignant de façon comique les mille et une façons de se servir d'un pistolet à aiguilles : programme sans cesse renouvelé, avec cibles vivantes, précisait la bande d'envoi.

Il pourrait faire mille choses.

Mais il ne parvenait pas à se décoller du trottoir fixe.

En lui, les paroles de Roslo retentissaient toujours, déformées par un écho monstrueux et parfaitement surnaturel.

Il ferma les yeux.

Ce furent des images qui, cette fois, se déchaînèrent dans son esprit. Des images qu'il aurait pu trouver amusantes, quelque temps auparavant, mais qui, dans l'instant présent, déclenchèrent en lui une sorte de terreur muette.

Il y avait une femme échevelée, la combinaison déchirée, plaquée bras en croix contre un mur de pierre humide, les pieds dans le tapis de rouille qui recouvrait une passerelle.

Il y avait la peau de cette femme qui éclatait sous les impacts tourbillonnants des aiguilles. Et le sang qui giclait en gerbes déchirées, dans un affreux ralenti. Il y avait le bras haché de la femme qui tombait au sol. Elle-même qui s'écroulait interminablement, pour une chute sans fin.

Le torse de la femme éclaté, dans une pluie rouge et fumante.

Les yeux de la femme.

Les yeux immenses. *Immenses !*

Il y avait cet enfant à qui on avait arraché son plastron bio-témoin, qui s'ouvrait comme... qui n'était plus rien qu'une masse déguenillée de chairs gluantes.

Denn fit un vrai, un réel effort pour s'arracher aux images. Il put rouvrir les paupières. Et ce n'était pas suffisant : les images étaient toujours là, devant ses yeux. Il était moite de la tête aux pieds, tremblant.

Ce n'était même plus de la colère. C'était cet affreux malaise, découvert et avoué, comme une explosion...

Il parvint à se contrôler, descendit sur le trottoir roulant et se laissa porter.

Il suivit la chaussée 43, prit la passerelle ascendante 2345, s'engagea automatiquement dans le couloir 67...

CHAPITRE IV

La cellule était circulaire, d'un diamètre d'environ vingt pas. C'était beaucoup. En tant que membre d'une escouade de nettoyeurs, Denn jouissait, au point de vue logement, de certains avantages. Les autres habitants de la Cité, par exemple, possédaient des cellules plus étroites, et pas toujours circulaires. Denn savait cela : il se souvenait de certaines incursions dans ces logis, au cours d'anciennes chasses.

Sa cellule à lui était relativement vaste. Des cloisons amovibles se déplaçaient à loisir, et il pouvait, au gré de sa fantaisie, changer le décor intérieur, quoique dans une certaine mesure.

Il demeura un long moment sur le seuil, après que le sas d'entrée se fût refermé derrière lui. Comme une vague lourde, une vilaine sensation d'étouffement monta en lui.

Cette cellule, Denn ! Cette éternelle cellule !

Eh bien ! quoi ? Qu'a-t-elle donc de si horrible, brusquement, cette cellule ?

C'est vrai qu'elle est horrible. Ce n'est pas nouveau, mon vieux Denn... Simplement, c'est ainsi depuis toujours, mais tu ne t'en aperçois qu'aujourd'hui. Sans même savoir pourquoi, d'ailleurs...

C'est cette maladie, Denn. Ne t'en fais pas.

Cette maladie ? Peut-être, oui... Ne pas s'en faire, ça, c'est impossible. Il va se passer quelque chose. C'est certain. Quoi ? Pour dire quoi, il faudrait être Ollo. Tu n'es pas Ollo, Denn. Mais c'est certain, il va se passer quelque chose.

Que veux-tu qu'il se passe ? C'est cette maladie.

Denn fit quelques pas à l'intérieur de la cellule. Il regardait tout autour de lui, comme quelqu'un qui pénètre dans un endroit étrange pour la première fois ; comme quelqu'un qui repousse la crainte pour se mettre en tête tous les détails de l'endroit.

Ma parole, Denn, tu n'as jamais vu cette pièce !

Peut-être, oui... Ces murs blancs, lisses, ces panneaux décoratifs peints en brutales couleurs rouges, ces panneaux que l'on trouve dans toutes les cellules de nettoyeurs, parce qu'ils sont supposés maintenir une certaine tension psychologique chez ceux qui les-regardent, qui

les ont continuellement sous les yeux ! *Ces taches de couleurs folles sur les murs blancs, Denn !*

Qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux Denn ? Pourquoi t'inquiéter ? Ce ne sont que des panneaux décoratifs.

Et puis cette couchette molle... et puis ces rayonnages chargés de bobines destinées au *telvido*... et puis *l'écran mat du telvido*... Et puis, rien... Rien !

Et alors, Denn ? Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

Une cellule de vingt pas de diamètre, avec rien dedans ! Le vide, l'espace nu. Pas un seul trou dans les murs, sinon ceux des grilles d'aération. Rien !

Des trous dans les murs ? Tu n'es pas bien, Denn ? Des trous, pour quoi faire, par Ollo-le-Grand ?

Des trous..., je ne sais pas. Des trous pour respirer. Pour regarder.

Regarder quoi ?

Je ne sais pas, bien sûr. Mais regarder.

*Ça ne va vraiment pas, mon vieux Denn. Repose-toi, allez. Allume le *telvi*...*

— Non, ça ne va pas, murmura Denn à haute voix, coupant rageusement d'un balancement de tête l'inférieur dialogue intérieur.

Il se laissa tomber sur la couchette, laissa errer son regard au hasard. Il savait qu'il suffisait d'un rien pour que reviennent les images mentales, pour qu'il revoie encore les grands yeux de la femme démesurément agrandis. Il le sentait.

Il y avait, au-dessus de la couchette, dans le mur, un bouton. Un bouton de plastique vert. Une pression sur ce bouton et s'ouvrirait un coffre mural, contenant les gélules d'excitation sensorielle. Les pilules de plaisir. Il n'avait qu'un geste à faire, c'était facile. Et il oublierait tout, dans une débauche énorme et solitaire qui le laisserait inerte et vide jusqu'à l'éveil automatique du prochain tour de chasse.

Par Ollo, c'était trop facile ! Et ce n'était peut-être pas le moment. Il lui fallait toute sa conscience, même si cela lui faisait mal.

Combien de jours avait-il passés, déjà, dans cette cellule ? Combien de jours heureux ? Oui, *heureux*. Où était l'anormal et le normal, dans tout cela ? Et qu'était la maladie, réellement ?

Cet éveil incompréhensible, était-ce cela, la maladie ?

Ou bien était-ce le fait d'avoir pu être heureux, avant ?

Il se dressa sur ses jambes. Il avait l'impression que tout son corps était parcouru d'ondes électriques.

Olo ! faire quelque chose ! faire quelque chose ! Ne pas rester dans cette cellule vide...

À grandes enjambées, il traversa l'énorme espace blanc et mort. Le sas s'ouvrit devant lui. Il sortit.

La sensation d'étouffement ne l'avait pas quitté. Tout au contraire. C'était peut-être encore plus pesant, au seuil de cet interminable couloir, dans ce boyau métallique aux parois glacées.

Denn se mit à courir.

Ses pas foulant l'épais revêtement de sol synthétique ne laissaient derrière eux aucun bruit. Il courait, pesant violemment sur chaque enjambée, et c'était encore, c'était toujours le silence ! Un couloir vide qui n'en finissait pas, et le silence.

Sans ralentir, il passa devant plusieurs dizaines de sas bloqués, qui se découpaient dans les parois concaves du boyau. Derrière les portières de métal, il y avait des cellules. Des cellules circulaires, comme la sienne. Des cellules de nettoyeurs.

Pourquoi aurait-il ralenti ? Pourquoi se serait-il arrêté ? Pourquoi aurait-il demandé une aide quelconque ? Personne ne pouvait l'aider, les nettoyeurs moins que quiconque, personne n'était capable de l'aider.

Pour toute espèce de maladie, consultez le détecteur ! Le détecteur est souverain, et jamais ne se trompe. Il vous sauvera !

Au cours des premiers cycles d'enseignement, il avait ingurgité cet axiome.

Le détecteur, lui seul, pouvait l'aider. Mais il ne le consulterait pas.

Il l'avait fait une fois, et mal. Deux fois, c'était trop. C'était un trop grand risque pour sa vie.

Essoufflé, il se retrouva sur la passerelle ascendante 2 345, stoppa. Sa poitrine s'abaissait et se soulevait sur un rythme saccadé.

Quelques personnes montaient et descendaient sur les trottoirs mouvants de la passerelle. Très peu.

Au-delà, c'était la Cité. Au-delà, au-dessus, en dessous. Partout. C'était la Cité et les hauts blocs-immeubles, les éclats troubles des luminaires. Machinalement, Denn prit un trottoir et monta. Sa main, crispée sur la bande d'appui, était blanche, moite. Son visage aussi était blême, et des ombres verdâtres s'y creusaient lorsqu'il passait sous un globe lumineux. Ses cheveux étaient défaits, gluants de sueur.

À l'étage 15, toujours machinalement, Denn quitta le trottoir mécanique, se retrouva sur la longue plate-forme à ciel ouvert au fond de laquelle béaient les entrées du distributeur public d'alimentation du

bloc.

Il y avait beaucoup de monde, sur cette plate-forme. Une foule calme qui allait et venait, qui, pour une fois, se déplaçait avec la seule aide de ses jambes. Certains se dirigeaient vers les entrées du grand distributeur, d'autres en revenaient. Des groupes s'étaient formés, et le brouhaha des conversations était haut, gai. On entendait même des rires.

Il y avait là des hommes et des femmes en combinaisons noires, jaunes, vertes, bleues et cent autres teintes. Pas une seule rouge, sinon celle de Denn.

Ils parlent ! Ils rient, Denn ! Par Ollo le Seigneur, de quoi peuvent-ils parler, pour en rire ? De quoi, sinon de leur tâche, de leurs petits univers de travail ? De quoi d'autre ? De leurs goûts ? De ce qu'ils préfèrent, parmi toute la gamme des gaz et des pilules nutritives ? C'est vrai : certains n'ont pas peur de parler de ces choses des heures durant. D'autres sont plus forts dans le domaine des plaisirs, et ils vous décortiquent une séance personnelle en détail, avec un tel art que vous avez vous-même l'impression d'avoir avalé la gélule...

Il traversa la foule d'une démarche raide, absente. Sans remarquer vraiment les regards craintifs qui se posaient sur lui. Le silence se faisait sur son passage. Les gens s'écartaient. Il était un nettoyeur, en combinaison rouge, son pistolet à aiguilles au côté, et la présence d'un nettoyeur est toujours quelque chose de suspect.

Ainsi, il franchit une des portes du distributeur public.

La salle était grande, au plafond voûté. Une lumière crue baignait l'endroit.

Il y avait foule, également, à l'intérieur. De nombreux groupes stagnaient, devisant calmement. Certains debout, d'autres assis sur les banquettes d'attente. Devant chaque porte des cabinets individuels de nutrition, des files s'étaient formées. Ils étaient tous armés d'une patience exemplaire.

Au centre de la salle, Denn s'arrêta, se tint immobile. Le malaise revenait en force et, avec lui, la sensation d'étouffement. Il ne prêta nulle attention aux dizaines de regards accrochés à sa personne.

Il regardait les files d'attente, les cabines surmontées de la série de voyants allumés qui marquaient leur occupation.

C'était plus qu'un simple malaise, à présent. Presque la vraie nausée. Le ventre crispé et la sueur aux doigts. Des élancements bruyants qui résonnaient au fond de son crâne.

Ils sont là et ils attendent, Denn... Ils attendent quoi ? Que leur tour vienne, pour la distribution. Que la porte d'une cabine s'ouvre et rejette un

repu, pour prendre place à leur tour sur la petite banquette étroite et dure aux fesses. Ils connaissent bien la petite banquette étroite et dure. Ils s'y installent, enclenchent la touche de présélection, avec le secret espoir que le menu du jour leur offrira les substances nutritives qu'ils préfèrent. L'écran sélectif s'allume. Joie ! Oui, ils ont le choix ! Toute une gamme de gaz respirables s'offre à eux, chacun contenant exactement le pourcentage de glucose ou de sel, ou de n'importe quoi, nécessaire à leur organisme. Pas davantage ni moins : sur leur poitrine, le plastron bionique a fourni ses instructions et donné ses coordonnées à la machine à manger.

C'est l'idéal. Ils peuvent choisir entre le gaz ou les gélatines diverses, dosées pareillement, il faut de temps en temps avaler des gélatines, et même, parfois, croquer des tablettes, car ils possèdent des estomacs, deux mâchoires pourvues de dents qui doivent encore servir à quelque chose...

Ils vont faire leur choix, et bâfrer, bien cachés dans les cabines pudiques. Personne ne les verra, personne ne sera témoin de ce dégoûtant spectacle dont ils sont les acteurs, tous, chaque jour.

Ils vont ingurgiter les composés nutritifs nécessaires à leur vie, et puis ils ressortiront de la cabine, soulagés, heureux, probablement. Pour une nouvelle tranche de vie et de travail et de moments de plaisirs commandés, jusqu'à la nouvelle séance d'enfournement de combustible. Ils pourraient aussi bien, comme des machines avouées, s'aller brancher sur des accus, l'instinct commandé par un système complexe électronique...

Du métal en feu se mit à tourner dans la tête de Denn. La nausée lui tordait le ventre, barbouillait d'inquiétants prémices au fond de son estomac. Le bruit ambiant, qui s'était miraculeusement envolé pendant un certain temps, éclata soudain, de nouveau. Trop fort. Bien trop fort.

Denn mit toutes ses forces dans le mouvement rageur qui le fit pivoter sur ses talons, le lança vers le « dehors », suivi par une dizaine de regards intrigués.

La foule était toujours la même, sur la plate-forme. Denn s'approcha des garde-corps, s'y accouda. Il attendit un instant sans bouger. Quand la danse folle cessa, il rouvrit les yeux. Au plus loin que pouvait porter son regard plongeant, c'était l'affolante succession de passerelles volantes, les nœuds des échangeurs et la fuite éperdue des blocs-immeubles. Comme des pattes de bêtes énormes, prises dans les filets de quelque inimaginable toile d'araignée métallique. Sur tous les fils de cette toile, des gens bougeaient, allaient, venaient, suivant le courant des trottoirs.

Denn releva les yeux.

Là-haut, c'était pareil. Les réseaux de passerelles et de chaussées étaient tout aussi serrés.

Quelque part, loin, vibrail le ululement d'une sirène de motobil. Continuellement, les nettoyeurs étaient en chasse.

Denn frissonna.

Il n'aurait su dire quel obscur besoin, quel instinct, le poussa de nouveau en direction de la passerelle.

Il montait.

Il montait toujours. Il en avait conscience et, pourtant, n'y prêtait guère d'attention. Jamais, peut-être, il n'était venu à cet endroit, jamais il n'avait monté si haut, par une passerelle. Bien sûr, en motobil, au cours d'une chasse, il avait pu errer dans ces parages. Il n'en avait pas souvenance.

À dire vrai, le décor ne changeait pas. Les étages se succédaient interminablement, toujours pareils. Étage 23, étage 24, étages 25, 26, 27, 28, 29... Tous les trois numéros, il y avait une plate-forme et un distributeur public. Et une foule sur la plate-forme. Parfois, une chaussée transversale, venue de quelque part et filant vers quelque part, plaquait sur la passerelle ascendante une large caresse d'ombre.

Denn montait. Le malaise toujours en lui, sourd, la sensation d'étouffement toujours présente. Peut-être, inconsciemment, cherchait-il, en s'élevant de la sorte, à surmonter l'oppression qui lui broyait la poitrine. Pourtant, il savait ce qu'était le « ciel » du niveau 43. Un gigantesque fatras de poutrelles d'acier, une terrible jungle aux racines boulonnées qui supportait le sol et l'assise du niveau suivant, le 44, probablement identique au 43...

Dans cette jungle roulaient, glissaient, rampaient des machines, serpentaient des réseaux de tubulures, lianes géantes. C'était le ciel du niveau 43, c'était le nid des soleils artificiels qui donnaient la chaleur et la lumière.

Il n'y avait pas à grimper là-haut.

Un petit choc, et Denn sursauta, se retrouva sur une plate-forme nue, déserte. Au ras de ses talons, l'escalier ascendant pliait ses marches et les engouffrait les unes après les autres dans la fente mince de la structure de support, pour un chemin de retour invisible.

Denn fit quelques pas.

Il fut réellement étonné, pendant quelques secondes, de se retrouver là, au sommet du bloc-immeuble dans lequel, quelque part, se trouvait sa cellule, tout en haut, sur le toit, au sommet du cylindre.

La surface plane, lisse, s'étendait devant lui. Pas le moindre obstacle, pour ternir cette uniformité. Sur le pourtour, un garde-corps courait.

Il y eut comme un déclic dans le crâne de Denn. Il n'étouffait plus, plus de la même façon. La nausée recula.

Il n'y avait personne, au sommet de l'immeuble. Lui seul. Il eut envie de s'élancer sur cette surface, de se rouler par terre, de sauter, courir. Envie de hurler, de brailler à pleins poumons, pour libérer cette explosion qui couvait en lui.

Il se contint, avec effort, leva par pur instinct un regard craintif qui balaya rapidement l'alentour.

L'alentour était fait de blocs-immeubles serrés dans les habituels écheveaux de passerelles, plus hauts, plus grands encore que celui sur lequel il se trouvait.

Il était loin encore, le « ciel » du niveau 43 !

Denn se mit en marche. Sur l'aire métallique, ses pas sonnaient distinctement. Il marcha sur la pointe des pieds.

Quelques minutes plus tard, il avait traversé l'espace nu dans son diamètre, s'accoudait au garde-corps.

Denn, qu'est-ce que la Cité ?

La question revenait, fluette et sournoise, avant de devenir très rapidement quelque chose d'énorme. Ce n'était pas la première fois qu'elle s'imprimait ainsi dans son esprit.

En y réfléchissant bien, la première fois que la question s'était imposée remontait loin dans le temps. Elle remontait aux premiers symptômes du malaise, oui ! Elle coïncidait avec le malaise, l'explicite dégoût.

Qu'est-ce que la Cité ?

Comment répondre ? Fallait-il répondre ?

La Cité, c'est Ollo. Et c'était aussi difficile de la définir que de définir Ollo Lui-même. Qui donc est de taille à expliquer Dieu ? Qui possède cette outrecuidance imbécile ?

Mais alors, Denn, pourquoi laisser les questions naître ?

Il dit à haute voix :

— Je n'ai rien laissé naître ! C'est venu comme ça ! Comme ça !

Le son de sa voix le fit frissonner. Il eut encore un geste instinctif, se retourna. Il était toujours seul, seul au sommet du grand cylindre.

Avec un soupir soulagé, il s'accouda de nouveau au garde-corps, laissant errer son regard au hasard. Il dit à haute voix :

— Je ne sais pas. Je ne sais pas pourquoi cette question est venue. C'est cette maladie qui me fait perdre la tête.

À l'intérieur de lui-même, une autre voix répondait :

— Bien étrange maladie, n'est-ce pas, Denn ?

Toutes les maladies sont étranges, pas vrai ? Les psychoses plus que n'importe quoi. Les maladies de l'esprit, allez lutter contre ça !

— Voyons, Denn, ricanait l'autre sacrée petite voix. À qui veux-tu mentir ? Tu n'es pas fou, et tu le sais bien !

Il essayait de se défendre.

— Tous les fous disent qu'ils ne le sont pas, et...

La petite voix rigolait doucement.

Il leva une main lasse, essuya son front baigné de sueur.

Pourquoi la Cité ?

Qu'est-ce que c'était que la Cité ?

Où commençait la Cité, et où finissait-elle ?

— Il faut être fou, c'est vrai ! Il faut être fou pour vouloir répondre à de pareilles questions !

La Cité était infinie. C'était le monde, et le monde n'a ni commencement ni fin. Le monde est. La Cité était.

La Cité va jusqu'au bout de l'imagination.

Mais alors, plus loin que l'imagination, *plus loin*, qu'y a-t-il ? Comment est-ce ?

Quelle est cette absurdité ?

Ce n'est pas une absurdité ! La Cité repose sur quelque chose, et, si grandes soient ses limites, elles sont. Elles existent ! Alors, qu'y a-t-il plus loin que les limites ?

C'est idiot. Cela n'a pas de sens. C'est la maladie, Denn. C'est une folie.

Qu'y a-t-il donc sous le niveau 43 ?

Le niveau 42.

Sous le niveau 42 ?

Le 41.

Et sous le 41, le 40, et sous le 40, le 39... Qu'y a-t-il sous le numéro 1 ? Sous le niveau numéro 1 ? Qu'y a-t-il, par Ollo ? Il faut que la Cité repose sur quelque chose !

Et s'il n'y avait rien, sous le niveau 1 ? S'il n'y avait rien, Denn ?

Il se prit la tête à deux mains, pressa son front moite. Les élancements douloureux avaient repris dans sa nuque, et des ondes très désagréables se propageaient dans son cou, dans ses maxillaires.

Pourquoi fallait-il que les questions viennent de la sorte ? La première d'entre elles avait libéré une armée... Une armée de questions, toutes plus pressantes les unes que les autres, complètement folles, tyranniques. Il avait tenté de résister, il avait essayé ! Mais c'était trop tard. Jamais il n'aurait dû laisser éclore la première question.

Il avait vécu jusque-là en acceptant tout normalement. Intelligemment. Tout. La Cité était le monde, Ollo était Dieu. Les hommes venaient au monde dans les matrices des sections de naissance.

La vie, c'était accomplir une tâche, se nourrir, prendre du plaisir, se reposer. C'était, régulièrement, se rendre aux labos pour des prélèvements de gamètes.

C'était, pour lui, chasser les exclus. Débarrasser la Cité de ceux qui n'étaient plus aptes à accomplir leur tâche. C'était, en un mot, ramasser et détruire les déchets.

Là-dessus, oui, c'était là-dessus qu'étaient tombées les questions. Du genre : « Qu'est-ce que la Cité ? » Ou encore : « Vivre, est-ce que ça ne peut pas être autre chose ? »

Et puis : « Les exclus qui échappent aux recherches, car il y en a, que deviennent-ils ? Où vont-ils ? » Roslo, par exemple, disait que les fuyards qui parvenaient à quitter le niveau se faisaient prendre par les nettoyeurs du niveau d'en dessous. Simple. Mais s'ils parvenaient à passer entre les filets des nettoyeurs d'en dessous ? Entre les filets de tous les « en dessous » ?

Denn se redressa.

La Cité était là, dans toutes les directions, muette.

Il fit quelques pas, titubant, puis retrouva une certaine assurance et se dirigea vers la passerelle, à l'autre bout de la plate-forme du sommet.

Au cours de la descente, il avait pensé un moment qu'il s'arrêterait à l'étage 15. Qu'il prendrait, lui aussi, la file et gâcherait quelques minutes dans une cabine de nutrition.

Mais, à hauteur de l'étage 15, il n'y pensait plus et continua la descente. Sa tête était lourde, ses membres vibraient d'énervement.

Une nouvelle fois, il enfila le couloir 67.

Il marcha comme un automate, comme une ombre dans le silence pesant. Les reflets déformés de sa silhouette le suivaient, tels deux gardes du corps vigilants, sur les parois métalliques du couloir.

Il ne pensait à rien, et l'habitude de toute une vie le poussait là.

Puis il fut devant le sas d'entrée de sa cellule.

Pendant une fraction de seconde, un éclair paniqué lui traversa le cerveau, à la pensée qu'il allait se retrouver dans cette cellule vide, horriblement déserte. À la pensée qu'il ne pouvait pas se retrouver ailleurs, qu'il ne pouvait échapper à cette cellule.

Une fraction de seconde.

Mais, devant lui, le sas ne s'ouvrit point.

La portière de métal, qu'une cellule photoélectrique adaptée à la longueur d'onde biologique de son plastron-témoin commandait, demeura close.

Terriblement close.

Inébranlable.

Dans une fraction de seconde, il comprit que la cellule haïe ne voulait plus de lui.

CHAPITRE V

Quelques secondes s'écoulèrent et, pour Denn, ce fut comme si le temps s'était brutalement arrêté.

Une onde chaude le noya, coula dans ses veines. Lorsqu'elle gagna son front, il eut l'impression qu'un millier d'aiguilles lui picotaient le cuir chevelu. Ses membres étaient tremblants et mous, ses jambes comme soudainement transformées en coton.

Dans cet éclair, un nombre fantastique d'impressions diverses lui traversèrent l'esprit. Elles étaient toutes folles, se chevauchaient pêle-mêle, brassant le désespoir et la révolte. L'une d'elles, surtout, enflait démesurément, et elle avait le visage glacé d'une terrible vérité.

— Non..., murmura Denn. Non... Ollo, ne m'abandonne pas !

Ce fut à peine s'il perçut lui-même le son de sa voix.

Il était debout devant la portière de métal, pétrifié. Sur sa poitrine, dessous la combinaison rouge, l'œil brumeux du plastron bio-témoin greffé visait le néant. Le vide.

Et la portière de métal demeurait close ; elle le serait toujours. Jamais plus, elle ne s'ouvrirait devant lui.

Denn recula d'un pas. Il était couvert de sueur, frissonnait.

Le couloir était vide, et les portières des autres cellules pareillement closes. À la simple différence que les autres cellules n'étaient pas vides et que leurs occupants n'étaient pas des exclus.

Un nouveau frisson le traversa. Il avait pensé le mot. C'était fait.

Curieusement, ce malaise qui collait à sa peau depuis plusieurs jours avait disparu. Le doute s'était envolé. Il y avait, à présent, cette sensation de fragilité terrible, ces pointes de panique qui n'étaient encore que des éclairs fugaces lui traversant le cerveau. Aussi désagréable que cela fût, c'était encore préférable au long, à l'interminable malaise...

Il recula encore. En lui, c'était toujours le chaos.

Denn... Denn, le commando nettoyeur... Exclu.

C'était ainsi. Une réponse brutale à l'une de ces questions qui hantaient son cerveau. Comment devient-on exclu de la Cité ? Comme cela. Pendant un temps, on est libre. Et, brusquement, on est exclu ;

brusquement, les portières n'obéissent plus, elles restent bloquées devant vous. Toutes les portières... Non seulement celle de votre cellule particulière. Toutes. Les entrées aux distributeurs publics, les entrées des locaux de la garde... Tout.

La Cité tout entière vous repousse, vous enferme dans les rues et sur les passerelles, à la merci des nettoyeurs.

C'était étrange : dans la panique grandissante, une sensation de soulagement indéfinissable pointait.

Denn eut l'impression qu'il se trouvait devant cette portière depuis une éternité. Il eut peur. À tout moment, une autre portière pouvait s'ouvrir, et apparaître un collègue qui le verrait là. Qui comprendrait.

Il tourna les talons et s'élança à toutes jambes dans le couloir écrasé de silence.

Le couloir 67, jamais plus il n'y reviendrait. Jamais ! C'était fini. Oui, il y avait réellement une sorte de véritable excitation, dans cette peur.

Il atteignit la passerelle 2 345, la traversa en deux bonds et prit le trottoir descendant. Son cœur cognait la chamade.

Tu dois te calmer, Denn... Te calmer... C'est fait : c'est le jour. C'est venu. Ce n'était pas ce que tu espérais, au fond de toi, finalement ? N'est-ce pas, Denn ?

Se calmer. Bien sûr.

Comme d'habitude, il y avait des sujets qui montaient et descendaient sur la passerelle. Partout. Toujours ces sacrés visages blancs, dénués d'expressions.

Il ne fallait pas attirer l'attention de ces visages de pierre, quoique personne ne pût rien pour un exclu, ni hâter sa mort ni la retarder. Personne, sinon les commandos de nettoyeurs.

Qu'à cela ne tienne : ne pas attirer l'attention. Faire comme si de rien n'était.

Quoi faire ?

Il calcula rapidement qu'il n'atteindrait pas la chaussée avant plusieurs minutes. Quelques dizaines de minutes, même.

Réfléchir. Réfléchir rapidement.

Ollo ! Pourquoi avoir fait cela ?

Non ! Ce n'était pas l'instant. Ce n'était plus l'instant. Ollo avait décidé son exclusion. Ollo n'était plus un secours.

Réfléchir...

La Cité n'avait pas changé. Rien n'avait changé, sinon lui, Denn,

qui, maintenant, n'était plus chasseur, mais gibier.

Y en avait-il déjà eu d'autres, dans son cas ? Denn n'en avait pas le souvenir. Personnellement, il n'avait jamais pris en chasse, avec le groupe, un nettoyeur exclu. Jamais. Mais, fatalement, cela avait dû se produire. Quel sort réservait-on aux nettoyeurs exclus ? Était-ce le même que celui des autres ?... Et pourquoi non ?

Il n'y avait plus de nettoyeur. Il n'y avait qu'un exclu, comme n'importe quel exclu.

Fuir, bien entendu. Fuir, c'était la seule solution. S'enfoncer, comme tout exclu. Tenter l'impossible, se fondre parmi les niveaux, devenir ombre, devenir souffle d'air.

Par Ollo ! Roslo disait qu'on ne peut échapper aux nettoyeurs, même si l'on franchit quelques niveaux. Il disait cela... mais il n'en savait rien. Personne ne sait ce qui se passe réellement dans un niveau différent, car personne n'a jamais franchi son propre niveau. Pas même Roslo, tout capitaine des nettoyeurs qu'il soit !

Il y avait quelques chances. Ce n'était peut-être pas tout à fait une condamnation irrémédiable.

Peut-être Ollo laissait-il une chance...

Denn eut un haussement d'épaules nerveux. Il serra plus fort la rampe d'appui de l'escalier mécanique, afin de réprimer le tremblement de ses doigts. Il passa sa main gauche dans son ceinturon, releva le front, s'efforçant d'adopter l'attitude d'arrogance naturelle commune à tous les nettoyeurs.

Il avait eu, finalement, une certaine chance. Le processus de blocage aurait aussi bien pu se déclencher alors qu'il se trouvait à l'intérieur de sa cellule. Ollo soit loué ! Il avait eu l'excellente idée de quitter cette cellule à temps... Ou encore, si d'aventure il s'était décidé à pénétrer dans une cabine de nutrition..., que le blocage s'effectue à cet instant, et il ne lui restait plus qu'à attendre, sans le plus petit espoir, que l'équipe des nettoyeurs alertés vienne le cueillir.

Il frissonna encore, rétrospectivement.

Ollo soit loué, vraiment... Il avait eu cet instant de révolte qui l'avait poussé hors de sa cellule, alors que, selon toute probabilité, il n'aurait pas dû la quitter.

C'était grâce au malaise. Le malaise était très certainement la cause de son exclusion, mais il était aussi, d'une autre façon, l'essentiel de sa chance.

Il apercevait, à présent, quelques centaines de mètres en contrebas, le ruban large de la chaussée 43. Les passants des trottoirs étaient

relativement peu nombreux, à ce qu'il semblait au premier coup d'œil. Le flot des motobils était plutôt fluide, lui aussi.

Sur la chaussée 43 se trouvaient les locaux des nettoyeurs. Si l'alarme leur était donnée immédiatement, tout pouvait finir très vite. Restait à espérer qu'il se passerait un peu de temps avant qu'il soit signalé aux espions. C'était possible. De tout temps, des exclusions avaient lieu, partout, à tous les étages du niveau. Elles étaient rassemblées, codées et transmises aux espions des locaux, lesquels espions les sériaient. Les critères d'importance d'un sujet dépendaient souvent de son éloignement et du chemin qu'il avait parcouru en direction du sol du niveau.

C'était, du moins, l'avis de Denn. Bien entendu, cela pouvait dépendre de tout autre chose, qu'il ignorait parfaitement.

Nombre de fois, à bord du motobil en patrouille, l'écran de repérage avait signalé un exclu, à tel ou tel endroit, sans donner pour autant les raisons de ce choix parmi tant d'autres. Il se trouvait simplement, et Denn l'avait remarqué, que le sujet à abattre se trouvait quatre-vingt-dix fois sur cent dans les très bas étages du niveau.

Il quitta la passerelle et bondit sur le trottoir de la chaussée, se laissa glisser jusqu'à un passage fixe, qu'il traversa pour se retrouver sur l'autre bord. Pour la première fois de sa vie, il se laissait glisser dans cette direction, qui était à l'opposé de celle qu'il suivait normalement pour se rendre aux locaux.

Jamais plus, il ne se rendrait aux locaux. Son casque et ses gants seraient extirpés du vestiaire, et le numéro de celui-ci branché sur le plastron-témoin d'un autre nettoyeur.

Jamais plus, il ne verrait Roslo, et Chen, et les autres. Jamais... sinon à l'instant de la mort, à condition, toutefois, que cette équipe-là, précisément, fût chargée de son élimination, ce qui n'était pas certain.

Et encore faudrait-il, Denn, qu'il y ait un instant de la mort...

Il n'était plus malade. Plus de malaise ni de nausée. Rien !

Cela venait peut-être du fait que le pas était franchi. Il était exclu. Que pouvait-il redouter de plus ?

Pour l'heure, les questions n'avaient plus d'importance. C'était quelque chose de flou, au fond de son cerveau. Elles referaient surface, peut-être, à un moment donné, plus tard.

À présent, la seule chose importante était la fuite.

Denn se laissa porter par la chaussée sur plusieurs centaines de mètres. Bien entendu, il était déjà passé à cet endroit, à bord d'un

motobil. En fait, il pouvait dire qu'il avait parcouru tout le niveau, en mission de chasse. Seulement, les trajets en motobil ne laissaient pas de souvenirs précis. Rien que la fuite rapide des blocs-immeubles et le réseau serré des passerelles et des chaussées. En réalité, tous les endroits du niveau se ressemblaient plus ou moins.

Il prit la direction du premier échangeur venu, et là, choisit une passerelle descendante qui plongeait à travers les champs de blocs-immeubles. La lumière était douce, dans ce quartier, et Denn se dit que le lieu devait être sélectionné pour une actuelle période de repos. Dans ces temps de repos, il n'était pas nécessaire de gâcher l'énergie lumineuse. On se gâchait jamais rien, dans la Cité.

Il se laissa descendre. Le courant de ses pensées était encore quelque peu anarchique, mais les effluves glaciales de la première panique s'étaient envolées.

Il y eut un nouvel échangeur, une nouvelle suite de passerelles. Elles filaient dans toutes les directions. Certaines montaient, d'autres descendaient. La course de Denn était toute tracée.

Ainsi, de passerelle en passerelle, il se laissa glisser vers le fond du gouffre. Il traversa des quartiers fortement éclairés, avec une foule considérable sur les trottoirs. Les visages étaient tous semblables, éteints pour la plupart. Rares étaient les groupes et les paroles. Les mêmes visages que ceux de la chaussée 43, là-haut. Tous ces gens se dirigeaient vers leur lieu d'occupation, vers les laboratoires biologiques, vers les centrales énergétiques, vers les caissons des machineries. Tous ces gens avaient pour mission de se tenir devant tel ou tel écran de contrôle, de surveiller tel graphique.

Éternellement.

Denn avait eu l'occasion de pénétrer dans ces endroits bizarres quand, par hasard, un exclu s'y trouvait bloqué. Il n'avait jamais rien compris à tous ces panneaux clignotants, à ces lumières, ces immenses robots figés, aux cent mille regards. Ce n'était pas son rôle, de comprendre cela. Il était, lui, spécialisé dans la chasse. Il était probable, d'autre part, que ces hommes et ces femmes en combinaisons vertes, dans leurs salles aux murs couverts de machines barbares, ne comprenaient pas davantage son rôle de nettoyeur. Ils acceptaient les razzias, les massacres, comme une chose habituelle, courante, sans se poser de questions. L'habitude aide à tout, et leur spécialité portait sur les machines.

Un exclu errait, un exclu était rattrapé par les nettoyeurs qui le supprimaient. C'était tout.

Il traversa des quartiers en repos, aussi, et ce n'était pas agréable du tout. Ces trottoirs quasiment vides, ce silence compact... Il avait alors

l'impression d'être vulnérable comme jamais, d'être l'unique sujet, au front marqué, d'une gigantesque cité déserte. Avec, derrière tous ces murs courbes de métal, des millions d'yeux affamés qui guettaient...

Il retrouvait la foule avec un plaisir évident, soulagé.

C'était idiot, bien sûr, et lorsque les espions décideraient de lancer la chasse, peu importait qu'il y eût foule ou non. Pourtant, pour Denn, ces impressions parfaitement subjectives comptaient énormément.

Il descendait.

Il fuyait.

De nouveau, le malaise éclatait.

Ce n'était plus un poids de feu au creux de l'estomac, ce n'était plus ce nœud gonflé qui lui bloquait la gorge. Cela n'avait pas davantage la moindre similitude avec la sueur glacée coulant en caresse glauque au creux de ses reins.

C'était différent, autre chose.

C'était dans le muscle et dans l'os, dans les chairs mêmes.

Denn découvrait la fatigue.

La vraie, la pesante fatigue. Ce phénomène, comme un rideau de brume invisible, mais qui, pourtant, pèse du plomb, et dont la traversée représente un effort surhumain. Les lambeaux se déchirent, se collent aux membres, aux épaules.

Jamais Denn n'avait ressenti cela, de toute sa vie ; car jamais son physique n'avait dû se démenier plus que de raison, plus que la normale : les motobils, les escaliers mécaniques et les trottoirs roulants étaient là pour combattre le spectre de la fatigue.

Ce n'était pas vraiment désagréable. Pas exactement. Mais c'était terriblement lourd à porter.

C'était un poids sur la nuque, dans le creux des reins. C'était une sorte de béton dans les muscles des cuisses. C'était aussi, dans le regard, cette cuisante brûlure qui ourlait les paupières, et un effort de plus en plus grand pour repousser le sommeil.

De passerelles en passerelles, Denn descendait.

En vérité, il avait l'impression d'être en fuite depuis le commencement des temps, depuis toujours.

Il n'avait pas la moindre idée des heures écoulées. Trente ? Cinquante ? C'était parfaitement impossible à dire.

Il y avait l'énorme fatigue, et le sommeil, de plus en plus brûlant, aux paupières.

La Cité dansait. La Cité se balançait, jusqu'à donner parfois l'impression qu'elle se couchait. C'étaient de fantastiques brassages, et les fantômes livides des blocs-immeubles devenaient flous, se tordaient, ondulaient méchamment.

Les passerelles plongeantes se relevaient soudain, dressées si haut, si droites, que Denn cherchait à s'arrêter, à reculer. Cela durait quelques secondes, au plus, et puis, tout redevenait normal. La Cité, de nouveau, n'était qu'une moisson de blocs-immeubles bien raides, tout à fait immobiles, remarquablement morts et pétrifiés. La passerelle descendait *normalement*, et les gens, dessus, avaient *normalement* des faciès de morts-vivants.

Et le poids dans la nuque de Denn était normal, lui aussi.

Comme on se déplace dans un rêve, il descendait.

Plus d'une fois, il courut, aidant ainsi le mouvement naturel des escaliers roulants. Il acquit rapidement à ce jeu une certaine habileté, en dépit de la fatigue.

Sans qu'il le sache, c'était maintenant la quarante-sixième heure de la fuite.

Il était quelque chose de compact et de chaud, comme une sorte de douleur interne, doucement ronflante.

Cela n'avait plus d'importance. Plusieurs stades se découpent dans la fatigue, et il en avait déjà franchi quelques-uns. Il touchait le dernier, qui répète chaque geste par pur automatisme, et voisine avec l'inconscience.

Il marchait.

Sous ses pieds, c'était dur et cela résonnait. C'était fixe. Pour avancer, il devait marcher, mettre un pied devant l'autre, et encore un pied devant l'autre, et toujours, et sans fin.

Du fond de ce néant noir, dans lequel il s'était engluë, monta le cri.

Tout d'abord, Denn n'y prêta aucune attention. C'était encore une de ces manifestations étranges de la fatigue. Le présage quelconque, peut-être, d'un nouvel état d'abrutissement.

Quelle importance ?

Il avait envie de rire.

Le cri se doubla d'une manifestation visuelle. Un point, un regard rouge, là-bas, tout au bout de l'ombre.

Complètement ridicule, Denn ! Un regard rouge !

Alors, il sursauta.

Un déchirement brutal et blanc éclata dans son cerveau. Dans le quart de seconde, l'hébétude l'avait quitté. Il se retrouvait comme écorché vif, tous les sens en alerte, le cœur cognant si haut qu'il pouvait entendre chaque battement.

Il se réveillait nu au cœur d'un monde de cauchemar qui n'était plus la Cité, qui n'était plus ce qu'il avait vu jusqu'alors de la Cité.

C'était sombre, immense et sombre, noir.

Le décor fou des racines géantes qui soutiennent le premier niveau. C'était cela.

La chaleur remonta en lui.

Par Ollo ! Il avait donc presque réussi ! Sans essayer la moindre alerte, sans mal ! Il avait réussi à gagner le fond du niveau.

Presque le fond.

Combien de temps cela lui avait-il coûté ? Au nom d'Ollo ! Cela n'avait plus la moindre importance, à présent ! Il était presque au fond.

Cet œil rouge qu'il avait cru distinguer, ce n'était rien d'autre qu'une de ces lampes-témoins disséminées chichement et éclairant le décor comme au travers d'un épais brouillard.

De sales images lui revinrent en mémoire. L'espace d'une seconde, il revit la femme et l'enfant pressés contre un mur de pierre d'une des semelles gigantesques, et leur sang qui giclait.

De nouveau, il perçut le cri perçant qui montait au loin.

Et il reconnut ce cri, qui n'en était pas un.

Il n'avait plus, désormais, à se bercer de faux espoirs.

Les autres étaient en chasse. Ils arrivaient, à bord du motobil. Ils étaient la mort en approche, toute sirène hurlante.

Instantanément glacé de la tête aux pieds, Denn marqua quelques secondes de stupéfaction totale. Un flot de pensées diverses s'écoula dans son cerveau, tandis que le ululement prenait une ampleur de plus en plus marquée. Parmi toutes ces pensées contradictoires, il y en avait une qui conseillait l'abandon. Elle fut irrémédiablement balayée. À peine le temps de naître, et elle était déjà morte, comme l'épuisement, noyé par une saute brutale de forces nouvelles, Denn se rua en avant.

Il courait.

Courait à toutes jambes au long de cette passerelle métallique recouverte par un sérieux tapis de rouille. Et cette rouille se soulevait en nuage flou, à chacun de ses pas, et elle était plus rouge encore,

dans la lumière borgne des lampes-témoins.

Le bruit.

Le bruit fantastique de cette course sur l'acier et le fer ! Un torrent de bruit qui broyait le crâne de Denn. Il courait, à toutes jambes, de toutes ses forces, essayant, seconde après seconde, de repousser cette douleur tordue qui fouaillait ses poumons en feu.

Au loin, derrière ce vacarme, le ululement donnait des signes de faiblesse.

Le souffle démonté, Denn parcourut une centaine de mètres. Puis la passerelle stoppa net, sous l'œil rouge d'une lampe scellée dans le mur.

Devant, le vide et l'ombre, avec, au loin, la masse imprécise d'une autre tour de pierres.

Derrière... ce filet aigu, grinçant, qui, de nouveau, montait dans le silence.

Denn ! Denn, ce n'est pas possible.

Il toussa et cracha. Des griffes brûlantes lui déchiraient les poumons et la gorge. Les aiguilles tournoyantes des pistolets devaient créer de semblables douleurs en déchirant les chairs !

Il était à deux doigts de se laisser aller, lorsqu'il avisa cette échelle verticale qui descendait droit dans le vide, en bout de passerelle. Il y eut dans ses muscles endoloris une nouvelle explosion de force, et il se précipita.

Les barreaux étaient froids et laissaient sur la peau des mains une sensation gluante très désagréable. Maintes fois, Denn s'y cogna les coudes, les genoux. Il avait maintenant la certitude, à chaque mouvement, que ses tendons allaient se déchirer, ses muscles éclater.

Puis il toucha le sol ferme et métallique d'une nouvelle passerelle, ou, en tout cas, d'un niveau quelconque. Donner plus de précisions sur la nature de ce sol était une gageure. L'obscurité était totale, complète.

Un trou, un gouffre béant et noir, gueule ouverte.

Après avoir tâtonné au hasard un moment, Denn toucha enfin le mur du bout des doigts. Avec précautions, il fit quelques pas glissants. Cela donnait toujours un bruit de métal raclé, atténué vaguement par la couche de rouille.

On n'entendait plus la sirène du motobil en chasse et ce pouvait être de très mauvais augure : ils avaient coutume de la couper pour la curée.

Denn glissa encore deux ou trois pas. Quatre.

Chacune de ses expirations sifflait atrocement.

Cinq pas, six, les mains toujours plaquées contre le mur humide.
Loin, infiniment loin, le point rouge d'une veilleuse clignotait.

Et puis, comme un souffle tendu, la voix s'éleva, toute proche.

— Qui es-tu ?

Denn en fut pétrifié net.

CHAPITRE VI

L'ombre sans faille était un piège hermétiquement clos.

L'espace de quelques secondes, Denn demeura figé, tendu. Le sang bourdonnait à ses tempes. Il était contre le mur, la main posée sur la pierre froide et gluante.

C'est une hallucination, songea-t-il. *Un sale tour que te jouent tes oreilles, mon vieux Denn. Qu'est-ce que tu veux que ce soit d'au...*

Un bruit furtif, très proche, se ficha comme une aiguille dans le cours de ses pensées. Il fut balayé par une onde chaude, se raidit davantage encore, la respiration suspendue.

C'était comme une petite glissade, un frottement léger sur la pierre ou sur le métal du sol, un chuintement de rien.

Il eut l'impression que tout un jeu de cloches se mettaient à carillonner dans son crâne.

La voix monta de nouveau, légère, un peu rauque :

— Qui es-tu ? Parle !

Ce n'était pas une hallucination auditive !

La voix existait. Elle s'élevait du sol, à moins de deux pas. Elle venait du même endroit que le frottement léger.

Il y avait, dans cette voix, l'empreinte indiscutable de la peur.

— Qu'est-ce que c'est ? s'entendit souffler Denn.

Et, tout en prononçant les mots, il croyait comprendre. Là, dans le noir, il venait de tomber sur un autre exclu. Sur un exclu, comme lui, qui se cachait des nettoyeurs.

Ce ne pouvait être autre chose. Cette voix, logiquement, ne pouvait appartenir à quelqu'un d'autre. Un exclu... Les nettoyeurs ne connaissaient pas la ruse, et leurs méthodes de chasse ne s'embarrassaient guère de détours et de calculs. C'était toujours l'attaque brutale, dans le feu blême du projecteur de bord.

Les jambes tremblantes, Denn s'accroupit, se laissant glisser le long du mur. Il écarquillait désespérément les yeux. Un soulagement indicible montait en lui, le noyant d'une lourde joie.

— Qu'est-ce que tu fais ? lança la voix rauque.

Il y eut un nouveau frottement, comme si l'individu reculait prudemment.

— Ne t'inquiète pas, dit Denn.

Il cherchait ses mots. Il aurait voulu, en quelques secondes, pouvoir raconter son histoire, toute son histoire, et connaître pareillement celle de ce compagnon d'infortune. En quelques secondes, pour ne pas gâcher de temps...

— Qui es-tu ? répéta la voix pour la troisième fois.

— Un exclu, dit Denn. Je suis en train de leur échapper. N'aie pas peur...

Il y eut un silence, pendant lequel Denn attendit, très tendu. Puis il dit, soudain envahi de soupçons :

— Et... et toi ? Qui es-tu ?

Il y eut encore un long silence. Enfin, la voix s'éleva :

— Comme toi... C'est après toi qu'ils en ont ?

Denn soupira. Il se laissa aller au sol tout à fait, s'assit dans la couche de rouille, ferma les yeux.

— Réponds ! dit l'autre. C'est après toi qu'ils en ont ?

— Comment savoir ? dit Denn. Après moi, ou après toi...

— C'est après toi ! dit la voix. Va-t'en ! Laisse-moi tranquille et sauve-toi ! Tu vas me faire prendre avec toi.

Étonné, Denn se redressa. Il laissa couler quelques longues secondes avant de pouvoir s'insurger à son tour.

— Comment sais-tu qu'ils en ont après moi ? Rien ne peut le prouver. Nous sommes tous les deux ici, et c'est aussi bien...

— Tais-toi ! souffla l'autre.

Il se tut. Le silence s'étira pesamment. Après un temps, la voix reprit :

— On ne les entend plus. Ils nous ont peut-être perdus...

— N'y compte pas, dit Denn. Ils ne perdent jamais personne...

Le glissement se rapprocha de lui. Il perçut distinctement une respiration.

— C'est ce qu'on croit, dit la voix.

— Qu'est-ce qu'on croit ?

— Qu'ils ne perdent jamais personne, comme tu dis...

Il y avait, dans le ton de la voix, une nuance très nette de fierté, presque d'amusement.

— Pourquoi dis-tu cela ? demanda Denn.

L'autre émit un petit gloussement. Il laissa courir le silence, puis il dit :

— Tu es de ce niveau ?

— Bien sûr, dit Denn.

— Quel est le numéro ?

— C'est le niveau 43.

L'invisible exclu émit un petit sifflement admiratif.

— Et toi, dit Denn. Tu... tu n'es donc pas de ce niveau ?

Il eut droit, en guise de réponse, à un nouveau petit gloussement.

— Tu n'es pas de ce niveau ? répéta Denn.

— Non. Je viens du 57.

— Quoi ?

L'ahurissement tomba sur Denn. Pendant une fraction de seconde, instinctivement, il dut se battre contre le doute. En même temps montait un fantastique soulagement : si cet individu disait vrai, alors, tous les espoirs étaient permis ! Alors Roslo avait tort !

— Du niveau 57, parfaitement, dit l'autre.

— Et... tu n'as pas été inquiet ? Les nettoyeurs des niveaux ne t'ont jamais...

— Jamais.

— C'est impossible ! souffla Denn.

— Ce n'est pas impossible, dit la voix douce avec une certaine fermeté dans le ton. À preuve : je suis ici, au niveau 43.

— Par Ollo ! ils t'ont tout de même recherché, non ?

— Oui, bien entendu, dit la voix. Ils m'ont recherché. Ils m'ont même trouvé, à mon niveau.

Un déclic se produisit dans l'esprit de Denn. Cette voix...

Il demanda :

— Tu es une femme ?

— Oui, dit la voix, surprise. Mon nom est Laüa.

— Mon nom à moi est Denn. Tu dis que les nettoyeurs t'ont trouvée, à ton niveau ?

L'espace d'un éclair, les images avaient balayé son cerveau. Il avait revu la femme et l'enfant, contre le mur... dans la lumière crue du projecteur.

— C'est vrai, dit Laïa. Quand j'ai atteint le sol du niveau, ils sont arrivés, et le projecteur du motobil m'a cernée. Seulement... Seulement, il y avait là toutes sortes d'épaves de ferraille. Je ne sais pas comment j'ai fait : j'ai ramassé un boulon qui traînait, et je l'ai lancé sur le projecteur. Je l'ai cassé. Tout est retombé dans le noir, et j'ai pu leur échapper.

On pouvait quitter les niveaux ! C'était possible ! Il suffisait de casser les projecteurs, et... par Ollo, jamais les nettoyeurs ne s'attendaient à cela !

— Et pour les autres niveaux ? dit Denn.

— Aucune inquiétude. Jamais. Il semble que les nettoyeurs de chaque niveau aient à s'occuper de leurs propres exclus, ni plus ni moins. Il semble que les exclus des autres niveaux ne sont pas repérés par les espions.

Denn secoua la tête. Il n'y pouvait croire ! Roslo affirmait le contraire avec force ! Se pouvait-il que Roslo ne sache pas ? À en croire Laïa, il suffisait de pouvoir quitter son niveau !

Il dit :

— C'est peut-être de la chance... C'est peut-être...

— Non, dit Laïa. Dans un des niveaux supérieurs, à quelques unités de celui-ci, je crois, j'ai rencontré une autre exclue qui fuyait. Elle en était encore à vouloir quitter son propre niveau, et nous avons marché ensemble un moment. Arrivées au sol, les sirènes ont retenti. Nous nous sommes cachées dans les alvéoles des murs de soutien, à quelques pas l'une de l'autre. Le motobil est arrivé. Droit sur elle. J'étais à quelques pas, tu entends ? Dans l'ombre, à quelques pas. J'ai vu comment ils l'ont massacrée... et ils ont pris tout leur temps. Moi, ils ne m'ont même pas cherchée. Ils m'ont laissée là...

— C'est fou ! souffla Denn.

— C'est fou, mais c'est heureux. Je pense que les espions de chaque niveau sont programmés sur le nombre de sujets qui composent leur « domaine ». Et rien de mieux. Ils n'ont pas à s'occuper des surnombres... C'est pourquoi je te dis que la sirène que nous avons entendue tout à l'heure était pour toi. Tu vas t'en aller. Je ne veux pas qu'ils me prennent par ta faute.

Denn ne répondit pas.

Dans l'ombre, Laïa reprit :

— J'ai encore quelques gélules nutritives. Si tu en veux, je t'en donnerai. Mais tu dois me laisser.

— Des gélules ? Comment as-tu...

— Au niveau 57, je m'occupais dans un laboratoire de nutrition. En tant que tels, nous avions droit à quelques rations libres. J'avais la chance d'en avoir sur moi quand j'ai été bloquée. Tiens... avance ta main.

Denn obéit machinalement. Le contact de cette autre main sur la sienne le fit sursauter. Trois gélules tombèrent dans sa paume.

— Merci, dit-il.

— Prends-en une tout de suite, dit Laüa. Depuis combien de temps es-tu en fuite ?

Denn avala une gélule, glissa les autres dans la poche ventrale de sa combinaison. Il dit :

— Je ne sais pas... Comment savoir ?

— Tu n'as pas de compte-temps ?

Il ouvrit des yeux ronds. La fatigue roulait en vagues lentes dans ses membres.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un petit instrument qui se porte au bras. Nous en avons tous, au 57... du moins, tous ceux du laboratoire ; les autres, je ne sais pas. C'est un cadran, et ça compte le temps. Ça divise le temps en fractions, qui sont des heures, des minutes, des secondes, et plus loin encore...

— Je n'ai pas cet instrument, dit Denn. Ceux qui travaillaient dans nos labos en avaient peut-être, je ne sais pas.

— Cela fait deux cents heures, environ, que je fuis, dit Laüa d'une voix lasse. Sûrement plus, maintenant, car il y a un moment que je suis ici, dans le noir.

Elle se tut. Denn garda le silence un grand moment. Les sirènes étaient toujours muettes. Puis, Laüa reprit :

— On dirait qu'ils ont abandonné, pour cette fois. Tu as une chance, peut-être. Le sol n'est plus loin.

La gélule commençait à faire son effet. C'était assez désagréable, pour Denn qui s'était, en quelque sorte, habitué à la fatigue. Les forces neuves réveillaient les crampes nouées dans ses muscles.

— Si tu passes, dit Laüa, et si je te rejoins, alors, on pourra faire le reste du chemin ensemble, si tu veux.

Denn appuya sa tête contre le mur. Il dit :

— Je serais étonné s'ils m'oubliaient.

Il pensait : « Le reste du chemin pour où ? Le chemin vers où ? »

— On ne sait jamais, dit Laüa. Qu'est-ce que tu faisais, toi ?

— J'étais un nettoyeur, dit Denn.

— Hein ?

Ç'avait été presque un vrai cri. Il l'entendit qui reculait, sourit.

— Oh ! tu n'as rien à craindre... C'est ce que j'étais, oui. Et puis, j'ai été bloqué. Il a fallu que je me sauve, comme toi, comme tous les autres...

— Un nettoyeur ! souffla Laüa.

Sa voix venait d'un peu plus loin.

— Qu'est-ce que j'y peux ? dit Denn. Il y a des nettoyeurs, et c'est comme ça. Qu'est-ce que j'y peux ?

La haine, la méfiance des autres, c'était quelque chose qui l'avait toujours mis mal à l'aise, quelque chose qu'il n'avait jamais bien pu comprendre. Est-ce qu'il haïssait les exclus, lui ? Il n'y avait pas un nettoyeur pour haïr les exclus... À présent, dans ces circonstances, l'aversion instinctive de Laüa lui mettait dans les veines une colère brûlante.

Il laissa de nouveau s'étendre le silence, guettant le bruit de pas qui avouerait la fuite de Laüa.

Il n'y eut pas de bruits de pas.

La voix de la femme monta :

— C'est vrai... tu n'y peux rien.

Il l'entendit qui se rasseyait près de lui. Ce fut un vrai soulagement.

— Alors, dit Laüa. Tu connais leurs trucs, leur façon de procéder ! Tu sais pourquoi ils massacrent les exclus...

Les étranges questions ! Dans le noir, la stupéfaction déforma le visage de Denn. Il eut presque envie de sourire.

— Il n'y a pas de trucs, dit-il.

— Mais enfin, ils...

— Ils patrouillent à bord des motobils, et l'écran de contrôle de l'espion signale un exclu quelque part. Alors ils y vont, ils le rattrapent et le tuent. Voilà. Ils sont guidés par l'écran.

Laüa garda le silence un court instant, puis reprit :

— Pourquoi cet acharnement ? Pourquoi ?

Denn haussa une épaule. La gélule absorbée avait réveillé forces et douleurs.

— Il n'y a pas d'acharnement, dit-il. Il y a un travail à faire, et des hommes qui sont destinés à ce travail dès leur sortie des matrices, qui sont conditionnés pour cela, et rien d'autre. Comme toi, dès ta

naissance, tu étais destinée au travail en laboratoire de nutrition, pour la composition de certaines gélules...

Il se tut un instant, et Laüa ne dit rien ; il reprit :

— Pourquoi devient-on exclu, je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que les exclus n'ont plus leur place dans la Cité, et qu'il faut débarrasser celle-ci de leur présence. Ils deviennent des parasites, comme nous le sommes en ce moment. Tout leur est interdit, le travail, le plaisir et la nutrition. De toute façon, ils sont appelés à crever à petit feu... Les nettoyeurs évitent la propagation des cadavres pourrissants. Ils hâtent leur fin inéluctable... Voilà ce que je sais.

— Ils y prennent leur plaisir, dit Laüa. Je les ai vus. C'est de là, surtout, que vient le malaise.

— Oui, dit Denn. Je ne sais pas si on peut appeler cela « plaisir ». Peut-être. Je ne sais pas. Ils s'arrangent pour que leur tâche soit autre chose qu'une monotone corvée. Ce n'est pas toujours simple, ni facile. Il y a les cris, il y a le sang. C'est dégoûtant.

Il frissonna.

— Je comprends, dit Laüa, pourquoi tu as été exclu.

— Moi, je ne comprends pas encore bien. C'est la volonté d'Ollo. Je me suis mis à me poser certaines questions. C'est venu brusquement. Avant, tout allait bien, et depuis tout s'est mis à marcher de travers. Il y avait ces questions. Ça me mettait en colère de participer aux chasses. Juste avant qu'ils me bloquent, il y a eu une chasse. Une femme. Elle avait volé un enfant et lui avait arraché son plastron, je ne sais dans quel but. Elle croyait peut-être... je ne sais pas. Nous l'avons cernée. Ils se sont acharnés à la faire mourir lentement. C'était... c'était affreux.

— Et toi ? dit doucement Laüa.

— Quoi, moi ? Moi, je l'ai tuée, d'une aiguille en pleine tête ! Ils se sont mis alors à se méfier vraiment. Surtout Roslo.

— Qui est Roslo ?

— C'était le capitaine de notre motobil. Ils se sont méfiés trop fort, et voilà. Par Ollo qui nous guide ! c'est bien à cause de ces sacrées questions que tout est arrivé !

Après quelques instants de silence lourd, la voix presque moqueuse de Laüa monta :

— Qu'est-ce que la Cité ? Pourquoi la Cité ? Qu'y a-t-il derrière ou devant, ou au-dessus, ou en dessous de la Cité ?

— Comment le sais-tu ?

Elle hoqueta une sorte de rire :

— Parce que, moi aussi, je me suis posé ces questions. Voilà. Parce que, petit à petit, j'ai eu en horreur mon travail, et la vie dans la Cité. Parce que je ne pouvais plus supporter les séances régulières de prélèvement d'ovules pour les laboratoires de naissances, parce que les pilules à plaisir me dégoûtaient à chaque fois davantage, parce que... Voilà, Denn. C'est venu pour moi de cette même façon. Je crois que je me suis mis, moi aussi, à bâcler mon travail, et je me suis fait réprimander plusieurs fois par les mémoires des vérificatrices électroniques...

Il y avait une amertume fielleuse dans le ton de sa voix.

Comment était-elle ? De quelle couleur étaient ses cheveux ? Étaient-ils taillés long ou bien court ?

— Tu veux toujours que je parte ? demanda Denn.

— Oui. J'ai été contente de te rencontrer. Mais va-t'en.

Denn hocha la tête dans le noir.

— Moi aussi, dit-il, j'ai été content de te rencontrer.

Il déplia ses jambes, se redressa péniblement en s'appuyant contre le mur. Un chaud fourmillement s'étendit rapidement dans ses membres ankylosés. Il dit encore :

— Si je passe, j'aimerais te retrouver dans l'autre niveau.

— Moi aussi. Sauve-toi.

Il fit un pas, au hasard, s'arrêta.

— Pourquoi restes-tu là ? demanda-t-il. Qu'est-ce que tu attends dans ce noir ?

— Que les sirènes se taisent, dit Laüa. Ils sont après toi. S'ils t'attrapent, ils te tueront et puis ils partiront. Je pourrai continuer.

— Oui. J'espère qu'ils ne m'auront pas. Tu as déjà passé plusieurs niveaux. Comment est-ce, par ici ? On n'y voit rien, et...

Le hurlement de la sirène tout proche lui coupa brutalement la parole. Il eut un sursaut violent qui le jeta contre le mur.

— Sauve-toi ! hurla la femme. Sauve-toi ! Je ne veux pas ! je ne veux pas !

Dans l'ombre épaisse, droit devant, un rond de lumière jaune grossissait rapidement, tandis que le ululement criard emplissait leurs crânes. Déjà, la lumière balayait l'endroit où ils se trouvaient, tirait leurs ombres, écartelait la nuit.

Denn jeta un coup d'œil en direction de sa compagne. Il eut la vision rapide d'une forme souple allongée au sol. Une combinaison vert métallisé, un visage terrifié, marqué par la colère, levé dans sa

direction. Elle avait des cheveux longs et noirs plutôt ébouriffés.

Puis une expression de surprise passa comme un éclair dans ses grands yeux gris. En un bond, elle se redressa, bondit vers lui.

— Tu as ton pistolet ! Tu as ton pistolet, Denn !

Il ne comprit pas immédiatement. La sirène tournoyait dans son crâne, des lumières rouges et déchirées dansaient devant ses yeux.

— Il le faut, Denn ! Ils ne peuvent pas nous tuer, tu entends ? Ils ne doivent pas ! C'est notre chance, Denn !

Machinalement, il porta la main à la crosse de son pistolet, retira l'arme du crochet de ceinture.

— Je ne peux plus faire ça ! murmura-t-il. C'est pour ne plus faire ça que je...

— Mais eux vont le faire, Denn ! Pour toi et pour moi !

Elle avait planté ses ongles dans son bras armé. Jamais il n'avait vu de si grands yeux.

Il voulut parler, mais les mots se bloquèrent dans sa gorge.

Laïa desserra son étreinte, atterrée. Elle se laissa couler au sol, son regard cherchant désespérément une arme quelconque. Un boulon, peut-être, pour répéter son exploit du niveau 57. Il n'y avait pas de boulons. Rien que le tapis de rouille. Rien qu'une passerelle relativement large et nue, collée à un mur rongé d'humidité.

Le motobil s'était arrêté à moins de cinquante pas, sur la passerelle même. La plainte de la sirène décrût, puis s'éteignit. Restait le projecteur blanc qui les piquait contre la muraille... Mécaniquement, Denn enregistra que la lumière n'était pas portée à son maximum de puissance. Cela éclairait, simplement, sans éblouir. Et c'était peut-être là une faute de la part des nettoyeurs...

Qui avait jamais résisté à un nettoyeur ?

Comment pouvaient-ils se douter ?

Si énorme et inconcevable que fût l'idée, Denn l'avait maintenant acceptée. Il avait suffi de quelques secondes. Les yeux gris de Laïa y étaient peut-être pour quelque chose, mais il y avait surtout ce besoin tout à fait nouveau pour lui, qui habitait chacun de ses nerfs, brûlait chaque pore de sa peau, et qu'on appelle l'instinct de conservation. Ce phénomène qui pousse parfois les exclus acculés à tenter de si folles actions.

Il souffla :

— Derrière nous, à quelques pas, dans le mur, une pierre est tombée. Il y a un trou. Tu vas courir quand je te le dirai, et tu t'y

cacheras.

Une flamme rousse traversa les yeux de Laïa. Elle acquiesça d'un mouvement de tête.

Les nettoyeurs étaient descendus du motobil, et ils s'approchaient tranquillement, sûrs de leur fait. Cinq. Un équipage. Deux d'entre eux tenaient leur arme en main, les trois autres ne les avaient pas encore décrochées de leurs ceintures.

Ils avançaient, soulevant des petits nuages de poudre ocre à chaque pas, prenant garde à ne pas se placer dans le faisceau lumineux du projecteur. On ne distinguait d'eux que des silhouettes fines, brillantes. Les lampes individuelles de leurs casques étaient allumées à faible puissance.

À vingt pas, ils stoppèrent. Deux de ceux qui n'étaient pas encore prêts pour le carnage décrochèrent leurs pistolets.

Une voix narquoise lança :

— Eh bien, Denn ? Pourquoi n'as-tu pas suivi mon conseil ?

Denn frissonna.

Roslo ! Il fallait que ce fût Roslo, par un terrible hasard, si c'était le hasard.

Une colère froide monta au front de Denn. Et c'était agréable, c'était revigorant.

— D'une certaine façon, Denn, dit Roslo, ça ne me plaît guère. Ça gâte le plaisir... et tu sais comme c'est déjà difficile de faire bien son travail. Pourquoi n'es-tu pas allé au détecteur, Denn ? Finalement, ça nous aurait évité de courir après toi, et...

Il se tut, fit un pas. S'arrêta et reprit :

— Qui est avec toi ? L'espion n'en parlait pas.

Ainsi, c'était exact, et les suppositions de Laïa touchaient la vérité ! Les espions s'occupent de leur niveau, et rien de plus.

— Ah ! dit Roslo, Alors, là, ça peut nous payer vraiment de notre peine. Tu ne crois pas, Denn ?

Denn n'entendait pas. Denn se souvenait brutalement que, en principe, et grâce à leurs plastrons bio-témoins, chaque sujet de la Cité qui n'est pas exclu, qui demeure donc toujours connecté à la garde centrale, est immunisé par un mince écran de forces contre les aiguilles mortelles. Était-ce également bon pour les nettoyeurs ?

À moins que...

A priori, ils n'avaient guère besoin de cette protection : ils étaient, dans toute la Cité, les seuls à posséder des armes.

Une chance sur deux.

Le geste de Roslo le tira de ses réflexions. Il cria :

— Cours, Laïa !

Elle se dressa comme un ressort qui se détend, bondit derrière lui.

Roslo achevait de lever son bras lorsque Denn tira. Sans même viser, à l'instinct.

Dans la seconde, il poussait un hurlement terrible, sauvage.

Une chance sur deux... une chance qui existait.

L'aiguille tournoyante hacha la poitrine de Roslo, à hauteur de son plastron. Il y eut une grande éclaboussure rouge. Pendant une interminable seconde, Roslo demeura debout, bras écartés, sur ses jambes flageolantes. Malgré la distance et les lunettes fumées de son casque, on pouvait voir ses yeux exorbités, ahuris, blancs. Son pistolet tomba, rebondit dans la rouille avec un petit bruit mou. Puis Roslo s'écroula.

Pendant un temps indéfini, tout demeura ainsi, dans les échos du cri de Denn qui rebondissaient au loin.

Avec le corps sanglant de Roslo étalé au sol. Avec les quatre nettoyeurs ahuris qui ne parvenaient pas à y croire, et dont les yeux stupéfaits allaient de leur capitaine terrassé à Denn.

Avec Denn qui tremblait nerveusement sur ses jambes, qu'une sensation de force gigantesque noyait rapidement.

Ce fut lui qui rompit le premier cette pétrification.

En pressant deux fois de suite sur la détente de son arme.

La première des deux aiguilles toucha le nettoyeur qui se trouvait le plus près de Roslo. Elle charcuta ses chairs et lui arracha proprement l'épaule droite et le bras, l'envoyant rouler à plusieurs pas en arrière.

La seconde atteignit son voisin immédiat en pleine face. Lorsque le grand corps toucha le sol, il n'avait plus de tête, et un geyser de sang rouge fusait par saccades de sa gorge tranchée net.

Restaient deux.

Trop abasourdis encore pour oser, pour tenter le moindre geste, ils virent se ruer vers eux Denn qui hurlait.

L'un des deux survivants eut un geste malheureux, leva son arme. À moins de dix pas, Denn pressa la détente trois fois de suite, et trois aiguilles vibrantes hachèrent le nettoyeur à hauteur de la taille. Il tomba au sol en deux morceaux, le torse d'un côté, les jambes et le bassin de l'autre, dans une horrible explosion molle de sang et d'entrailles fumantes. Son visage aux traits tendus portait toujours, et

à jamais, les marques de la stupéfaction.

Le cinquième et dernier nettoyeur n'avait pas encore eu le temps, ni l'idée, de porter la main à son pistolet. Lorsqu'il vit arriver Denn, il tourna les talons, s'enfuit au galop en direction du motobil. Denn hurla encore en se lançant à ses trousses.

L'homme paniqué dépassa le motobil, continua sa course. Trois secondes plus tard, Denn le rejoignait, le bousculait d'un coup d'épaule.

Le nettoyeur fut projeté de côté, fit encore un pas pour tenter de retrouver son équilibre, puis il bascula dans le vide par-dessus le garde-corps de la passerelle.

Il tomba sans un cri, et puis on entendit le choc de son corps écrasé contre quelque chose, bien plus bas.

Les lumières achevèrent leur danse folle dans le crâne de Denn. Il retourna sur ses pas, longea le motobil.

La scène du carnage était horrible à voir. Le deuxième nettoyeur blessé se tordait dans une mare poisseuse qui le couvrait de rouille, gémissant doucement.

— Jamais ça ne vous était arrivé, dit Denn d'une voix atone. Jamais...

Presque machinalement, il décocha une dernière aiguille en direction du blessé, le clouant par la gorge au sol de fer de la passerelle.

— Jamais...

Lorsqu'il releva les yeux, il aperçut Laiïa, pâle dans la lumière crue du projecteur. Elle approchait doucement, grande, svelte, agréable à regarder.

Ses yeux étaient posés sur le carnage, et une expression horrifiée déformait ses traits. Elle s'arrêta à six ou sept pas.

Regarda enfin Denn.

Et, difficilement, elle sourit.

CHAPITRE VII

Laïa fit un détour pour éviter le sang qui souillait la rouille. Elle se glissa entre le mur et le corps étendu de Roslo, marcha vers Denn. À trois ou quatre pas, elle s'arrêta et dit :

— Il n'y avait rien d'autre à faire...

Denn hocha la tête, vaguement égaré.

D'un geste automatique, il raccrocha son pistolet à sa ceinture.

— Rien d'autre à faire, pour sauver nos vies, dit Laïa. Il faut que tu comprennes cela, Denn !

Dans l'estomac de Denn, une boule gluante se tordait, grondait. Il était froid et trempé de sueur. Il dit :

— Nous sommes des exclus. De tout temps, par la volonté d'Ollo, les exclus ont été recherchés et tués. Nous... nous avons fait quelque chose... J'ai fait quelque chose qui n'avait jamais été fait ! J'ai tué des nettoyeurs, et jamais personne n'a tué des nettoyeurs !

Elle s'approcha de lui.

— Tu n'en sais rien, Denn ! La Cité est si vaste ! La Cité est si horriblement immense ! Tu ne sais pas, tu ne peux pas parler de cette façon !

— Par la volonté d'Ollo...

— Tais-toi ! Laisse Ollo ! C'est lui qui a décidé notre exclusion !

— Non ! gronda pauvrement Denn. C'est nous... Parce que nous n'étions plus d'aucun secours pour la Cité, nous avons...

— Quel secours ? Crois-tu donc que tu comptais tellement, Denn ? La Cité est composée de millions, de milliards de sujets !

Denn leva les yeux vers elle. Ses yeux étaient gris, immenses. Ses cheveux devaient être quelque chose de très doux. Elle avait des épaules gracieuses, une poitrine ronde sous la combinaison. Ses jambes étaient longues.

— Je ne sais plus, dit-il.

Elle dit, d'une voix basse et profonde :

— La Cité nous a rejetés, Denn. Toi et moi, comme d'autres. Nous n'avons plus rien à voir avec elle, plus rien ! Il faut s'habituer à cette

pensée.

Elle marqua un temps, et il secoua la tête, atterré. Elle reprit :

— C'est difficile, au début, je le sais. Il faut un certain temps pour accepter cela. Crois-moi, Denn. Je l'ai compris, moi, quand j'ai cassé leur projecteur avec ce boulon. Il faut du temps, mais on y parvient. Je te le dis, Denn.

Il leva de nouveau les yeux et les planta dans ceux de la femme.

— Il faut oublier la Cité, Denn, dit Laüa. Tu n'as rien à regretter. Les exclus agissent d'une façon, les nettoyeurs d'une autre. Tu es un exclu, et tu as accepté ce fait, tu as accepté d'oublier la Cité à l'instant même où tu as décidé de ta fuite. Comprends cela, Denn.

Bien sûr, c'était vrai. C'était ahurissant, mais vrai.

Il avait derrière lui toute une vie qu'il devait oublier. Tout un enseignement qu'il devait rejeter, un conditionnement qu'il devait écraser, puis remplacer par d'autres concepts. Par des... lois qu'il lui fallait apprendre, et se forger seul.

Il ne dépendait plus de rien, ni de personne... Ni même, peut-être, d'Ollo. Rejeté par la Cité, rejeté par Dieu.

Il était hors de tout, paria sans vrai but, sinon celui de vivre à toute force, en dépit des plus anciennes règles.

— Il faut oublier, Denn. Et essayer de...

— De quoi ? Essayer quoi ? De quitter la Cité ? Elle n'a pas de limites ! Jamais nous n'y parviendrons ! Tu entends ? Nous allons errer indéfiniment, et nous finirons par crever de sous-nutrition, d'épuisement physique ! Voilà ce qui nous attend !

Il grimaça et se plia en deux, les mains serrées sur son ventre, gémit :

— Par Ollo, mon ventre.

Après un temps, la voix calme de Laüa dit :

— Ici, il n'y a plus de cabine destructrice. Il faudra aussi t'en passer, Denn. Comme il faudra te passer de tout ce que la Cité te donnait. Comme il faudra te déshabituer de tout.

Elle ajouta :

— Il nous reste la pénombre.

Le ventre de Denn gargouilla affreusement. Il se redressa et son regard rencontra celui de Laüa. Elle ne se moquait pas ; elle était à cent lieues de se moquer : son sourire se voulait surtout un soutien.

Denn s'éloigna, s'enfonça dans l'ombre, au niveau de l'endroit où il avait basculé le dernier nettoyeur dans le vide.

Il dégrafa sa combinaison, s'accroupit en frissonnant. Il regrettait presque sa cellule, et le compartiment régénérateur, ses douches de solution stérile chaude.

Plus de douches régénérantes, plus de cabines destructrices de déchets organiques, plus rien, plus de distributeur nutritif.

Ses intestins se vidèrent à grand bruit. Un sentiment de confusion extrême fut en lui, projetant, semblait-il, tout le sang de son corps à son front.

Sur quelles hontes nouvelles devrait-il passer encore, au long de cette route sans fin, sans but ?

Il se redressa, mal à l'aise dans le ridicule et la honte noirs, persuadé bêtement que mille regards cachés le surveillaient dans le noir et se gaussaient de lui. Rageusement, il agrafa sa combinaison, se dirigea vers la lumière.

Laüa l'attendait, debout près du motobil. Comme si de rien n'était, elle tendit ses mains vers lui, lui présentant quatre pistolets à aiguilles.

— Je les ai ramassés, dit-elle. Ils... ils pourront nous servir.

Il hocha la tête, la regarda jeter trois des pistolets dans la nacelle du motobil, et passer le quatrième dans sa ceinture.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? interrogea-t-il.

Elle pourrait répliquer n'importe quoi : il était prêt à la contrer, à lui démontrer par A plus B tout le ridicule dérisoire de ses espérances.

— Et toi ? renvoya Laüa.

Ce n'était pas prévu. Avant qu'il puisse ouvrir la bouche, elle lançait :

— Tu vas attendre tranquillement ici, au milieu de ces entrailles puantes ! Tu vas attendre qu'ils envoient un nouveau motobil. Alors, tu tueras encore tous les nettoyeurs, et tu te remettras à attendre, au milieu d'un tas de cadavres grandissant ! Ou bien, non ! Tu ne les tueras pas. Tu attendras tranquillement qu'ils te fassent subir le sort de ceux-là !

Ses yeux gris étaient glacés dans la colère, sa bouche se tordait de mépris.

Ce n'était pas agréable.

— Voilà sans doute ce que tu vas faire, Denn-qui-tremble ! cracha de nouveau Laüa. Parce que tu ne peux te résoudre à accepter l'idée que le monde s'est écroulé autour de toi ! Parce que tu t'imaginais nécessaire, peut-être ? Ou si important que Ollo, toutes affaires cessantes, va déchaîner son courroux pour toi seul ? Ou bien encore est-ce parce que tu ne peux accepter l'idée qu'il te faudra maintenant

te débarrasser de tes déchets organiques à croupetons, dans un coin d'ombre, et souiller de cette merde les structures de cette Cité adorée ?

— Tais-toi ! gronda Denn, la main levée.

Ces propos orduriers dans la bouche de Laüa, cela aussi, c'était difficilement supportable.

Un long instant, ils se mesurèrent du regard. La colère était dans leurs yeux, tremblait dans leurs mains.

— Frappe-moi, ragea Laüa sourdement. Frappe donc, et tout sera net, plus clair. Frappe, comme tu sais le faire, nettoyeur !

Il faillit frapper. Surtout lorsqu'elle prononça ce dernier mot, cette terrible insulte.

Mais il se domina.

Si rien n'était facile, assommer Laüa n'était pas fait pour arranger les choses. Sa main retomba.

— Tu sais tout, grogna-t-il, les yeux détournés. Tu sais tout et tu es tellement sûre de toi ! Dis-moi ce que nous allons faire ! Dis-moi comment nous survivrons, une fois tes gélules épuisées ! Dis-moi ce que nous trouverons, si par hasard nous atteignons le niveau 1. Dis-moi aussi comment tu es sûre qu'il n'y a pas d'autre niveau, en dessous du 1... Dis-le !

Bile balança la tête, posa une main douce sur le bras de Denn qui frissonna. Il la regarda de nouveau, et la colère avait quitté ses yeux. Elle semblait de nouveau calme, souriait doucement, dit :

— Je ne sais rien, Denn. J'espère simplement que ce piège a des limites, et j'espère les franchir. C'est tout. J'ignore de quoi nous pourrions nous nourrir, j'ignore si nous atteindrons le bout du chemin.

Elle sourit davantage.

— Mais, je veux essayer.

Il ne sut que dire, ne sut quoi répondre. Les paroles de Laüa avaient pénétré comme une vrille dans le chaos brassé à l'intention de son cerveau.

Il ne sut davantage comment elle se retrouva contre lui, comment et pourquoi il la serra si fort dans ses bras.

Il n'aurait su dire pour quelle raison c'était à ce point agréable, et rassurant, et doux, et merveilleux. Pourquoi ses yeux qui se fermèrent étaient humides, pourquoi il avait l'impression de basculer au fond d'un interminable et délicieux néant.

Oui, ses cheveux étaient doux. Ils avaient une odeur agréable.

Elle s'agita contre lui, et il comprit qu'il devait la laisser aller, défaire l'étau de ses bras.

Elle recula d'un pas, le souffle court, hésitant entre l'angoisse et le sourire, les pommettes rouges dans la lumière du projecteur. Elle baissa les yeux, et la gêne toucha Denn pareillement.

Ces deux-là venaient d'inventer l'embrassement. C'était peut-être la première fois, dans toute l'histoire de la Cité. Peut-être n'était-ce pas normal, peut-être était-ce un signe de folie, et la honte, ennemie farouche de ce qui n'est pas l'habitude, se mêlait à présent à un sentiment coupable de plaisir enivrant.

Un grand moment, ils demeurèrent l'un en face de l'autre, bras ballants, muets. Puis, d'une voix rocailleuse, Denn dit :

— Tu as raison, Laïa. Tu as raison.

Elle releva la tête et secoua ses cheveux.

Le sourire était là, sur ses lèvres gonflées. Un peu tremblant, nouveau, mais là.

— Pourrais-tu conduire ce motobil, Denn ? demanda-t-elle.

Et lui, qui n'était pas encore remis parfaitement, dut encaisser un nouveau choc.

Elle dut sentir pointer ses objections, ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Nous monterons dedans comme s'il s'agissait de l'équipe normale des nettoyeurs, et avant que les espions ne nous repèrent, nous serons loin, nous aurons franchi le niveau ! Nous irons mille fois plus vite, Denn ! Dans les autres niveaux, il y a cinquante chances sur cent pour qu'ils ne s'occupent pas de nous : d'abord les espions des niveaux s'occupent de leurs propres exclus, et puis jamais ils n'ont eu à détecter un véhicule ! Jamais personne n'a volé un véhicule ! C'est notre chance, Denn !

Il avait envie de rire, devant tant de fougue. Et, par Ollo, cette fougue, ce mépris du raisonnable étaient contagieux ! Il dit :

— Lorsque, après une chasse, Roslo remontait dans le motobil, il repartait au hasard, en vadrouille. Vers les étages, mais en vadrouille. Rien ne nous dit que les vols des motobils des nettoyeurs sont contrôlés, c'est vrai. S'ils le sont, nous avons peut-être une chance d'être suffisamment loin quand ils détecteront la chose.

— Allez ! allez, Denn ! pressa Laïa, très excitée.

Il l'aida à monter à bord, s'installa lui-même au poste de commande, hésita encore un instant et lança :

— Dans les autres niveaux, si nous passons, nous risquons

néanmoins de rencontrer d'autres motobils, des nettoyeurs et des autres...

— Qu'est-ce que cela fait ? Qu'ils soient civils ou conduits par des nettoyeurs, tous les motobils se ressemblent. La sirène seule les différencie. Nous ne ferons pas marcher la sirène. Et puis, il faut essayer, Denn ! Il faut essayer.

— Oui ! dit Denn, hilare.

Il sauta hors du motobil, ramassa un casque qui traînait à terre et le lança dans la coupelle. Puis il remonta à bord et reprit place devant le volant des commandes.

— Est-ce que tu sauras ? demanda Laïa.

— C'est très facile, dit Denn.

On n'avait jamais envisagé qu'un nettoyeur exclu puisse s'emparer d'un motobil avec l'idée de s'en servir, et il n'y avait aucune sécurité sur l'appareil. Ce qui n'était pas le cas pour les appareils civils. Pour s'emparer d'un motobil armé, un nettoyeur exclu aurait dû, logiquement, pénétrer dans un local de la garde. Étant bloqué, il ne pouvait entrer dans un local, il ne pouvait entrer n'importe où.

Ou bien, comme Denn, il devait tuer l'équipage en chasse de l'engin. Et cela, bien entendu, ce n'était pas dans le domaine des possibilités raisonnables.

Il avait fallu Laïa, pour que ça le devienne.

Doucement, le motobil quitta le sol de la passerelle, s'élança en vol rasant et s'enfonça dans l'ombre, traçant sa route au bout de son faisceau de projecteur.

Laïa hurla de bonheur.

Denn aussi.

*
* *

C'était le plus fantastique enchevêtrement qu'il ait jamais vu. Dans le pinceau du phare, se découpaient des portions fugitives de ferrailles énormes, levées comme autant de bras gigantesques qui semblaient dressés là pour leur barrer le passage.

Il fallait déployer un trésor d'habileté pour louvoyer sans casse entre les murs cyclopéens puant le froid et l'humide, pour traverser les échevaux serrés de poutrelles entrecroisées de bien méchante façon.

Il fallait bondir de passerelles en passerelles, de niveaux volants en niveaux volants et chercher son chemin dans une forêt de filins gros comme la cuisse, tendus brutalement en travers de la route, dont les extrémités se perdaient dans le noir.

Toujours le même décor irréel, que le projecteur découpait en tranches crues, dans un silence d'acier. Toujours cette jungle, cette broussaille démesurée de fer, de pierre, de froid puant.

La fatigue avait repris Denn au collet.

Elle nouait toute une succession de crampes malignes dans ses mains, ses doigts, pesait comme barre de plomb sur ses reins, dans ses fesses et ses jambes.

Pourtant, ce n'était plus pareil.

Derrière lui, cramponnée à la barre d'appui, il y avait Laïa.

Laïa et son odeur.

Elle était là avec lui, et ils fuyaient tous deux. Ils avaient fait ce que personne avant eux n'avait jamais osé, probablement. Denn avait tué des nettoyeurs, et puis ils avaient volé ce motobul.

Quelqu'un pouvait-il avoir fait cela avant eux ?

Laïa était là, comme une seconde vue, une deuxième raison. Elle avait un regard perçant qui lui signalait les obstacles bien avant qu'il ne les aperçoive lui-même ; et c'était alors relativement facile de se diriger au cœur du chaos.

Elle connaissait bien les derniers étages de sol des niveaux, pour en avoir franchi plus d'une dizaine.

Elle possédait également un compte-temps, à son bras droit. Cette petite mécanique était d'une grande utilité, comme une sorte de repère... Une simple petite mécanique de rien qui parvenait pourtant à tuer l'angoisse, en partie. C'était appréciable.

— Combien de temps ? demanda Denn.

Il fit jouer ses doigts noués de crampes.

— Un peu plus d'une heure, dit Laïa.

Une chaude bouffée de satisfaction enveloppa Denn. Il sourit.

— Nous avons raison, dit Laïa. Ils ne se sont aperçus de rien. Les espions, eux aussi, sont vulnérables.

— Si les sujets savaient..., dit Denn.

Une masse grise se dressa devant, dans le rond blême du projecteur. Il suivit le mur en descente douce, collant presque aux pierres suintantes.

— Si les sujets savaient qu'il suffit de se battre..., qu'il suffit, pour un exclu, de tuer les nettoyeurs...

La main de Laïa se posa furtivement sur son épaule.

— Est-ce que tu n'es pas fatigué ?

— Ça va. Nous devons économiser les gélules.

Denn hocha la tête et continua :

— Il suffit de tuer les nettoyeurs, de prendre un motobil et de quitter le niveau.

— Peut-être, dit Laüa. Mais pourquoi le feraient-ils ? Certains ignorent la conduite de ces véhicules, s'ils ne doivent pas s'en servir dans leur travail. La plupart ne savent pas tuer. Pourquoi y songeraient-ils ? Et avec quoi le feraient-ils ? Ce n'est rien, un boulon, face à des pistolets. Avec un boulon, on peut espérer simplement casser le projecteur d'un motobil, pas le voler, ni tuer les nettoyeurs.

— Bien sûr, dit Denn.

Et il se demandait pourquoi il avait émis cette idée. Pourquoi il en était arrivé à penser que la révolte des exclus était à même d'apporter quelque chose de positif à ceux-ci :

— Regarde ! souffla Laüa. Regarde devant !

Denn écarquilla les yeux.

Il eut beau les écarquiller, il ne vit rien d'autre que l'enchevêtrement habituel emprisonné dans le pinceau du phare.

Pourtant...

Oui ! au-delà du phare !

La jungle se découvrait, immense, reculant ses frontières à l'infini. Des masses d'ombre dans l'ombre. Ce n'était plus un tout, une seule et même pénombre grasse.

Ce n'était plus le gouffre.

Quelque part, dans cet écartèlement titanesque, une quelconque et encore invisible source lumineuse diffusait son rayonnement malhabile.

— Nous y sommes ! pressa Laüa. Nous avons gagné !

Le cœur de Denn manqua quelques battements. Un espoir fou montait en lui, et il n'osait encore le laisser exploser librement, tendu dans la crainte d'entendre soudain hurler une sirène, derrière eux.

Il s'efforça de maîtriser la gangue d'ankylose qui lui nouait les doigts sur le volant, continua une descente prudente.

Et, au fur et à mesure que s'écoulait cette descente, la luminescence augmentait, découvrait les structures emmêlées de la forêt de métal, y mettait une couleur grisâtre marbrée de taches rousses.

Et même temps, s'élevait le bruit.

Le bruit sourd, la rumeur. Les centaines de chuintements, de

glissements, de rauquements.

La sueur coulait à grosses gouttes sur le front de Denn.

Et puis...

Et puis, ce fut une véritable, une pleine lumière.

Ce fut le soi qui s'ouvrait, qui étalait mille trappes rondes, béantes, noyées dans cette lumière venue d'en bas.

Ce fut l'immense réseau des tubulures, des tuyauteries gigantesques. Une autre forêt, celle-là un enchevêtrement de lianes métalliques, plastifiées, de toutes les tailles, de toutes les couleurs.

Partout, des machines invisibles coulaient dans ces tunnels verticaux, et leur respiration d'automate montait comme une houle.

Partout, les centaines de milliers de soleils artificiels pendus aux cintres démesurés laissaient tomber sur le niveau 42 des flots d'énergie, des flots de chaleur, des flots de lumière.

Tremblant, Denn posa le motobul sur une plate-forme d'accès fichée dans le flanc grondeur d'un tunnel volant, au cœur duquel allait et venait sans fin une machine mystérieuse.

Il laissa couler un grand moment avant d'oser se retourner.

Puis il osa, et rencontra le regard mouillé de Laïa.

Il se sentit moins idiot, essuya ses propres larmes d'un revers de main et laissa éclater son sourire.

Laïa ne dit rien. Simplement, elle acquiesça de la tête, deux ou trois fois de suite, souriant elle aussi.

CHAPITRE VIII

Ils retrouvèrent avec une certaine satisfaction les lumières et les bruits de la vie.

Ils auraient pu se reposer un peu, dormir quelques heures, ainsi que le suggéra Laüa. Bien à l'abri dans le motobil, au cœur du ciel mécanique du niveau 42, ils ne risquaient pratiquement rien.

Cependant, Denn refusa.

En dépit de toutes les fatigues, en dépit de toutes les angoisses, car jamais personne, à leur connaissance, n'avait osé se lancer en pleine lumière dans la traversée d'un niveau, à bord d'un motobil volé ! Denn tenait à mettre le plus rapidement possible une distance respectable entre le niveau 43 et eux.

Il s'octroya pourtant un maigre temps de relaxation, si tant est que l'on pût se relaxer vraiment dans de telles conditions, se détendit sur son siège, les yeux fermés et la nuque renversée, laissant couler dans ses membres une bienheureuse lourdeur.

Quelques minutes, en tout et pour tout, puis il se redressa, lança à Laüa un coup d'œil complice par-dessus son épaule. Elle opina en silence.

Denn saisit le casque de nettoyeur qui gisait à ses pieds, le coiffa. Il dit :

— Il vaudrait mieux que tu te caches, Laüa. Un motobil conduit par un seul nettoyeur, ce n'est pas courant, mais cela s'est vu, parfois. Seulement, un motobil conduit par un seul nettoyeur et ayant à son bord une passagère en combinaison verte des laboratoires, voilà qui pourrait surprendre...

— Où veux-tu que je me cache ? s'enquit Laüa. Il n'y a...

— Il y a le coffre, derrière toi. C'est là que les nettoyeurs mettent...

Il s'interrompit : d'un geste vif, Laüa avait déjà soulevé la porte coulissante du coffre. Denn poussa un mince soupir de soulagement : par bonheur, le coffre était vide. Roslo et son équipage s'étaient lancés à sa poursuite en première chasse.

Denn dit :

— J'essayerai de franchir tout ce niveau. Dans les étages du sol, tu

sortiras, et nous nous reposerons.

— Bien, dit Laüa.

Elle n'en demanda pas davantage et pénétra dans le coffre. Elle allait refermer la glissière lorsque Denn appela :

— Laüa !

— Eh bien ?

— Il y a une chose à laquelle nous n'avons pas songé...

— Quelle chose ?

— Dans les autres niveaux, dit Denn, tu as vu des nettoyeurs, n'est-ce pas ? Tu les as vus d'assez près pour te battre contre eux. Et puis, tu connaissais ceux de ton niveau 57.

— Oui, dit Laüa, sourcils froncés.

— Est-ce qu'ils sont partout identiques ? Est-ce qu'ils sont tous calqués sur le même modèle ? Je veux dire, leurs combinaisons...

Laüa sourit encore :

— Oui, Denn, rassure-toi. Les motobils se ressemblent tous, et les combinaisons des nettoyeurs aussi.

— Ça va bien, dit Denn, sur un petit geste de la main.

Laüa disparut dans le coffre et referma la glissière.

Un court instant, Denn demeura pensif et immobile. Bien sûr, c'était tout de même relativement fou ; bien sûr, aussi, ils n'avaient peut-être pas tout pesé, ils n'avaient rien préparé minutieusement et les probabilités d'échecs dépassaient peut-être de beaucoup leurs chances de réussite. Bien sûr...

Et qu'importe, à présent !

Il mit en marche le motobil, se décolla de la plate-forme et plongea résolument au travers de l'entrelacs serré qui formait la voûte céleste du niveau.

Quelques minutes plus tard, il atteignait le sommet des plus hauts blocs-immeubles. Descendit toujours, à vitesse réduite, prudemment.

Il toucha la première chaussée, s'y coula.

La vie, sur ce niveau, semblait parfaitement similaire à celle du niveau 43, à tel point que, plus d'une fois, Denn aurait pu s'imaginer qu'il n'était pas exclu, que rien n'était changé et qu'il faisait simplement une balade dans les chaussées de son niveau d'origine. La fatigue était là pour le rappeler bien vite à la réalité. La fatigue et mille autres sensations nouvelles, certaines agréables, d'autres non. Les souvenirs imagés de l'équipage massacré, le souvenir de cet élan

inexplicable qui les avait jetés l'un contre l'autre, Laïa et lui... Et puis, de toute façon, jamais il ne s'était « baladé » seul à bord d'un motobil, quand il était encore un nettoyeur du niveau 43...

C'était la même foule pressée, les mêmes visages dénués d'expression. Les mêmes hâtes.

C'étaient aussi, les mêmes structures, les mêmes élancements de blocs-immeubles. Les chaussées s'enfonçaient de pareille façon dans la forêt métallique, distribuant l'interminable suite des étages.

Tout d'abord, Denn suivit les chaussées. À une allure modérée, utilisant les échangeurs et menant sa descente en longs lacets réguliers. Les regards que lui accordait parfois la foule étaient chargés d'une crainte rassurante. C'était certain : on le prenait bel et bien pour un nettoyeur de ce niveau, et rien ne clochait de ce côté.

Il aurait pu parfaire le bluff en actionnant la sirène, ce qui lui aurait permis de doubler son allure, mais il n'osa point.

Ensuite, lorsqu'il fut quasiment certain de pouvoir ainsi se déplacer en pleine lumière, au vu de tous, sans trop de danger, il abandonna les chaussées et les passerelles pour le vol pur. Il glissa dans le vide, bondissant d'un étage à l'autre, tandis que, au-dessus de lui, grandissaient toujours davantage les fuselages élancés des blocs-immeubles, noyés dans les halos de lumière et le canevas des passerelles.

Laïa lui avait laissé son compte-temps. L'instrument se lisait facilement, et Denn en avait rapidement pris l'habitude.

Tous les quarts d'heure, il prenait la précaution d'arrêter son long vol plané, pour suivre, au hasard et pendant quelques minutes, la glissade d'une chaussée. C'était, en même temps qu'un peu de repos, une sorte de test, un contrôle.

Ce fut au cours d'une de ces « promenades », que la sirène braillante éclata brusquement derrière lui.

Dans la seconde, il se sentit devenir tout à fait glacé. Les muscles de son dos, de ses bras, se crispèrent instantanément.

Mille pensées tourbillonnèrent dans son crâne.

Il fut à deux doigts de bifurquer brutalement sur sa droite, de s'élancer en catastrophe dans ce couloir béant qui s'ouvrait entre deux blocs étincelants. La raison, Ollo en soit loué, fut plus forte que l'instinct.

Il se raidit de tout son être, s'efforçant de garder son calme, les mains serrées sur le volant de direction.

Le mugissement de la sirène enfla démesurément, jusqu'à emplir

semblait-il toute la Cité.

Combien de temps prendrait le geste ? Une seconde ? Guère plus.

Une seconde pour décrocher son pistolet et faire face, si cela était nécessaire.

Comme une flamme hurlante, le motobil et son équipage de nettoyeurs pétrifiés dépassa le véhicule de Denn.

Sans lui accorder la moindre attention.

Il eut le temps d'apercevoir les silhouettes rouges, les visages blêmes, aux traits durs, à demi cachés par le casque et les lunettes sombres. Aucun de ces visages ne se tourna dans sa direction. Ils étaient en chasse pour un gibier bien précis, lancés contre une cible bien définie. Et rien d'autre ne pouvait retenir leur attention.

La tension de Denn se relâcha soudainement. Il était en nage et le synthénol de sa combinaison collait comme une chose visqueuse à sa peau. Il freina son impatience, attendit que l'écho lointain de la sirène se soit totalement évanoui. Alors, il profita d'un échangeur pour reprendre son vol, quittant une nouvelle fois chaussées et passerelles.

Douze heures et quatorze minutes, exactement, lui furent nécessaires pour atteindre le sol du niveau 42.

Il retrouva l'ombre et l'humidité, les pointillés sanglants et troubles des lampes de veille, les hautes parois des semelles de pierre et de bétonplast qui remplaçaient les murailles d'acier.

Il retrouva le silence.

Puis il retrouva l'ombre parfaite, totale, que l'œil cru du projecteur découpait rapidement, pour quelques secondes.

Sur une passerelle en assez mauvais état, accrochée au flanc d'un mur baveux, il stoppa son motobil, éteignit le phare.

L'ombre se referma.

Péniblement, il s'extirpa hors de son siège, traversa en titubant la coupelle d'équipage. Il se cogna plusieurs fois aux barres d'appui, sans même ressentir la douleur.

Devant le coffre, il s'agenouilla, alluma la lampe de son casque et réduisit le pinceau lumineux au minimum. Il ouvrit la porte à glissière.

Éblouie par la soudaine lumière, Laüa leva devant ses yeux un bras protecteur.

— Nous y sommes, murmura Denn. Sol du niveau 42. Tout s'est bien passé.

Il récita le tout d'une traite, et sans attendre de réponse se coucha dans le coffre. Il dit encore :

— Veille bien.

Puis, comme une masse, s'endormit.

*

* *

Cela se produisit dans les étages du sol du niveau 26.

Et c'était fatal.

Tout marchait trop bien depuis le début de cette fuite. Du quarante-troisième niveau au vingt-sixième, sans la moindre anicroche ! Trop beau pour durer éternellement.

Il restait à Laüa et Denn une gélule nutritive. Une gélule pour deux. Ils étaient très fatigués, certes, amaigris, les os des pommettes trop marqués et les yeux trop rouges.

Mais la fatigue n'était pas la cause de l'accident.

La négligence, oui. L'oubli des précautions les plus élémentaires.

Depuis plusieurs niveaux, déjà, ils avaient pris l'habitude de voyager tous deux à découvert, dès qu'ils entraient dans les régions sombres et inhabitées des étages de sol. Laüa aux côtés de Denn.

Elle en avait assez de ce coffre dans lequel, disait-elle, elle pourrissait. Elle voulait aussi apprendre à conduire le motobil, pour permettre à Denn, précisément, de se reposer au cours des traversées des régions désertes et noires.

Denn avait protesté un moment, et puis il s'était laissé faire, se disant que, effectivement, le voyage ne devait pas être drôle dans ce coffre hermétique. Denn avait calé.

Ils avaient simplement oublié l'un et l'autre que la sécurité quasi parfaite des étages de sol inhabités n'était qu'illusoire. Un piège comme un autre.

Effectivement, c'était dans ces endroits qu'ils risquaient le plus de rencontrer les escouades de nettoyeurs en chasse. Généralement, ceux-ci faisaient leurs plus belles prises dans ces parages : c'était le chemin des exclus et les espions n'en finissaient pas de mentionner des secteurs de sol.

Ce fut exactement ce qui se produisit, alors que, pour la troisième ou quatrième fois, Laüa s'essayait à la conduite du motobil.

Brusquement, de derrière la haute masse d'une semelle grise de bétoplast, jaillit le motobil silencieux, projecteur allumé, d'un équipage de nettoyeurs.

Le pinceau lumineux du chasseur coupa celui du véhicule de Denn et Laüa en angle droit, à une centaine de mètres en avant des

motobils.

— Par Ollo ! jura Denn.

Il se précipita sur le siège de commandes, en arracha Laïa et réduisit immédiatement la vitesse.

Les mêmes jurons durent couler des lèvres des chasseurs, le même ahurissement dut éclabousser leurs regards. Le capitaine de l'équipage réduisit, lui aussi, sa vitesse.

Une demi-minute plus tard, les deux véhicules n'étaient plus séparés que d'une dizaine de mètres.

Certainement, pour ce capitaine qui poursuivait un gibier bien précis, la surprise fut de taille lorsqu'il se retrouva pratiquement nez à nez avec ce motobil conduit par une femme en combinaison verte et un nettoyeur.

Avant qu'il puisse réagir, avant même qu'il jette un cri, Denn avait pris la direction des événements.

— Laïa ! un pistolet ! vise juste !

Et il levait son motobil en chandelle, « sautait » par-dessus le véhicule des nettoyeurs, continuait sa route en ligne droite sur environ cent mètres avant de plonger soudainement entre deux réseaux de passerelles. La langue de son phare accrocha pour une fraction de seconde une silhouette bleue, recroquevillée sur un promontoire pierreux. Il se dit que l'exclu n'y comprendrait certainement jamais rien, et qu'il avait là une chance sérieuse d'échapper à ses poursuivants.

— Ils nous suivent ! cria Laïa.

Dans la seconde, le projecteur suiveur emprisonnait le motobil, projetant brutalement l'ombre de Denn sur le tableau de bord.

Il vira sèchement, effectua une série de lacets plutôt serrés, faillit à deux reprises percuter des structures métalliques imprécises.

Le phare suiveur s'était décollé de ses épaules.

— Continue ! pressa Laïa. Ils nous perdent !

— Ils nous retrouveront ! Ça ne pourra pas durer éternellement de la sorte.

Plutôt que de continuer la descente, il s'éleva sèchement pour une nouvelle chandelle, retrouva les poutrelles de fer qu'il avait déjà manquées de peu, quelques secondes auparavant. Il les évita, bascula sur sa gauche, et se retrouva approximativement à l'endroit quitté une minute plus tôt. Mais, cette fois, le véhicule des nettoyeurs était devant lui.

Il fonça.

La lumière de son phare tomba comme une douche glacée sur les épaules des nettoyeurs. Denn maintint le volant d'une main, de l'autre tira son pistolet de sa ceinture. À cinq ou six mètres, il tira. Laüa tira elle aussi, agrippée au capot pare-brise du motobil.

Ensemble, les deux nettoyeurs qui se trouvaient à l'arrière, et n'avaient même pas songé à tirer leurs armes, s'écroulèrent en avant sur leurs compagnons, hachés net en plein dos.

Denn vira brutalement sur la gauche, glissa pour un long virage en demi-cercle qui devait lui laisser le temps de composer une autre manœuvre d'attaque. Le virage fut parfait, mais Denn n'eut pas le loisir de triturer davantage son imagination.

Ce capitaine des nettoyeurs ne devait pas être un imbécile. Une fois passé le temps normal d'ahurissement, et surtout, après l'attaque qu'il venait d'essayer, sa décision fut prise, à lui aussi. C'était la première fois qu'il avait à défendre sa peau. C'était le premier combat qu'il menait, et, qui plus est, le premier combat aérien, à bord d'un motobil en mouvement. Il devait avoir des dispositions naturelles pour ce genre de situation.

Lui aussi freina sa course ; lui aussi amorça un virage en retrait, si bien qu'il se retrouva face à Denn, et au-dessus, les deux engins fonçant l'un vers l'autre à grande allure.

Le bras tendu, levé par-dessus le capot transparent, Denn visa. Maîtrisant son envie de rompre le combat, les nerfs tendus.

Dans un éclair, il aperçut le visage grimaçant du nettoyeur, penché par-dessus bord. Son bras armé à lui aussi. Les armes pointées de deux de ses gardes...

Il pressa la détente.

Il y eut un cri.

Un souffle d'air, lorsque les deux motobils se croisèrent, l'un dessus, l'autre dessous. Laüa s'accroupit brusquement.

En un coup d'œil, Denn mesura l'espace libre qu'il conservait devant lui. Raisonnable. Il baissa le curseur de vitesse, se retourna.

Un regard rapide.

Dans ce regard, il vit le motobil des nettoyeurs qui s'éloignait en dansant. Il vit basculer le corps du capitaine conducteur par-dessus bord. Il vit l'engin qui s'écrasait contre un enchevêtrement de poutrelles, dans une grande gerbe de flammes. L'explosion sourde suivit dans le dixième de seconde, projetant en tous sens débris métalliques et corps déchiquetés.

Il reporta vivement son attention sur sa propre route à suivre, ralentit tout à fait et posa son motobil dans l'embranchement de trois poutres de soutènement.

Tout son corps tremblait, et il dut attendre un long instant, les yeux clos et le souffle court, avant que s'estompent les effets de cette manifestation nerveuse incontrôlée.

Puis il jeta un coup d'œil en direction de Laüa, toujours prostrée au fond de la coupelle.

— C'est fini, dit-il. C'est terminé.

Elle ne bougea point, émit un vague grognement.

— Laüa ! appela Denn.

Il se pencha sur elle, posa sa main sur son épaule et la tira à lui.

L'horreur glacée coula sur ses traits, dans tout son être.

Laüa n'avait plus qu'un demi-visage.

L'aiguille du capitaine des nettoyeurs ne l'avait pas percutée franchement. Frôlée. Giflée, au plus. Cela avait néanmoins suffi pour emporter une pommette, déchirer une joue. L'œil droit était absent de l'orbite fracassé, pendait sur le magma sanguinolent qui avait été la joue, au bout de son nerf optique distendu. La peau du front avait éclaté. Sur la fin de sa course tourbillonnante, l'aiguille avait arraché l'oreille ainsi qu'une large plaque de cuir chevelu, à la base du crâne.

— Laüa ! souffla Denn, incapable de réprimer une grimace de dégoût.

Laüa vivait encore. Sa bouche, aux lèvres cisailées, se tordit dans une grimace noyée de bulles rouges, peut-être pour un pauvre sourire. Son visage haché se crispa, son œil indemne se ferma. Elle eut un geste pathétique, saccadé, des deux mains levées. L'une d'elles vint se plaquer sur sa blessure, l'autre trouva le poignet de Denn, et serra, serra comme une tenaille, comme un étau, serra très fort.

Puis tout son corps s'affaissa, sans que les doigts ne relâchent leur emprise sur le poignet de Denn.

C'était fini pour Laüa.

Elle lui avait appris la révolte et ses folles richesses. Elle lui avait appris l'espoir. Elle lui avait appris le combat.

Elle lui avait appris aussi la tiédeur ferme d'un corps souple contre le sien, et un regard immense, parfois gris, parfois vert, qui l'atteignait dans les battements de cœur comme une onde de choc. Elle lui avait donné son odeur, ses cheveux flous et noirs.

Elle lui avait appris un mystère qui, pour Denn, ne portait pas de

nom, mais qui faisait d'un sujet, d'un autre, d'un presque semblable à soi, quelque chose auquel on tient, qui faisait que quelqu'un vient, et vous parle... et alors on ne voudrait plus qu'elle parte, on ne voudrait plus qu'elle s'en aille, qu'elle vous laisse.

Laüa si belle ! et qui trouvait si facilement le rire !

Tout seul, Denn apprit la douleur. Cette haute et criarde douleur qui vous bouffe le ventre, qui vous étrippe, qui vous glisse sous la peau en mille odieuses caresses. Cette douleur qui ne se contente pas d'être en vous, mais qui plane tout autour et ricane.

Il apprit et connut cette douleur-là, qui fait partie du mystère, qui éclate quand celui ou celle qu'on ne voudrait jamais voir partir s'en va tout de même. Quand il ou elle s'en va définitivement, à jamais. Quand son corps n'est plus qu'un tas, une construction d'atomes qui s'effondre, déjà ruines, que le temps changera en immonde pourriture.

Il apprit et pleura.

Et puis, longtemps après, vide de larmes et vide de tout, il desserra les doigts toujours fermés sur son poignet.

Les doigts de Laüa, glacés.

Il se baissa et la prit dans ses bras.

La raison commandait de jeter le corps dans le vide, de se débarrasser de ce fardeau inutile. Mais le mystère qui avait touché Denn fait peu de cas de la raison.

Denn étendit le corps de Laüa à l'arrière du véhicule. Puis il eut un haussement d'épaules, se baissa de nouveau et ouvrit le coffre. Il mit Laüa dans le coffre.

Il avait encore d'autres niveaux à traverser en pleine lumière. Vingt-cinq, au minimum, et si la Cité était bien construite comme il l'imaginait.

Il les traverserait.

Ne serait-ce que pour Laüa.

— Pour toi ! dit-il à haute voix.

Cela aussi, c'était un mystère défiant la raison. Comment peut-on faire quelque chose pour un mort ?

Pourtant, Denn avait prononcé les paroles. Pourtant, il y croyait.

Il avala la dernière gélule nutritive, se laissa tomber sur le siège des commandes.

Continuer, seul.

Plus personne à qui parler. Plus personne à écouter.

Seul, dans la Cité sans frontières.

Continuer.

Il mit en marche. Le motobil se décolla doucement du faisceau de poutrelles, et, dans une longue glissade, plongea vers l'ombre.

CHAPITRE IX

Il ne savait plus.

Les niveaux avaient défilé comme dans un rêve, et la fuite des heures au compte-temps n'avait plus d'importance.

L'échappée était devenue quelque chose de parfaitement automatique. Une suite d'actions, toujours les mêmes, toujours répétées, une succession monotone d'angoisses et de bouffées d'espoir.

Une immense tension.

Et puis, même l'angoisse, même l'espoir, s'étaient fondus dans cet automatisme brumeux.

Une succession de réflexes conditionnés, voilà ce qu'était la fuite, à présent.

Au fil des heures oubliées, l'épuisement physique et nerveux avait posé sa lourde patte sur Denn, et l'avait refermée. Il était devenu tout entier un réflexe, une sorte de mécanique. Les mains serrées sur le volant de direction, les yeux brûlés par le manque de repos, par cette ombre totale qui régnait aux étages de sol et que malmenait durement le pinceau du projecteur, le corps comme une grande plaie vive...

Dans cette brume fuligineuse qui pesait sur l'espace et le temps, tout fat pourtant relativement facile, pour Denn. Facile dans un certain sens, et d'une certaine façon : il n'eut pas à faire face à de nouvelles alertes.

Une chance.

Aurait-il dû le faire, c'était sûr, il ne s'en serait pas relevé. Comment répondre à une attaque fulgurante, lorsque les doigts sont à ce point noués de crampes qu'il faut plusieurs secondes, pour ne pas dire plusieurs minutes, pour les libérer du volant ? Comment saisir son pistolet, lorsque les mouvements n'obéissent qu'avec un certain décalage à la volonté ? Lorsque la volonté elle-même est déchirée en failles profondes, par à-coups brutaux ?

Ce fut dans cet état de quasi-somnambulisme que se poursuivit la fuite de Denn. Une grande hallucination. Une glissade régulière, niveaux après niveaux, au milieu d'une foule qui n'avait plus la moindre importance, de bruits confus qui ne parvenaient pas à couvrir ceux, intérieurs, qui noyaient son cerveau.

Ce fut ainsi.

Et puis, le rideau noir de cette inconscience presque parfaite se déchira, à un moment donné.

Ce fut comme si le monde, au centre duquel il évoluait, reprenait soudain vie. Comme si l'alentour redevenait quelque chose de concret.

Denn s'ébroua mentalement.

Ce n'était pas « comme si ». C'était.

Il eut l'impression de se réveiller, et pourtant, bien sûr, il ne dormait pas. Il était au volant du motobil, en vol rasant dans une pénombre grise.

Quelque chose avait agi du dehors sur son inconscient. Quelque chose qui n'était plus l'habitude et l'automatisme, avait bousculé ses réflexes, allumant, si l'on veut, une sorte de signal d'alarme qui résonnait maintenant dans tout son être.

Combien de temps durerait cette résurgence ? Il était incapable de le dire, mais ne se sentait guère de taille à maintenir cette tension épuisante pendant des heures. Certainement pas !

Du mieux qu'il put, usant ses dernières ressources, il essaya d'y voir clair, non seulement avec les yeux, mais avec l'esprit.

Il volait dans un espace de sol. C'était noir et silencieux.

Pourtant, quelque chose n'allait pas. Quelque chose était différent des autres espaces de sol, sur desquels s'appuyaient chacun des niveaux de la Cité.

C'était... c'était quoi ? Il se tortura la cervelle afin de retrouver le souvenir clair de ses multiples traversées, et de le comparer à ce qu'il avait sous les yeux.

Et il trouva, comme un éclair au fond du crâne, presque douloureux.

Certes, il y avait toujours les énormes semelles de bétoplast, rangées dans l'ombre comme des guerriers figés. Mais c'était tout, ou presque. Pratiquement pas de passerelles, pratiquement pas d'étages volants reliant ces piliers.

Le sol... Par Ollo ! Il noua ses mains sur le volant, dirigea son motobil vers le sol. Tout de suite, celui-ci apparut, dans le regard du projecteur. Denn redressa.

Le sol était nu. Une immense nappe lisse de bétoplast.

Pour la première fois, l'idée qu'il avait peut-être réussi s'insinua en lui, une bouffée de chaleur. Et puis, aussitôt, la peur froide. Il avait réussi ; il avait atteint le dernier niveau. Et puis maintenant ?

Ce dernier niveau n'était rien. Rien que *la fin*. Rien qu'une surface

de plasto, lisse, nette...

C'était cela.

Le bruit des machines qui auraient dû annoncer le ciel mécanique d'un niveau inférieur n'existait pas. Pas plus que la luminescence trouble qui, toujours, provenait des trappes d'accès trouant le sol.

Rien.

Cette surface nue et dure.

Des pensées folles battaient le crâne de Denn. Au sortir de l'engourdissement, il se retrouvait nu, épuisé et vaincu dans l'éveil brutal.

Pourtant... Pourtant, par Ollo ! c'était impossible que la fuite hallucinée se terminât dans ce cul-de-sac infernal ! C'était impossible que tous les bannis de la Cité se fussent retrouvés, finalement, devant cette horreur, au centre du piège refermé.

Impossible !

Il lutta. Il se raidit, se tendit. Il fut un nœud de pauvre énergie, brûlant jusqu'au bout de ses forces.

Et le sursaut de Denn trouva sa récompense.

Après un certain temps de recherches et d'errances, le projecteur du véhicule buta contre ce mur de pierre, apparemment circulaire, qui dépassait du sol de quelques mètres.

Un cercle.

Comme une margelle de puits.

Au centre, c'était le vide. Un trou d'une vingtaine de mètres de diamètre, d'une profondeur parfaitement incalculable.

Noyé d'un nouvel espoir tout neuf, Denn amena son motobil au-dessus du trou, se retrouva en plein centre d'un appel d'air plutôt frais. Il n'hésita point, descendit dans le « puits » en vol plané zigzaguant.

Une longue chute, molle, enivrante, balancée de droite et de gauche, tandis que le projecteur balayait régulièrement les parois convexes du trou. Puis, le projecteur ne balaya plus rien, se perdit au loin dans le vide et l'ombre.

La chute douce dura quelques minutes encore. Finalement, le motobil toucha le sol, avala la secousse dans ses amortisseurs d'échasses, demeura immobile.

Le silence. Le poids fantastique du silence...

Ce n'était plus vraiment le noir compact, mais plutôt comme une grisaille lourde, derrière laquelle se devinaient des plans d'ombre.

Peut-être des murailles ?

Le courant d'air était continu, frais.

Cinq ou dix minutes furent nécessaires à Denn pour s'extirper de son siège. Ses jambes le supportèrent une seconde, puis il s'écroula, bascula par-dessus la coupelle et s'étala de tout son poids sur le sol.

C'était mou.

Il eut encore la force d'y promener la main. Le sol était couvert d'un million de tentacules vibrantes, froides, gluantes, qui bougeaient et vivaient sous ses doigts.

L'horreur acheva de l'assommer net. Il s'abîma en tournoyant dans un néant parfait.

*
* *

Une voix dit :

— ... rement. Grâce au ciel, il a tenu jusqu'au bout.

Une voix d'homme.

Le brouillard s'étendait en nappes molles, à perte de vue. C'était comme des fumées mortes, immobiles.

Il y eut un long bourdonnement confus, et cela donnait l'impression que les fumées parlaient.

La voix d'homme dit encore, très forte et très proche :

— Doucement. Là...

Une vague monta du sol. Le sol était la vague, et la vague bascula. Il bascula avec.

Une deuxième voix dit :

— Voilà. Ça le soutiendra. S'il est encore temps...

— Il est temps ! hurla Denn. Il est rudement temps, je vous le dis ! j'ai gagné, vous entendez ?

Et il savait qu'ils n'entendaient pas. Parler était véritablement difficile. Les mots étaient en lui, explosaient en lui, mais ils n'atteignaient pas sa gorge, ni ses lèvres. Où étaient donc sa gorge et ses lèvres ? Pourquoi son corps était-il dispersé dans l'espace, découpé en une incroyable quantité de morceaux ? Il était un puzzle éparpillé.

Faire un effort.

Allons rassembler les morceaux de ce puzzle. Vite.

Qui étaient ces gens qui parlaient ?

— Ne partez pas ! cria Denn. Ne me laissez pas dans ces

monstruosités ! Ne me laissez pas !

— On dirait qu'il revient, dit la seconde voix.

Une voix de femme, celle-là.

Laüa ! Laüa... Qui est Laüa ? Oui.

Non. Laüa est morte. Ils l'ont tuée. Ils lui ont arraché le visage, et elle est morte.

Rassembler les morceaux du puzzle. Les fumées ne sont plus immobiles. Elles tourbillonnent, tourbillonnent ! Elles emportent Denn, elles essayent de disperser à jamais toutes ces parties de lui-même qui flottent.

Et puis, brutalement, il fut rassemblé. Il fut un.

Les fumées n'étaient plus que de vagues guirlandes suspendues n'importe comment.

— C'est vrai, dit la première voix d'homme. Il revient.

Les mots s'achevèrent dans un long soupir soulagé.

Denn ouvrit les yeux.

Tout d'abord, il ne vit rien.

Puis monta une lumière, rousse, palpitante.

Dans la lumière, s'encadrèrent deux visages. Le premier était celui de l'homme qui parlait, certainement. Il avait quelque chose de bizarre, ce visage, mais Denn ne sut pas trouver quoi.

Le second était celui d'une femme. De longs cheveux très blonds, des dents très blanches.

L'homme et la femme souriaient avec bonté.

— C'est fini, dit d'homme. Fini. Tu n'as plus rien à craindre.

Qu'avait-elle donc d'étrange, cette tête, au demeurant très sympathique ?

— Les... le sol, dit Denn. Il y a quelque chose de mou, et comme des... comme des tentacules qui...

Il frissonna, essaya de vérifier manuellement ses propos. Il ne put bouger ses mains ; il ne les sentait plus.

— Reste tranquille, dit la femme, en élargissant son sourire.

D'où venait la lumière ? En arrière-plan, il y avait d'autres ombres qui bougeaient. D'autres voix qui parlaient.

— Le sol...

— Ne crains rien, dit l'homme. C'est un sol de terre. Et sur la terre, il y a de l'herbe.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que c'est, l'herbe ? demanda Denn.

— Comme une mousse. Un élément végétal. C'est fait de millions de pousses. Ce n'est pas dangereux. Tu comprendras tout, ne t'inquiète pas.

Denn ferma les yeux. Le sommeil était bien prêt de l'emporter de nouveau. Il résista.

— La Cité...

L'homme lui posa la main sur l'épaule, dit :

— Tu as quitté la Cité. Tu as réussi. À présent, tu es libre, ami. Tu es libre.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il ignorait les mots, mais il sentait monter en lui l'énorme bouffée de chaleur.

— Cela veut dire, dit l'homme, que tu n'appartiens plus à la Cité, que tu es en dehors.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Nous sommes d'anciens exclus, comme toi. Nous sommes tous ceux qui ont pu s'évader et échapper au sort des exclus. Nous sommes les libres.

Les libres...

Tu es libre, Denn.

— Mais... où est-ce, ici ? Où sommes-nous ?

— Tu sauras tout cela, dit la femme. Repose-toi, maintenant. Nous allons t'emmener dans notre ville, dans notre camp.

C'était bon, de ne plus avoir peur, de ne plus craindre la mort. C'était bon de se laisser aller sans angoisse au sommeil réparateur. Denn savait que, au réveil, il aurait, en effet, mille questions à poser, et tout un monde à découvrir, à apprendre. Un immense mystère à cerner.

Il savait, et cela se traduisait au fond de lui par une certaine excitation.

Il avait quitté la Cité ! Il avait réussi à s'échapper des griffes du cauchemar.

Une troisième silhouette s'approcha, échangea quelques mots avec l'homme et la femme. Ces derniers se tournèrent ensuite vers Denn. L'homme dit :

— Qui était cette femme, dans le coffre du motobil ?

Denn ferma les yeux. Son cœur se serra.

Par Ollo, Laïa aurait été si heureuse ! Et lui, Denn, il aurait été si heureux de la voir et de l'entendre rire !

Il dit, d'une voix très basse :

— Elle s'appelait Laïa. Nous avons fait une grande partie du chemin ensemble. Et puis, il y a eu cette bataille, et ils ont tué Laïa.

Les mots se bousculaient dans sa tête, et, de nouveau, ses lèvres avaient beaucoup de peine à les prononcer correctement.

Il entendit la femme qui disait :

— Il faut le laisser en paix, maintenant. Il est au bout de ses forces.

« C'est cela ! pensa Denn. C'est vrai, écoutez-la. Il faut me laisser en paix. En paix... »

Il comprit soudain ce qui n'allait pas dans le visage de l'homme : c'était tout ce poil qu'il avait sous le nez, au-dessus de sa bouche.

Il plongeait de nouveau, avec une sensation de bien-être total, dans l'inconscience.

*
* *

Lorsqu'il était éveillé et seul, il y avait une chose que Denn aimait bien faire, c'était se mentir à lui-même, et se dire qu'il était toujours en fuite, toujours dans la Cité.

Il mettait dans ce jeu toute la force de son imagination, jusqu'à en avoir mal, jusqu'à ce que son corps se couvre de sueur froide.

Alors, il s'avouait la vérité, replongeait dans le présent avec délice. C'était incroyablement agréable. Il se répétait sans cesse :

— J'ai quitté la Cité. J'ai quitté la Cité...

Cela faisait presque le même effet que les pilules de plaisir.

Lorsqu'il ne jouait pas de la sorte, il se contentait de rester allongé, immobile sur sa couche, et de laisser vagabonder son esprit au hasard. Au hasard, pareillement, courait son regard tout autour de lui.

La pièce dans laquelle il se trouvait était tout simplement merveilleuse. Il ne s'en lassait pas.

Les livres qui venaient le voir fréquemment étaient tous très aimables, et toujours souriants, notamment cette femme qui se nommait La, au long visage ovale et pâle, aux cheveux d'or soyeux.

La lui avait déjà expliqué certaines choses, et cet univers fantastique qui s'ouvrait était un parfait trésor. Denn débordait de questions, de curiosité insatiable. On le freinait amicalement, on lui faisait comprendre qu'il avait tout le temps d'apprendre, et c'était encore quelque chose de merveilleux que de découvrir ces richesses par

bribes.

Il savait, par exemple, que le local dans lequel il se trouvait était creusé dans la terre, sous la Cité. Cela n'avait plus rien à voir avec la Cité. C'était hors de ses limites. C'était d'une haute ingéniosité, et, assurément, pas un sujet dans la Cité n'était capable de se douter de cela.

Oui, le local était creusé dans la terre, et dans une sorte de *bétoplast naturel* que les libres nommaient « roche ». C'était fabuleusement joli à regarder, dans la douce lumière des plafonniers ronds.

Il savait que le monde des libres était immense, et tout pareil à ce local. Creusé sous terre, de cette façon. On lui avait dit que ce territoire rebelle s'étendait sous la Cité à des distances et sur des surfaces incroyablement grandes.

Il avait mis un certain temps à admettre la chose, et encore, présentement, il ne pouvait se l'imaginer.

— Ne t'inquiète pas, souriait La. Lorsque tu seras parfaitement rétabli, tu visiteras tout le dédale, comme tu voudras, quand tu voudras.

— Pourrai-je aller partout ?

— Bien entendu.

Il n'en revenait pas. La première fois, il avait naïvement demandé :

— Est-ce que toutes les portes s'ouvriront devant moi ?

Et La, dans un splendide sourire, avait dit :

— Ici, les portes s'ouvrent devant qui les pousse, sans distinction. Regarde.

Elle avait porté la main à sa poitrine, dégrafant sa combinaison sur quelque vingt centimètres. Entre ses seins ronds, fièrement dressés, il y avait une cicatrice rectangulaire et rose. Elle sourit, prit la main de Denn et la posa sur sa peau douce, soyeuse, dit :

— Tous les libres sont ainsi. Nous n'avons plus de plastron bionique greffé. Il n'y a pas, dans le dédale, de centre de commande universel. À toi aussi nous avons ôté ton plastron.

Et c'était vrai. La poitrine de Denn était plate, nue. À un moment, dans son sommeil, ils l'avaient opéré, ils avaient enlevé de son corps le dernier signe, la dernière empreinte de la Cité.

La dernière empreinte *physique*.

C'était encore un grand soulagement, lorsqu'il posait la main sur cette cicatrice qui faisait de lui un libre.

Il apprit aussi que les libres étaient des millions. Et puis, en vrac et

par bribes, que l'univers de la Cité était formé de planètes, qui étaient des masses de terre et de roc flottant dans l'espace. Il apprit que l'espace était une sorte de vide.

Il apprit des choses qui semblaient parfaitement incroyables. Mais il avait néanmoins envie de les croire, il avait envie de tout accepter.

Il venait d'un monde où la seule raison de vivre, le seul guide, consistait à tuer des exclus, dans une Cité qu'il imaginait alors sans frontières, universelle comme ils le croyaient tous. Il avait découvert la fausseté de ces croyances. Il avait faim de tout, pouvait librement se poser toutes les questions qui lui passaient par la tête, sans la moindre crainte pour sa vie.

C'était un paradis.

Parfois, il revoyait le visage de Laüa. Il revoyait ses yeux. Il en était troublé et triste : fréquemment, dans ces moments-là, ses paupières souriaient de larmes.

Alors, il souhaitait ardemment une visite de La. Il ne vivait que pour cette visite. Et puis, quand La venait le voir, c'était dans le bonheur, en même temps, une sorte de blessure.

Bien sûr, il était heureux d'entendre La, il était heureux quand leurs yeux se croisaient. Mais... mais toujours, le visage de Laüa lui souriait en mémoire. Le visage de Laüa, qu'une aiguille de pistolet avait arraché à demi.

Dans ces moments-là, Denn découvrit une chose. « Découvrir » n'était peut-être pas le terme exact.

Bien entendu, depuis toujours, il savait que la race comprenait deux types bien définis de sujets : le mâle et la femelle, l'homme et la femme. Il savait qu'il existait quelques différences physiques et physiologiques entre un homme et une femme, et que ces différences jouaient dans le principe des naissances d'un individu.

Dans la Cité, tout sujet mâle devait régulièrement se rendre aux laboratoires pour subir un prélèvement de cellules particulières. C'était pareil pour les sujets femelles, et on se servait de ces prélèvements pour créer d'autres hommes.

Il savait cela.

Il savait, aussi, que, généralement les femmes possédaient des seins plus développés que les hommes.

Et rien de plus.

Il ne savait pas que cette différence physique pouvait être brusquement troublante, voire agréable. Il y pensait fréquemment avec un inexplicable sentiment de gêne, mais pas vraiment de la

gêne..., pas vraiment, une certaine chaleur.

À cause de cela, peut-être, il préférerait les visites de La à toute autre.

Ainsi, pour Denn, ce fut un long réveil.

Ainsi, il mit le pied dans mille et mille curiosités, entrebâilla cent mille portes. Le désir fougueux de les ouvrir toutes grandes, les unes après les autres, l'aida dans son rétablissement.

Il recouvra des forces.

Il se nourrissait d'étranges aliments qui n'avaient rien à voir avec les gélules de la Cité. C'était comme une pâte, présentée dans un récipient, et que l'on avalait en se servant d'un objet creusé à une de ses extrémités. Au début, il fut terriblement incommodé par la découverte du « goût » ; c'était un sens que l'absorption régulière de pilules fades avait pratiquement annihilé, et qui se réveillait à présent avec brutalité.

Cette alimentation le gêna longtemps : en fait, il n'était pas encore parvenu à dominer son aversion instinctive.

Il put se lever, marcher. Il était même capable de courir dans le local sans ressentir de fatigue.

Et puis, un matin, on appelait « matin », dans le langage des libres, cet instant qui suit le réveil, après une longue durée de sommeil, un matin, l'homme entra dans son local.

Et Denn eut peur.

Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas eu peur vraiment peur, sans que cela vienne d'un jeu.

L'homme entra et Denn eut peur.

CHAPITRE X

L'homme était plutôt petit en taille, les épaules plongeantes. Il avait de longs bras disproportionnés qui balançaient à chaque pas, suivant les mouvements de ses jambes. Son abdomen proéminent tendait une combinaison décolorée.

Denn se dressa assis sur sa couche, ne sachant quelle attitude adopter. Laisser paraître sa répugnance n'était peut-être pas du meilleur goût, il s'en doutait intuitivement. Et c'était pourtant très difficile de surmonter cette première réaction d'instinct.

Jamais encore, Denn n'avait vu semblable monstre.

La tête de l'homme, surtout, était quelque chose d'assez ahurissant.

Il portait de longs cheveux qui tombaient en vagues souples sur ses épaules, d'une teinte imprécise, entre le jaune et le blanc. Et ces cheveux n'étaient pas seulement plantés sur son crâne ! Ils descendaient sur ses joues, ils poussaient sur ses joues, sur la peau de son menton, cernaient sa bouche et cachaient les lèvres !

Ce qu'on pouvait voir de la peau de son visage était pâle, plissé, comme son antique combinaison froissée. Ses mains étaient pareilles, avec le jeu des tendons et des veines très marqués, et des taches bleuâtres semées ici et là.

Pourtant, cet homme horrible souriait. De ses yeux sans couleur, aux paupières fripées, se dégageait une impression de bonté certaine, avec comme une petite flamme amusée qui dansait dans les prunelles translucides.

Il demeura debout un instant, au pied de la couche de Denn, sans prononcer un mot. Puis il eut un petit signe de la tête, une grimace qui devait être un sourire, c'était difficile à dire, dans tous ces cheveux qui lui mangeaient la face.

Il finit par s'asseoir sur la couche. Instinctivement, Denn se raidit et esquissa un mouvement de recul.

L'homme dit :

— Tu es Denn. Un nouveau venu. Un libre, maintenant.

Denn acquiesça d'un mouvement de tête silencieux. Il se tenait tout entier en alerte.

— Moi, dit l'homme affreux, je suis Dove. C'est mon nom.

Son regard était très doux. Il porta une main dans les cheveux qui couvraient ses joues, dit :

— Ceci est une barbe. Tu n'en avais jamais vu ? Ce sont des poils qui poussent sur le visage.

Bien sûr, Dove n'était pas dangereux. Pas beau ni très agréable à regarder... mais pas dangereux ; et puis, certainement, c'était une affaire d'habitude...

— Des cheveux, dit timidement Denn.

— Si tu veux, dit Dove. Quoique ce ne soit pas tout à fait la même chose.

— J'ai déjà vu un homme, ici, qui en avait un peu sous le nez...

— C'est probablement vrai, dit Dove avec un sourire. Beaucoup, ici, se laissent pousser la barbe.

Denn blêmit.

— Est-ce que tu veux dire que...

— Oui. Il n'y a pas à s'effrayer, Denn. C'est une chose normale. Dans la Cité, le fait de passer régulièrement sous une douche régénératrice enrayait la croissance de ces poils. Ici, c'est différent. Au bout d'un certain temps, tu en auras, toi aussi. Tu pourras les raser ou les laisser en liberté.

Dans la seconde, Denn se jura qu'il raserait régulièrement cette pilosité débauchée.

Il s'enhardit. C'était curieux : il pouvait déjà regarder Dove en face sans frissonner. Il dit :

— Qu'est-ce que tu as, sur ta peau ? Pourquoi tes épaules tombent-elles ?

Dove soupira. Les questions semblaient l'amuser. Il dit :

— Tu ne sais pas, bien entendu, ce qu'est la vieillesse...

— La quoi ? s'étonna Denn.

Dove leva une main apaisante, baissa le front et laissa couler un peu de silence. Puis il releva les yeux, les planta dans ceux de Denn. Il dit :

— Maintenant, Denn, tu vas mieux. Tu vas tout à fait bien. Il est temps pour toi que l'on t'initie à la vie du dédale, il est temps de tout t'apprendre. Je vais me charger de cela, si tu veux. Ne crains rien : tu t'habitueras vite à ma tête.

Il prononça ces paroles avec beaucoup de gentillesse, et Denn sourit. Denn dit :

— Je veux bien. Je veux tout savoir.

— Tu sauras tout ; progressivement. Il ne faut pas manger les étapes.

— Je t'écouterai, Dove. Dis-moi d'abord ce qui t'est arrivé, ce que tu appelles la...

— La vieillesse ?

— Oui.

— Ça ne m'est pas arrivé à moi seul, dit Dove, sur un ton dansant. Cela nous arrive à tous, à toi aussi, en ce moment. À tous. C'est d'une telle lenteur que nous ne nous en apercevons pas. Un matin, on se dit : « Ça y est »... Ce n'est pas grave. C'est naturel, normal. Toute matière s'use, dans le cycle de la vie. Le corps humain comme tout. Ce n'est pas grave, je te le dis. Quel âge as-tu, Denn ?

Denn ouvrit des yeux ronds.

— Est-ce que j'ai ça ? interrogea-t-il.

Et Dove rit, haut et fort. Puis il redevint sérieux, précisa sa question :

— Depuis combien de temps es-tu en vie ?

C'était ce qu'il appelait « l'âge ».

— Je ne sais pas, dit Denn.

Il ajouta :

— Dans la Cité, nous ne savions pas.

— Si, dit Dove. Certains savaient. Mais cela n'a pas d'importance. Voyons... Pour quelle raison meurt-on, dans la Cité ? Comment la mort vient-elle ?

Il posait des questions un peu ridicules. Denn dit :

— La mort vient quand un sujet est déclaré exclu. Alors, il est signalé, et les nettoyeurs le tuent.

— C'est naturel ?

— Oui. C'est la volonté d'Ollo.

— C'est cela, dit Dove. Et en échappant à ton sort, tu as transgressé la volonté d'Ollo.

Denn ne sut que répondre. Dove continua aussitôt :

— Ce n'est pas naturel, Denn. Dans la Cité, quand un sujet cesse d'être une parfaite machine, il devient un danger pour la Cité. Un rebelle qui n'accomplit plus son travail, et risque de fausser toute la mécanique. Alors, on le chasse et on le tue. D'une autre façon, si un sujet qui est en vie depuis longtemps n'est plus à même de remplir sa

tâche avec efficacité, il est pareillement exclu, et on le tue. Voilà quelles sont les causes de mort dans la Cité. Pourquoi est-ce qu'il arrive toujours un moment où un sujet qui vit depuis longtemps ne peut plus accomplir sa tâche avec le maximum d'efficacité ? À cause de la vieillesse, justement. Son corps physique s'est usé un peu plus chaque jour, sa force s'en est allée. C'est normal. La majorité des exclus le sont pour cause de vieillesse. Ils ont en moyenne trente années d'âge.

— Qu'est-ce qu'une année ? demanda Denn.

Dove le lui expliqua, mais il était clair que Denn n'y comprit rien. Alors, Dove dit :

— Ça ne fait rien. Nous avons ici quelques bobines d'enseignement hypnotique sur ces questions. Tu comprendras. Maintenant, imagine qu'on ne tue pas un homme qui a atteint trente années d'âge. Que crois-tu que cet homme deviendra ?

— Un rebut. Quelque chose qui ne sert plus à...

— Non. Ne pense pas au problème dans le cadre de la Cité ! Je parle en général. Si on ne tue pas un homme, il continue de vivre. Il continue très longtemps. Parfois jusqu'aux alentours de cent années, et plus. Et la mort vient, mais de façon naturelle, d'elle-même.

— Cent années ? souffla Denn.

Il avait beau n'avoir pas saisi la signification de l'année en mesure de temps, le chiffre l'impressionnait.

— Moi-même, dit Dove, je suis âgé de quatre-vingt-dix-huit années.

C'était proprement fabuleux. Denn demeura bouche bée. Muet.

— Nous verrons ceci plus en détail, par la suite, dit Dove avec un geste de la main. Que faisais-tu, dans la Cité ? Quel était ton rôle ?

Denn s'ébroua et revint à la réalité. Il dit :

— J'étais un nettoyeur. Je crois que j'ai été exclu parce que j'étais malade. Je me suis mis à me demander si ce que je faisais était utile. Des questions...

— Oui, dit Dove. Crise de rejet, c'est connu. Et de plus en plus fréquent. En quoi consistait ton travail ?

— Tuer les exclus. C'est... c'est tout. Je ne savais rien d'autre. Rien des autres sujets, rien ! Quand je me suis enfui, je ne savais pas vers où, vers quoi... Je ne savais rien !

— Bien sûr, dit Dove. Viens, à présent. Suis-moi. Tu vas apprendre notre monde. Je vais te montrer le dédale.

— Certainement ! s'exclama Denn.

Le motobil filait au centre d'une large galerie creusée dans le roc, et puissamment éclairée par les rampes lumineuses du plafond. C'était un motobil comme on en trouvait dans la Cité. Denn savait déjà, par La, qu'il n'était pas le seul à s'être échappé à bord d'un de ces engins.

Ce couloir central était percé régulièrement à droite et à gauche de toute une profusion d'autres galeries perpendiculaires, elles aussi très éclairées et bruyantes. C'était de la musique, comme dans les programmes des telvidos de la Cité, mais de la musique... libre, de la musique gaie. Des gens, hommes et femmes, se promenaient par groupes. Ils devisaient gaiement, parfois riaient. Effectivement, Denn aperçut beaucoup d'hommes barbus. Il frissonna malgré lui, se dit qu'il lui faudrait un certain temps avant de s'habituer.

— Où est la Cité ? demanda-t-il.

Dove indiqua la voûte du doigt.

— Au-dessus. Très loin au-dessus. La Cité est bâtie sur toute la surface de la terre. Nous, nous sommes en dessous. À plusieurs dizaines de mètres en dessous.

— Mais qui a créé le dédale ?

— Cela remonte très loin dans le temps, dit Dove. Nous ne savons pas ce que sont devenus les premiers exclus qui parvinrent à s'échapper de la Cité. Beaucoup sont morts, certainement, sans avoir pu repousser le désespoir, lorsqu'ils se retrouvèrent ainsi, nus et seuls dans le noir. Et puis, nous supposons qu'un exclu plus fort que les autres s'est forcé à manger de l'herbe, ou n'importe quoi. Nous supposons qu'il a survécu, qu'il a rencontré d'autres exclus qui avaient eux aussi survécu. Cela a dû se passer de cette façon.

» Ensuite, avec le temps, il s'est formé un groupe, et ce groupe a décidé de vivre, malgré tout. Ils ont été les pionniers, les premiers à creuser le premier trou. »

— Mais comment ont-ils pu créer ceci ?

— Je te le dis : cela s'étale certainement sur plusieurs dizaines de centaines d'années. Peut-être plus. Il est certain que les premières générations des libres n'ont pas dû connaître l'opulence, ni le bonheur, sinon celui de vivre et de s'être soustraites à l'emprise de la Cité. Des exclus de tous les niveaux se sont rassemblés, apportant chacun la spécialité qui était sienne dans la Cité, apportant ses connaissances d'un sujet précis. Voilà comment s'est élevée cette construction.

Denn hocha la tête. Il dit :

— Ils n'ont pas pu s'échapper avec du matériel, et il fallait des machines pour créer ceci. Poux couler le métal, et toutes ces infrastructures...

Dove cligna de l'œil malicieusement.

— Certains se sont peut-être échappés avec leurs outils. Oh ! des outils rudimentaires et manuels. Comme toi tu t'es enfui avec ton pistolet, par exemple. Et puis, ils ont fouillé le sol. Ils ont découvert une merveille, dans le sol : le métal, à l'état sauvage, naturel. Ils l'ont extirpé, ils l'ont fondu. Je sais : tout ceci était bien pitoyable, comme moyens. Mais n'oublie jamais que cette conquête s'étale sur des centaines et des centaines de siècles. Pendant ce temps, éternelle, la Cité vivait. Sans progrès, figée à jamais, à ce point parfaite qu'elle en était immobile pour l'éternité. Sous ses pieds, sous ses centaines de milliards de pieds de plasto, les libres remontaient la pente du savoir, de la technologie.

» Nous continuons.

» Jusqu'au bout, nous continuerons. L'énergie est aussi dans la terre, et nous avons su l'en soustraire et l'utiliser. Au cœur de la terre, plus bas, hors de portée, il y a une grande chaleur. Elle fuse par certaines failles, et il suffit de capter cette énergie. Elle peut tout. Elle pousse nos machines, fait tourner dynamos et moteurs. Et puis, maintenant, nous possédons également des moteurs à énergie nucléaire.

Dove parla longuement du dédale. Il conduisit son motobil dans de vastes salles aux parois couvertes d'impressionnantes machineries et, de ce côté-là, il semblait que le dédale n'eût rien à envier à la Cité. Il montra à Denn des salles communes emplies de gens gais, des salles de travail aussi, des laboratoires immenses.

Et Denn était soûlé, anéanti, emporté par ce flot de merveilles. Et ses yeux n'étaient pas assez grands, il n'avait pas assez de cinq sens pour se nourrir de toutes ces nouveautés fantastiques.

À un moment, alors qu'ils traversaient une salle emplie d'enfants pailleux, brailleux et bourrés de vitalité, il demanda :

— Je pense aux premiers pionniers. Ils n'avaient pas de machine à naissance, pas de laboratoires de prélèvements... Comment ont-ils pu faire naître des enfants ?

— Ils n'ont pas pu, dit Dove. À leur mort, d'autres exclus étaient arrivés, qui profitèrent du travail des premiers et le continuèrent. Ce fut ainsi, jusqu'à ce que certains, qui travaillaient dans la Cité aux laboratoires de continuité, et qui connaissaient la biologie, aient pensé pouvoir se passer de machines de naissances. Ils ont découvert que, d'une certaine façon, ces machines étaient naturellement dans

l'homme et la femme.

Il se tourna vers Denn, qui ouvrait de grands yeux.

— Ce n'est pas encore au point véritablement, et cela donne parfois de curieux résultats. Mais ce sont tout de même des résultats.

— Comment cela ?

— D'une façon très simple. Le mâle humain possède, bien entendu naturellement, ces gamètes qu'on lui prélève. La femme possède, elle, les ovules qu'on lui prélève. Il suffit donc pour deux sujets, l'un mâle et l'autre femelle, de s'unir. Ce n'est pas, comme on pourrait le penser, la femelle qui est complémentaire du mâle. L'un et l'autre sont les deux parties d'un tout. Cela te sera expliqué plus en détails, ultérieurement, quand tu auras à faire tes preuves dans ce domaine. Chacun est libre ici de tenter l'expérience, et il peut, s'il le veut, assurer sa descendance. Chacun peut avoir un enfant à soi.

— Un enfant... à soi ?

— Oui. C'est la femelle choisie qui sert de matrice naturelle. Elle devient une machine à naissance vivante.

— C'est incroyable ! dit Denn, stupéfait.

— Mais vrai. Et d'aucuns affirment que l'union procure en outre le même plaisir, sinon plus fort, que les pilules de la Cité.

Denn en demeura bouche bée, s'interrogeant sur la façon dont un homme et une femme pouvaient *s'unir*. Cela semblait monstrueux, inhumain..., presque ridicule.

— Tu verras, acheva Dove, tu devras essayer. Chacun doit essayer. Nous n'avons que ce moyen pour créer des enfants, des enfants qui naissent ici, libres, et qui jamais ne connaissent la Cité. Nous n'avons que ce moyen, en attendant de pouvoir mettre au point les machines. Il faut nous en contenter, c'est le devoir de tous...

Il laissa filer un peu de temps, ajouta encore :

— Mais nous ne sommes qu'au début de notre survivance. Il faut passer par ces étapes.

— Pourquoi ? souffla Denn.

— Pour que, un jour, nous soyons capables de sortir de terre, et capables de renverser les Cités, capables de remplacer la Cité par la nôtre, de créer nous aussi un dieu Ollo...

Un frisson d'épouvante traversa Denn.

Les paroles de Dove étaient folles. Tout ce qu'il avait vu était fou !

Renverser la Cité !

Créer un dieu Ollo.

Comment l'homme pouvait-il créer un dieu ? Comment, déjà, osait-il copier les machines et créer des enfants ?

Pendant longtemps, ni Dove ni Denn n'échangèrent une parole, tous deux murés dans leurs pensées, tandis que les couloirs de roche succédaient aux couloirs de roche.

Et puis, au fond d'un de ces boyaux, Dove arrêta le motobil. Il en descendit, invita Denn à en faire autant, d'un mouvement de tête.

Denn suivit.

Le couloir était vide, éclairé chichement. Le sol de plasto résonnait sous le pas.

Ils marchèrent pendant quelques minutes, sans un mot. Puis le couloir tourna.

Il courait encore sur une dizaine de mètres, stoppait. Une sorte de mur vertical l'obstruait du sol au plafond. Au pied du mur, il y avait deux hommes, dont un barbu, porteurs d'armes à aiguilles qui venaient droit de la Cité.

Dove dit :

— Je vais maintenant te montrer quelque chose de merveilleux.

Il marcha vers les deux hommes, échangea avec eux quelques mots.

Et les deux hommes enlevèrent des barres d'acier qui semblaient fixées sur le mur. Puis ils poussèrent de tout leur poids : une portière ronde s'ouvrit.

S'entrebâilla.

— Viens, dit Dove.

À la suite du vieux libre, Denn franchit la porte, le cœur battant. Il avait parfaitement conscience de vivre un instant mystérieusement solennel.

Dans leur dos, la portière ronde se referma.

Machinalement, Denn suivit encore Dove sur quelques pas. Puis le vieux s'arrêta.

Denn aussi.

— Voilà, dit Dove.

Le sol était de roche. Tout bosselé, parfaitement irrégulier. Devant les deux libres, il descendait en pente douce, et se perdait dans l'ombre.

Il faisait frais. Un courant d'air perpétuel brassait les cheveux de Denn. C'était vif à respirer, piquant.

Loin devant, plus loin que l'ombre, quelque chose brillait. Une

nappe d'acier, ou bien...

Denn pointa son bras vers la nappe sans forme. Il murmura, le cœur vibrant d'émotion :

— Qu'est-ce que c'est ?

— De l'eau, dit Dove.

— De l'eau ?

Une si grande quantité d'eau ? Dans la Cité, l'eau coulait des robinets de distributeurs nutritifs, et elle ne coulait pas fort.

Paupières mi-closes, Denn aiguïsa son regard. C'était tout à fait impossible de distinguer la fin de cette nappe d'eau immense qui se confondait dans l'ombre.

Il tourna lentement sur ses talons, regarda derrière lui et reçut un nouveau choc.

La roche grimpait terriblement haut. Une ascension affolante. Et puis, là-haut, tout là-haut, montait la muraille.

La muraille droite, verticale, étirée à perte de vue ; la muraille grise, comme lumineuse aux environs approximatifs de son sommet.

Plus haut encore que cette muraille, il y avait...

Il n'y avait rien.

Que l'ombre, et comme des fumées mouvantes.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda encore Denn d'une voix éraillée.

D'une voix grave, Dove dit :

— Le dehors.

— Le dehors de quoi ?

— Le dehors du dédale, le dehors de la Cité.

— La limite de la Cité ?

Les jambes tremblantes, Denn s'assit sur les roches. Cela défiait toute logique, toute raison, et pourtant c'était là. C'était sous ses yeux. Cette muraille, et puis l'eau... et puis, immensément loin, dans l'ombre floue, il y avait comme d'autres murailles, qui semblaient ceindre la surface liquide.

— Non pas les limites, dit Dove. Un trou dans la Cité. Nos savants disent, et notamment Ruor, que, à une époque très reculée dans le temps, la Cité ne couvrait pas toute la planète. Nous n'avons pas de preuves de ces affirmations, bien entendu... Mais Ruor est un homme cultivé, et tout ce qu'il suppose semble concorder avec d'autres études géologiques, cosmologiques, etc. Il dit que la Cité ne couvrait pas toute la planète, et qu'Ollo n'en était qu'à ses débuts. En ce temps-là,

selon Ruor, la planète, tu apprendras ce qu'est la planète, possédait de vastes étendues de terre libre, et aussi de vastes étendues de mers. On appelle mer un très grand volume d'eau libre. Et puis, la Cité s'est agrandie, mais elle a évité certaines mers, dont l'eau, de toute façon, était empoisonnée.

Il se tut, s'assit, lui aussi, sur les pierres. Puis il reprit :

— Ici, nous nous trouvons dans ce qui était jadis une mer. Maintenant, il n'y a presque plus d'eau. Avant, on peut estimer que le niveau montait jusqu'au pied de la muraille, là-haut.

» La muraille entoure la surface sèche de cette mer. Oui, c'est un trou dans la Cité...»

— Et tout là-haut ? interrogea Denn, indiquant les fumées, lentes, dans le petit espace de rien, au sommet des murailles.

— Là-haut, c'est le ciel. Le vrai.

Il n'en dit pas davantage, et Denn, pour qui le ciel était un enchevêtrement de tubulures et de soleils mécaniques entre deux niveaux de la Cité, ne comprit pas.

— J'aurais aimé voir cela, dit Dove sur un curieux ton. Voir cette mer, et puis la terre, avant que la Cité ne mange tout.

Denn lui lança un coup d'œil. Dans la pénombre, il paraissait plus vieux encore.

— Moi aussi, dit Denn. Moi aussi, j'aurais aimé...

Il avait prononcé les paroles sans vraiment s'en rendre compte.

Dove, à son tour, lui lança une œillade étonnée. Puis, il se redressa.

— Allons, dit-il. Rentrons. C'est bon de venir ici... Mais à mon âge, mieux vaut ne pas le faire trop souvent.

Denn se remit sur ses jambes, demanda :

— Est-ce que c'est toujours sombre ?

— Non, dit Dove. Il y a le jour, et il y a la nuit. En ce moment, c'est la nuit.

— Qui règle ça ?

Dove sourit. Il regarda l'étendue d'eau, au bas des roches mangées par l'ombre, sourit doucement et dit :

— Va savoir, Denn. Va savoir, mais c'est joliment fait.

C'était aussi l'avis de Denn. Lorsqu'il pénétra de nouveau dans le couloir du dédale à la suite de Dove, lorsque les deux gardiens refermèrent la portière derrière eux, il eut l'impression qu'on lui arrachait une petite partie de lui-même.

Dans le couloir, Dove dit :

— Il y a une centaine d'endroits comme celui-ci qui donnent sur la mer sèche.

— Je les connaîtrai tous, dit Denn.

C'était la première fois qu'il parlait de l'avenir, qu'il parlait de sa conduite dans l'avenir. La première fois qu'il décida quelque chose.

Dove sourit.

— Je sais, dit-il. Moi aussi, je les ai connus tous... je sais...

CHAPITRE XI

Comme il se l'était promis, Denn connut progressivement la quasi-totalité des portes du dédale s'ouvrant sur le dehors. C'était pour lui une grande joie intérieure, qui s'affirmait chaque fois davantage.

Les visites au-dehors étaient une sorte de trêve bienfaisante dans les programmes d'enseignement hypnotiques qu'il subissait continuellement.

Il aimait le vent frais du dehors, et aussi cette odeur inconnue, enivrante, qui montait des roches et de la nappe d'eau stagnante qui avait été une mer. Il aimait s'asseoir sur la pierre, laisser son regard errer droit devant, dans cette immensité d'ombre, dans ce silence. Les visites au-dehors étaient plus agréables lorsqu'elles étaient nocturnes ; alors, on voyait mal les hauts murs de la Cité.

Il y avait des jours, il y avait des nuits.

Denn savait cela, à présent.

Mieux : il en connaissait la cause, le pourquoi.

Il savait, grâce à l'enseignement, ce qu'était une planète, ce qu'était une étoile, un vrai soleil. Il savait pourquoi les planètes tournent autour des soleils.

Il savait bien des choses.

Au début, il en avait été un peu effrayé. N'était-ce pas effrayant de voir s'ouvrir devant soi un monde si grand, si fantastique ? Un monde que, durant presque toute une vie, il avait ignoré, ne croyant qu'en la Cité, ne vivant que pour, par et dans la Cité ?

C'était cela, l'effrayant.

Tandis qu'il apprenait, alors que sa conscience s'ouvrait à toutes ces révélations merveilleuses, il y avait là-haut des millions de sujets qui usaient leur vie dans la Cité, sans savoir, sans chercher ; qui naissaient, vivaient, travaillaient sur un ouvrage bien défini, bien précis, en attendant que, un jour, Ollo décide de leur exclusion. En attendant de tomber sous les aiguilles des nettoyeurs.

C'était cela, l'effrayant...

Pourtant, au fur et à mesure qu'avancait l'enseignement, la conscience de Denn se libérait de ces considérations. Certes, il

n'oubliait point la Cité et ses milliards d'esclaves aveugles. Il n'oubliait point, il y pensait différemment.

Cela ne le touchait plus de la même façon.

Il en était sorti. Il n'était plus un exclu, mais un libre. C'était en libre qu'il pensait.

L'important était d'apprendre ; apprendre vite tout ce que les machines pouvaient enseigner, apprendre tout, nourrir continuellement cette fringale qui s'était éveillée en lui.

Il y avait des jours et des nuits, également, à l'intérieur du dédale. Les nuits étaient destinées au sommeil, les jours au travail et aux amusements.

Denn s'amusait peu. Même au cours des nuits, il consacrait au repos et au sommeil le minimum de temps.

Il savait ce que le verbe « lire » voulait dire. Il avait appris. Dans le dédale, les bobines enregistrées d'enseignement n'étaient pas innombrables, et les libres avaient pallié ce manque par la lecture. Ils avaient inventé tout un système de signes, automatiquement imprimés sur des feuillets plastifiés, dont les combinaisons à l'infini permettaient de former des mots. Tel arrangement de signes représentait un son et tous les sons du langage pouvaient ainsi être traduits visuellement. C'était une très belle invention qui démontrait encore, si cela était nécessaire, la haute intelligence et l'esprit pratique des libres.

Quand il ne se trouvait pas aux salles d'enseignement, ou quand il ne lisait pas dans son local, Denn passait le temps en compagnie de Dove. Il ne le trouvait plus affreux, mais, au contraire, empreint d'une certaine noblesse. Il aimait bien la compagnie de Dove, et l'écoutait des heures entières parler de tels ou tels travaux de Ruor, le grand philosophe des libres.

Plus d'une fois, il donnait son avis, et il était heureux de voir alors s'allumer l'œil intéressé de Dove.

Ou bien, ils parlaient de l'avenir, de l'avenir du dédale, de l'avenir de la Cité et du monde.

Oui, les libres attendaient l'heure. L'heure H de l'immense révolte, quand ils sortiraient de terre et renverseraient les Cités. Car il savait également que les planètes couvertes par les Cités étaient nombreuses. Il y avait, par exemple, une certaine catégorie de sujets, dans les Cités, dont le travail consistait à conduire des fusées et des vaisseaux interplanétaires qui faisaient la navette entre les planètes, échangeant entre elles des cargaisons de matières premières nécessaires au fonctionnement des machines. Dans le dédale, il y avait plusieurs

centaines de ces voyageurs spatiaux qui, exclus, avaient trouvé refuge sous terre. Ces hommes étaient très respectés, admirés, car ils étaient ceux qui avaient eu le plus long trajet à parcourir dans leur fuite vers le bas. Les fuséoports se trouvaient au plus haut sommet des Cités, juste sous le vrai ciel.

Ils parlaient de cette heure de la révolte, qui marquerait le début de la nouvelle ère pour les hommes. Alors, les hommes détruiraient les Cités, et ils seraient capables, dans ce temps futur, de dominer les machines, d'une certaine façon. Ils seraient à même de converser d'égal à égal avec les machines. Et les machines, après cela, seraient bien obligées de se montrer raisonnables, et les sujets ne seraient plus des esclaves enfermés à vie dans telle ou telle spécialité, sans un regard, jamais, sur ce qui les entourait. Ce ne serait plus de cette façon-là.

Denn admirait maintenant la vieillesse. Il souhaitait devenir vieux, pour participer un jour à la grande révolte. Rien n'était moins certain, cependant. D'après Dove, la révolte n'aurait pas lieu avant quelques siècles.

Elle ne devait pas échouer, et les libres ne seraient prêts qu'au bout de ce temps-là.

C'était l'avis de Dove, mais Denn espérait que le vieux se trompait. Il voulait vivre la révolte...

Ces conversations-là prenaient des heures et des heures...

Parfois, aussi, il parlait avec La.

Il aimait bien, également, se retrouver avec La. Il aimait bien la regarder et l'écouter. Il était capable de demeurer des heures à ses côtés, sans dire un mot, l'écoutant parler, simplement. Le son de sa voix était comme une chanson, comme une musique.

Souvent, avec La, ils se rendaient à une des portes sur le dehors, la franchissaient. Ils le firent de jour et de nuit. Alors, ils s'asseyaient dans les rochers, et il arrivait que La se taise également. Ils restaient de très longs moments, silencieux, les yeux sur la mer sèche. C'étaient de bons instants.

Avec La, les conversations étaient particulières. Il ne parlait pas avec elle de ce qu'il parlait avec Dove. C'était autre chose, et c'était peut-être plus important encore.

Il y avait maintenant plusieurs dizaines de jours et de nuits que Denn se trouvait parmi les libres du dédale. Les temps de vingt-cinq jours se nommaient des mois : cela faisait plusieurs mois.

Ce soir-là, Denn quitta la salle d'examen médical, fatigué. L'examineur, un homme grand, aux épaules larges et visage glabre, qui se nommait Foz, n'avait pas caché sa satisfaction. Il avait dit ses espoirs pour la tentative du lendemain, affirmait que Denn était prêt.

Denn se sentait très nerveux, et tout ce qu'il y avait de plus déficient, au contraire. Mais c'était une simple réaction émotive, d'après Foz, et il ne fallait pas en tenir compte.

Il rentra directement à son local.

La s'y trouvait.

L'apercevant, Denn sentit gonfler son irritation, une fraction de seconde. Et puis, tout aussitôt, il fut heureux qu'elle fût là, elle.

Il s'écroula sur sa couche, s'allongea, les mains croisées sous la nuque. La était assise sur l'autre bord de la couchette, et elle le regardait. Ses yeux étaient très doux.

Après un long moment de silence, elle dit :

— Il le faut, Denn. Tous, ici, un jour ou l'autre, nous tentons l'expérience.

— Tu l'as tentée, toi ?

La acquiesça.

— Oui, mais les résultats n'ont pas été satisfaisants. Pour nous autres, femmes, il y a un certain cycle. C'est ce qu'ils disent. Peut-être que ce cycle n'était pas normal, chez moi. Ce n'est pas comme pour les hommes. Ce n'est pas pareil.

Le regard de Denn coula sur La, sur sa poitrine, sur son ventre, son ventre menu et plat. Se pouvait-il que ce ventre-là se mette à gonfler ? À gonfler énormément, jusqu'à ce qu'on le fende pour en extraire le nouvel enfant ?

De toutes les choses apprises, celle-là lui paraissait la plus inconcevable et la plus inhumaine. La plus sacrilège aussi, d'une certaine façon. Les hommes osaient remplacer, se substituer aux machines à naissance, qui sont les plus grandes créations d'Ollo.

Denn dit :

— On dit que cela n'est pas toujours positif pour les hommes.

— C'est vrai, dit La. Certains ne parviennent pas. D'autres, au contraire, y parviennent tout de suite... et ils ne font pratiquement plus que cela.

— Je ne saurai pas, dit Denn. Malgré tout ce que dit Foz, je ne saurai pas.

La se pencha sur lui, souriante. Elle dit doucement :

— Personne ne peut parler ainsi avant l'expérience.

— Mais je n'ai pas envie, dit Denn. C'est une chose que je ne peux pas accepter !

La se redressa. Elle avait perdu son sourire, dit sérieusement :

— Il n'y a que ce moyen, Denn. Il est barbare, je sais. Il est contre nature, mais c'est le seul moyen. Nous ne sommes pas encore capables de construire des machines à naissance, et il faut pourtant que nous assurions notre continuité. C'est une grande économie de temps, Denn. Si nous devons compter uniquement sur les arrivages d'exclus, la révolte serait repoussée très loin dans le temps. Avec les enfants qui naissent dans le dédale, c'est différent. Tout petit, un enfant peut être soumis à l'enseignement. Il en est qui n'ont pas quatre ans d'âge et qui savent déjà tout ce que tu sais, toi, et même plus. L'intelligence de ceux-là ne cesse de grandir. Ce sont eux qui, le plus facilement, font des recherches, trouvent des choses. Ce sont eux qui, rapidement, nous mèneront à la révolte.

Denn soupira :

— Je sais, je sais...

— On ajoute, continua La, qu'il y a dans l'esprit de ceux qui naissent de cette façon, un peu de l'esprit de ceux qui les ont créés. Un peu de leur père, c'est le mot, et un peu de leur mère. Si tu y parviens, Denn, et si tu n'es plus là en personne au jour de la révolte, il y aura peut-être les enfants que tu auras créés. Ils seront un peu de toi.

— Je sais, oui, dit encore Denn.

Voir avec d'autres yeux..., entendre avec d'autres oreilles, ressentir avec d'autres sens, après la mort normale qui tombe en bout de vieillesse...

La baissa les yeux et dit :

— Si j'avais passé les tests d'heureuse façon, j'aimerais bien, Denn, donner naissance à un enfant de toi.

Denn se redressa sur ses coudes. Le regard de La tomba dans le sien.

— Jamais, dit Denn. Jamais je ne te ferai pareille chose.

Une ombre triste passa dans les yeux de la jeune femme.

— Pourquoi ? souffla-t-elle.

Denn dit :

— Parce que je suis bien quand tu es là. Parce que je crois que c'est ça, aimer quelqu'un.

La eut un sourire pâle. Elle se redressa, ses yeux brillaient de larmes.

— Je te remercie, Denn, dit-elle. Ne t'inquiète plus. Je serai là demain.

Elle se retira silencieusement, quitta le local.

Un grand moment, Denn demeura sans bouger. Puis il se laissa tomber de nouveau sur sa couche, ferma les yeux.

Était-ce vraiment cela, aimer quelqu'un ?

Avec La, c'était un peu comme ce mystère découvert dans les bras de Laïa. Un peu seulement. Plus jamais, rien ne serait pareil à cet embrassement-là.

Est-ce que cela voulait dire qu'il avait aimé Laïa ?

Dove, et beaucoup d'autres, parlaient souvent du verbe aimer. Certains lui accordaient une importance primordiale, dans les expériences de création d'enfants. D'autres n'y voyaient pas le moindre intérêt scientifique et se gaussaient des premiers qu'ils appelaient rêveurs.

Denn attendit que la nuit passe.

Il dort peu et mal.

*

* *

La salle du test était taillée dans la roche rouge. Elle n'était pas bien vaste : dix mètres sur dix environ, et trois de hauteur.

Une sorte de long pupitre couvert de cadrans séparait cette salle en deux parties, dont l'une occupait les deux tiers du volume total. Surmontant le pupitre, une paroi translucide montait jusqu'à la voûte.

Il y avait, dans cette partie de la salle, derrière les pupitres, plusieurs personnes en combinaisons blanches, vérifiant les cadrans, tripotant des touches et des boutons, reliées par leurs casques-radio à d'autres salles identiques dans lesquelles se déroulaient des expériences similaires à celle qui allait s'effectuer derrière la vitre. Ils étaient, hommes et femmes, une bonne vingtaine.

De plus, derrière ces officiants, d'autres personnes se tenaient debout, attendaient, tout en échangeant parfois entre elles quelques mots à voix basse.

Parmi ces personnes, Denn reconnut La et Dove. Les autres devaient être les compagnons de sa partenaire de test. Il répondit à leur salut par un petit balancement de tête, franchit, par une porte coulissante, la ligne des pupitres. La porte se referma derrière lui.

Il y avait deux personnes seulement dans cette partie de la salle, trois, lui compris.

La première était Foz, qui, souriant, le salua d'une légère courbette.

La seconde était une jeune femme, aux cheveux curieusement roux, assise sur l'unique meuble de la pièce : une couche. Elle se leva, elle aussi, salua Denn, et Denn la salua. Elle était grande, le teint très pâle, nouant et dénouant sans arrêt ses doigts.

Elle paraissait au moins aussi nerveuse que lui et, d'une certaine façon, cela lui donna un peu d'assurance.

— Voici Denn, ton partenaire de test, dit Foz à la jeune femme.

Puis à Denn :

— Voici Abelle, ta partenaire. Elle est un peu nerveuse, mais tout se passera bien, j'en suis certain. Comment te sens-tu ?

— Assez nerveux aussi.

— Normal, sourit Foz.

Il continua sans se démonter :

— Voici la couche. Auparavant, je vous demanderai de coiffer ces casques témoins, qui seront reliés sur les contrôleurs des pupitres. Nous enregistrerons toutes les variations des ondes neuro-cérébrales que vous émettrez pendant le test. Divers relevés physiologiques seront également effectués par l'intermédiaire de ces casques, accélérations cardiaques, hausses de sensibilité épidermique sur certaines zones corporelles, etc.

Denn prit le casque tendu par Foz, le coiffa. Il était léger, enveloppait toute la boîte crânienne, avec une sorte de visière plate qui descendait en pointe sur le front, s'arrêtant entre les deux yeux, à la racine du nez.

Abelle fit de même.

Foz coiffa lui aussi un casque sensiblement différent, muni en outre d'une pastille-micro qui s'adaptait sur sa gorge.

Le regard de Denn croisa celui d'Abelle. Elle eut un rapide sourire, plutôt tremblant.

— Voilà, dit Foz. Déshabillez-vous maintenant.

Il s'installa sur un siège, à la tête de la couche, lança dans son micro plusieurs informations codées à l'adresse des contrôleurs des pupitres.

Le cœur de Denn battait très fort. Ses mains tremblaient en tirant les fermetures à glissière de sa combinaison. Il ferma les yeux, s'efforçant de retrouver un rythme respiratoire normal et de contrôler les battements de son cœur.

Lorsqu'il rouvrit les paupières et se redressa, il était nu.

En face de lui, Abelle était nue, elle aussi.

Ils se regardèrent.

C'était la première fois que Denn voyait une femme nue, totalement nue, en chair et en os. La première fois, autrement que par projection mentale émise par les bobines d'enseignement.

C'était probablement la première fois, également, qu'Abelle contemplait un homme nu, en chair et en os.

Elle était agréable à regarder. Des épaules gracieuses, des membres fins, très blancs. Sa poitrine était forte et ronde, les pointes des seins d'un rose délicat. Elle avait une taille fine, des hanches plutôt larges et un ventre doucement bombé au-dessus du triangle pubien. Ses cuisses étaient pleines, longues.

Une chaleur dorée monta au front de Denn. Il trouva la chose plutôt désagréable.

— Allongez-vous, dit Foz d'une voix atone.

Abelle, la première, s'allongea sur la couche et Denn la rejoignit. Il s'étendit à ses côtés, sur le dos. Une odeur piquante se dégageait du corps d'Abelle. Les doigts de Denn frôlèrent incidemment la peau de son flanc ; c'était doux, soyeux.

Il ferma les yeux. Des couleurs dansaient sur l'écran roux de ses paupières closes et il se sentit noyé par une vague de picotements très étranges. Il se répéta mentalement : « Pour que la révolte vienne vite ! Pour qu'elle vienne vite... »

Dans un tourbillon très étiré, lancinant, la salle s'éloignait. La voix de Foz retentit au-dessus de sa tête, mais il n'entendit pas, ne comprit pas.

Lorsque la main d'Abelle se posa sur sa poitrine, il rouvrit les yeux.

Le visage de la jeune femme était tout proche du sien, pâle, avec le casque qui emprisonnait ses cheveux rouges. Une fine buée de transpiration ourlait ses lèvres entrouvertes, ses pommettes. Il sentait son souffle saccadé sur son visage.

Abelle s'approcha encore, collant tout son corps contre le sien. C'était très doux et très chaud. Les picotements enflèrent sous la peau de Denn.

Lorsque les seins d'Abelle s'écrasèrent contre son torse, que son ventre se plaqua sur le sien, une force intérieure absolument inexplicable poussa Denn à serrer les dents, à les serrer très fort.

Dans le casque, une voix tranquille retentit :

— Ne te crispe pas, Denn. Laisse-toi aller... Ne te crispe pas. Tu peux ressentir du plaisir, si tu le veux.

La voix semblait monter du fond d'un insondable gouffre. Devant

ses yeux apparut le visage de Laüa. Laüa qui souriait...

Comme si la femme qui se pressait contre lui avait pour nom Laüa, comme si c'était elle !

Les mains d'Abelle couraient sur tout son corps, légères, en caresses lentes, guidées par une autre voix qui roulait dans son casque à elle. Ses mains étaient comme un souffle de vent du dehors. Elles glissaient sur ses épaules, sur sa poitrine et au long de ses côtes. Le ventre chaud se plaquait contre le sien, ses cuisses se mêlaient aux siennes.

Laüa, Laüa !

Et les lèvres d'Abelle se promenaient sur son cou, dans un souffle rauque, précipité ; et le souffle de Denn s'accélérait pareillement, au même rythme. Ses propres mains s'allégèrent, quittèrent les gants de plomb qui les avaient maintenues jusqu'alors à plat sur la couche, le long de son corps. Ses mains s'élevèrent pour se fixer, larges, sur le corps d'Abelle.

Les mains de Denn plongèrent dans la fournaise.

Ce n'était pas du plaisir. Cela n'avait rien à voir avec l'effet des pilules que l'on absorbait dans la Cité.

C'était autre chose. Un feu vivant, une tourmente intérieure sans pareil, un bouleversement complet de tout son être.

Il laissa courir ses mains, comme deux choses indépendantes de sa volonté, sur le dos creusé d'Abelle, sur ses reins et ses fesses ; il les laissa se refermer sur ses seins lourds.

Et les mains d'Abelle étaient sur son ventre à lui, elles palpaient, nouées sur l'explosion de son sexe.

Ce fut comme si la vie, en mille gerbes de feu, quittait le corps meurtri de Denn. Il cria, cherchant à fuir, paniqué jusqu'aux tréfonds de l'âme et, ne trouvant, pour toute fuite, qu'à serrer davantage Abelle contre lui. De toutes ses forces, les yeux révoltés, les mâchoires serrées, dans une horreur infernale, dont la plus haute monstruosité était cette sensation brûlante et agréable, terriblement, affreusement agréable !

La chaleur du corps d'Abelle était en lui, sur lui, il s'y logeait entièrement, avec force, désespérément. La chaleur d'Abelle qui criait l'étouffa, le vida soudain de toute force et le laissa pantelant, écartelé sur la couche, couvert de sueur et le souffle démonté, tandis que le monde entier s'envolait.

— Parfait ! lança la voix de Foz dans le casque.

Denn ouvrit les yeux. Il aperçut, très loin, à travers un brouillard léger, les visages des témoins derrière la glace des pupitres. Il

murmura :

— Laïa...

Et il avait honte, il se sentait abominablement souillé. En même temps, une certaine forme de fierté, qu'il n'aurait jamais soupçonnée quelques instants auparavant, palpitait dans ses veines.

Plus tard, ils quittèrent les cabines de bains de vapeur régénératrice, et ils revêtirent leurs combinaisons.

Foz leur jeta un coup d'œil satisfait, préparant déjà la réception des deux nouveaux patients.

Les pommettes d'Abelle étaient roses.

— Merci à toi, dit Denn.

— Merci à toi, répondit Abelle.

Ils quittèrent la salle l'un derrière l'autre. Abelle fut accueillie par ses amis. Denn se retrouva devant Dove et La.

Ce n'était pas exactement de la joie. Mais il était satisfait de se retrouver là, de vivre cet instant.

— Bravo, dit Dove. Le dédale a besoin de toi, Denn, et tu sauras œuvrer pour notre cause.

— Qui peut savoir, dit Denn, si cela donnera des résultats ?

— Pour cette expérience, personne, dit Dove. Pas avant un certain temps. Mais nous savons que toi, tu es capable de transmettre la semence.

La s'approcha. Une expression de bonheur grave était peinte sur ses traits.

Elle dit :

— Je suis heureuse que tu aies réussi, Denn. As-tu beaucoup souffert ?

Denn eut une crâne grimace.

— Pas vraiment, mentit-il. Pas vraiment. Cela s'est bien passé.

Il dit à Dove :

— Dove, je crois que j'aime La.

Et les yeux de Dove, dans le buisson de cheveux et de barbe, les yeux de Dove cernés de peau fanée s'étirèrent, se plissèrent dans un sourire parfait.

CHAPITRE XII

Si le philosophe et chercheur Ruor avait dans le dédale un partisan convaincu, celui-ci se nommait Dove.

Dove, un homme libre du dédale, qui vivait en état de vieillesse, qui portait haut, fièrement, ses rides et sa barbe-fleuve, comme pour prouver à tous que la vie, même en fin de cycle, n'a rien de déshonorant, rien de triste.

Dove était un libre très sympathique, débordant d'enthousiasme, à l'esprit vif, toujours en éveil. Un nombre de gens incalculable le connaissaient, venaient régulièrement le saluer et parler avec lui. Lorsque Dove parlait, c'était mieux qu'un rouleau d'enseignement mécanique, et chacune de ses phrases pouvait rester gravée éternellement dans la mémoire.

Il parlait, et chacun des mots qu'il prononçait vous était spécialement destiné ; pour un autre, il choisissait d'autre mots.

C'était cela qui différait de l'automatisme froid des machines ; c'était cela qui était agréable.

Oui, Dove était précieux. On pouvait facilement l'écouter des heures, sans une seule seconde d'ennui, sans qu'un seul des mots prononcés fût creux.

Dans les débuts, il avait sagement évité de parler avec Denn des théories de Ruor. Ce n'était pas encore l'instant. Dans cet état d'esprit qui l'habitait, Denn aurait tout simplement refusé les fantastiques révélations. Il se serait braqué, peut-être à jamais, ou pour le moins, il se serait cuirassé dans un scepticisme obscur, qui l'aurait immobilisé pour longtemps.

Dove était trop intelligent pour brûler les étapes.

Il avait commencé normalement l'enseignement de Denn, l'avait guidé. Pas à pas, avec patience, il l'avait emmené sur le chemin d'une vérité qui ne ressemblait en rien à celle que l'on pratiquait, que l'on avalait sans chercher plus loin, dans la Cité.

Ainsi, Denn s'était élevé progressivement sur ce chemin. Ainsi, il avait franchi les étapes, l'une après l'autre.

Alors, l'instant venu, Dove avait commencé à parler de Ruor, et de ses théories.

Petit à petit, doucement.

Chacune de ces esquisses appelait au développement, chacune était une porte ouverte que l'on brûlait de pousser rapidement et d'ouvrir toute grande.

Oui, c'était de cette façon que Denn avait été amené à connaître les révélations, par Dove. Ensuite, avide de savoir, empoigné tout entier par une boulimie féroce, il s'était plongé dans l'enseignement automatique traitant en profondeur ces théories. Il avait appris ; mais, surtout, c'étaient les phrases prononcées par Dove, c'étaient les conversations avec Dove qui lui restaient en mémoire. Il en garderait à jamais le souvenir bienheureusement chaud.

Dove disait :

— L'esprit de Ruor était une richesse.

Et toujours, derrière ces mots-là, il marquait un temps de silence respectueux.

Puis il reprenait :

— Il venait, comme la grande majorité des libres, de la Cité. Il en avait été exclu par les machines. Il y a de cela un nombre considérable d'années.

Denn écoutait, bouche bée, le souffle suspendu.

— Oui, disait Dove, il y a longtemps... Certains appellent Ruor « le prophète », tu vas comprendre pourquoi.

» Dans la Cité, Ruor occupait un poste dans les hauts niveaux, aux compartiments de contrôle des cerveaux électroniques. Lorsque, un beau jour, il se trouva exclu, il eut beaucoup de mal à s'échapper. Mais il y parvint. Il rejoignit le dédale qui était en formation déjà en ce temps-là. Il apprit tout ce que chaque exclu doit apprendre sur le dédale, sur tout. Et puis, il se mit au travail.

» Ce fut Ruor qui, le premier, lança contre Ollo les plus sanglants blasphèmes. On le prit pour un fou, en son temps. Mais rien n'était de taille à l'arrêter. Il travaillait, il échafaudait sa théorie. »

— Qu'est-ce qu'une théorie ?

— C'est une idée, une conviction intime se rapportant à un sujet particulier. Une théorie n'est pas toujours le reflet de la vérité nue. Elle est, comme je le dis, une conviction.

« Personne ne peut dire : « Je détiens la vérité. », bien entendu. Mais on peut dire néanmoins : « Je crois détenir la vérité. » C'est ce que l'on fait en énonçant une théorie. »

— Et Ruor bâtit une théorie ?

— Oui. Un grand travail, une somme. Personne n'est tenu de l'accepter, personne n'est forcé d'y croire. Chacun est libre. Ruor était persuadé que ce qu'il disait était la vérité. Moi-même, je pense qu'il avait raison. Beaucoup, parmi nous, pensent comme moi, à présent. Beaucoup croient que Ruor avait raison.

— Que disait Ruor ?

— Je vais te le dire, Denn. Je vais te le dire...

Il y avait un nouveau temps de silence, pendant lequel Dove, le front baissé, regardait ses mains croisées. Puis il relevait la tête et son regard sans couleur brillait étrangement, et il se plantait tout entier dans celui de Denn. Dove disait :

— Voilà ce que dit Ruor :

» Il y a bien longtemps, très longtemps, les choses n'étaient pas ce qu'elles sont. C'était voici plusieurs dizaines de milliers d'années, peut-être davantage.

» En ce temps là, les planètes étaient vierges de toute vie humaine. Certaines n'étaient même pas terminées, si l'on peut dire ; elles n'étaient que des amalgames gazeux tournoyant dans l'espace autour du soleil. Sauf une.

» Sur cette dernière, parfaitement stable, à bonne distance du soleil, vivaient les hommes, les humains.

» Alors, il n'y avait pas encore de Cité. La vie végétale était florissante et couvrait pratiquement la planète. Il y avait des mers, il y avait des fleuves, c'est-à-dire des tracés continus qui recueillaient l'eau des pluies comme l'eau qui venait de la terre, et emmenaient ces flots vers les mers, suivant les dénivellations. Il y avait des arbres, ce sont des plantes comme des bouquets de mousse géants, aux pieds très durs, qui dépassaient parfois, pense-t-on, la taille des humains. Il y avait de l'herbe, il y avait des fleurs, il y avait des forêts. C'était rude, mais beau et agréable.

» En ce temps-là, je l'ai dit, il n'y avait pas de Cité. Les humains d'alors vivaient dans des abris de pierre, rassemblés généralement par milliers. Il n'est pas interdit de penser que certains vivaient éloignés de ces points de rencontre, mais ce devait être rare, tout de même.

» Il est possible que la vie sociale eût été basée sur le principe du clan, ou du nœud familial. Le nœud familial est une sorte de cloisonnement dans la société, un cloisonnement qui n'est pas hermétique. Il est bâti sur le couple : un homme, une femme, ou sur le groupe : plusieurs hommes, plusieurs femmes. Ces couples, ou ces groupes, vivaient dans le même abri, partageaient leurs gains. Les gains étaient des symboles numériques en relation étroite avec le

travail des sujets. En effet, on peut admettre, on peut penser que les humains d'alors recevaient un certain nombre de ces symboles, en échange du travail qu'ils fournissaient. À l'aide de ces symboles, ils pouvaient eux-mêmes recevoir des nourritures, et tout ce qu'ils voulaient. Si archaïque et apparemment compliqué qu'il fût, il semble que ce procédé ait connu quelques avantages.

» Mais ceci est un détail.

» Les humains vivaient. Ils étaient heureux, et maîtres de leur planète. Ils étaient un peuple fort, à la tête duquel se trouvait un comité de direction, un commandement.

» Tout allait bien.

» Puis, un jour, les humains se sont fatigués. Ils vivaient heureux depuis si longtemps ! Alors, ils se sont mis à fabriquer des machines qui étaient destinées à les remplacer heureusement dans leur travail et dans le commandement, dans beaucoup de choses. »

Dove s'interrompait.

On avait beau écouter l'histoire pour la dixième fois, c'était toujours un passage difficile... Penser que les machines avaient été créées par les humains, et non par Ollo ! Certes, c'était probable que, en son temps, Ruor avait dû rencontrer un certain nombre de difficultés en énonçant cette théorie !

Et ce n'était pas tout ! Ce n'était qu'un début...

Dove reprenait :

— Ainsi parle Ruor :

» Les humains, qui savaient tout, firent de belles machines, de merveilleuses machines, dans lesquelles ils mirent toute leur intelligence. Peut-être imprudemment, qui sait ?

» Le temps coula ainsi, et les machines couvraient peu à peu la planète. Et voilà que les humains, à bord de vaisseaux spatiaux immenses, découvraient les autres planètes de leur système solaire. Voilà qu'ils les visitaient. Les machines étaient déjà leurs égales.

» Le temps coulait toujours.

» C'est alors que les humains créèrent Ollo...»

À chaque fois, ces paroles faisaient naître une sorte de nœud dans la gorge de Denn. Il avait été banni par Ollo, et contre Ollo il luttait. N'empêche..., le goût amer du blasphème emplissait sa bouche.

— Oui, ils créèrent Ollo. C'était une machine fantastique, énorme. Avec leur intelligence et leurs mains, ils fabriquèrent Ollo-le-Tout-Puissant, et c'était le plus formidable cerveau mécanique qui eût jamais existé. On ne sait pas s'ils en arrivèrent là par simples réactions

en chaîne, poussés par le désir toujours plus grand de faire mieux et plus fort ou, au contraire, si cet acte fut un acte conscient. Peut-être étaient-ils fatigués, réellement ? Peut-être voulaient-ils assurer de cette façon leur descendance et leur continuité ? Nul ne le sait. Nul ne peut le dire.

» Ollo naquit.

» Ollo grandit.

» Ollo construisit les Cités.

» Et les Cités, au fil des temps, recouvrirent les planètes. Et ce fut l'ère des Cités.

» Et les humains de l'origine étaient de moins en moins nombreux. Les machines étaient savantes, instruites par l'homme. Les machines étaient de plus en plus nombreuses, et elles obéissaient déjà pour la plupart aux commandements d'Ollo, comme les humains l'avaient voulu.

» Ollo et les machines inventèrent les nouveaux principes de vie, à l'intérieur des Cités. La technique avait atteint son point de perfection : il n'était plus question de revenir en arrière, et pouvait-on aller plus loin en avant ? Les Cités elles-mêmes étaient de gigantesques machines douées de raison, les hommes dans les Cités étaient les rouages anonymes de cette machine.

» Voilà ce qu'il advint.

» On peut penser que, à une certaine époque, il y eut un conflit rapide entre les derniers humains et la machine.

» En effet, les descendants des vrais humains étaient de moins en moins nombreux, et Ollo, avec l'aide de ses machines, savaient à présent créer des répliques d'humains. À partir de deux cellules, l'une mâle et l'autre femelle, les machines se chargeaient des naissances, après de sévères sélections. Les machines en arrivèrent parfois à créer ces cellules de base. Ainsi, les descendants de l'homme étaient des robots bioniques, en quelque sorte. Artificiellement créés, reliés au centre de commandement par des plastrons-témoins qui étaient les plus ignobles chaînes qui soient. Ils étaient catalogués dans la mémoire d'Ollo, automatiquement, et dirigés vers telle tâche, automatiquement. Lorsque les machines jugeaient que tel numéro n'était plus capable d'accomplir sa tâche, alors, on se débarrassait du sujet. Dans les Cités, nul gâchis possible, nulle erreur possible... Cette forme de vie parfaitement réglée, horriblement statique, qui était le gâchis parfait, n'admettait pourtant pas le gâchis à l'intérieur d'elle-même...

» Oui, on peut imaginer un conflit, entre les hommes-machines,

créés par Ollo et les humains, et les derniers représentants de ceux-ci. Peut-être les humains prirent-ils conscience du danger ? Mais trop tard. Déjà, Ollo était plus fort. Ollo, conçu par eux, conçu de façon à prévoir et résoudre tous les problèmes... Ollo sut rapidement se débarrasser des humains. Des derniers survivants.

» C'était gagné. Gagné à perte de temps, à perte de vie. C'était l'ère d'Ollo vainqueur, que les milliards de sujets reliés à son cerveau commençaient à vénérer et qu'ils considéraient comme un dieu. »

Ainsi parlait Ruor. Ainsi racontait Dove.

Denn écoutait.

Il avait écouté cent fois. S'était enthousiasmé et rebellé cent fois. Il disait :

— C'est impossible que notre chair, notre sang, soient un produit issu de l'homme naturel, comme tu le dis, Dove ! L'homme naturel, comment se reproduisait-il, en ce cas ?

Dove souriait :

— Peut-être de cette même façon que nous essayons de nouveau, ici.

— Absurde ! Pas d'une manière aussi... Non, Dove, je n'y peux croire. S'ils n'avaient pas de machines pour sélectionner les naissances, pour les sérier et les contrôler, ils auraient vite submergé le monde !

Dove avait des réponses toutes prêtes à chacune de ses objections :

— Non, Denn. La sélection avait lieu, elle était naturelle. Les sujets qui n'étaient pas idéalement conçus mouraient. Et puis, le temps aussi jouait : une naissance en machine demande une quinzaine de jours. Une naissance « humaine demande beaucoup plus de temps : entre huit et neuf mois, d'après ce que nous avons pu étudier ici. Également, quand les humains atteignent une certaine période de vieillissement, ils ne peuvent plus procréer.

— Ce n'est pas tout ! disait Denn. (Ses objections étaient de plus en plus faibles, de plus en plus dénuées de conviction.) Qui dirigeait les premiers humains ? Quel était leur dieu ?

— Ils n'avaient pas de dieu. D'après Ruor, ils étaient des dieux, mais ne s'adoraient pas mutuellement. Ils étaient égaux et libres. Oui, des dieux... Cette conception de dieu unique que l'on doit respecter et craindre a dû apparaître la première fois dans l'esprit d'Ollo. C'était un moyen supplémentaire pour asservir les sujets des Cités. Ruor pense de cette façon. Et moi comme lui.

Avec le temps, la théorie de Ruor semblait de moins en moins

délirante. C'était comme une grande excitation dans l'esprit de Denn.

— En qui devons-nous croire ? demandait-il à Dove.

Qui répondait :

— Ollo a mis en nous ce besoin, croire en une puissance supérieure, qui nous guide et nous dirige, qui soutient nos efforts. C'est vrai. Pour être fort, nous devons croire en quelque chose. Nous ne savons même pas sur quelle planète se trouve Ollo-le-Dirigeant. Mais nous devons trouver et le renverser. Pour cela, nous devons être forts, et croire...

— En qui, Dove ?

— En l'homme. Croire en l'homme-dieu des premiers temps. En celui-là qui inventa les machines qui l'abattirent. Croire en lui.

Dove disait cela.

*
* *

Ils étaient assis dans les roches tièdes, à quelque cent pas de la porte sur le dehors 74.

Il faisait frais, et la luminosité baissait de seconde en seconde. Là-haut, les murs de la Cité, encore baignés de lumière, étincelaient.

La flaque morte de l'ancienne mer miroitait doucement.

Parfois, Denn jetait un rapide regard en direction de La. Elle aussi regardait la mer. Quand leurs regards se croisaient, elle souriait.

La frissonna, puis elle se rapprocha de Denn. Il mit la main sur son épaule. C'était un geste coutumier, depuis qu'ils vivaient ensemble, dans le même local, continuellement. Depuis qu'ils copiaient ces divisions sociales d'un autre âge dont parlait Ruor dans les textes.

— À quoi penses-tu ? demanda La.

Denn dit :

— À Dove.

Il pensait souvent à Dove. Dove était mort depuis maintenant deux mois de temps. Mort comme ça, tout seul, comme une flamme qui s'éteint.

Et Denn, souvent, pensait à Dove, comme il pensait souvent, et toujours, à cette autre morte qui avait nom Laüa.

Tous deux l'avaient guidé sur les traces des mystères.

Il pensait à Dove, à Laüa. Il se disait : « Je suis un descendant de l'homme. Fatalement. À quoi ressemblaient-ils ? Est-ce que j'ai l'apparence d'un homme ? Est-ce que mon sang est le même que celui d'un homme naturel ? Avaient-ils du sang ? »

« Je suis une machine. Nous sommes tous des machines, nées en laboratoire. Que nous reste-t-il de l'homme ? »

Il pensait : « Comment se peut-il que nous, les humains d'à présent, nous puissions donner naissance à d'autres humains, sans le secours des machines ? Sommes-nous vraiment les héritiers des premiers dieux fabuleux, et faut-il vraiment croire en eux ? Faut-il y croire non par habitude, parce que nous devons croire en quelque chose, mais parce *qu'ils furent* vraiment ? »

Ces questions-là rouleraient à jamais dans son crâne. Il le savait.

La s'appuya contre lui. Elle était douce, tiède.

Elle dit :

— Ne t'inquiète pas, Denn. Je te vois soucieux, et tu ne dois pas. Toutes les expériences qui te concernent ont donné des résultats positifs. Le ventre d'Abelle est déjà rond, et bientôt les disciples de Foz l'opéreront pour en extraire l'enfant.

— Je sais, dit Denn.

Toutes les expériences positives. C'était vrai. Il était devenu une sorte de spécialiste, parmi une centaine d'autres. Il n'y trouvait pas encore de plaisir, mais n'en était plus écœuré non plus.

— Ne sois plus soucieux, Denn. L'enfant qui naîtra d'Abelle sera pour nous. Il sera notre enfant. Foz me l'a promis. Il sera à toi et à moi, et nous nous occuperons de lui. Et, un jour, mes tests seront bons, et tu me feras un enfant, à moi aussi, et de cette façon nous serons toujours...

La voix de La s'éloigna doucement au fond d'une épaisse brume. C'était reposant, tranquillisant, en quelque sorte.

Bien sûr, elle avait raison.

Elle avait souvent raison.

Pourquoi se faire du souci ? Pourquoi s'inquiéter ?

Et pourquoi donc cette sensation indéfinie de malaise, au fond de lui, lorsqu'il se souvenait des paroles de Laiüa allumant l'espoir et la joie pour après la fuite ? Pourquoi ce besoin de comparaison avec le présent, avec l'actuel ?

N'était-il pas un libre du dédale ?

Ils allaient se battre. Ils allaient gonfler leur puissance, au nom de l'homme naturel, ils allaient devenir si forts, si grands !

Ils allaient jaillir de sous la terre par millions. Ils allaient submerger et détruire les Cités. Ils allaient raser Ollo, quand ils sauraient sur quelle planète Ollo se terre.

Ils allaient agir de la sorte, bientôt.

Dès qu'ils seraient capables de construire des machines aussi puissantes que celles des Cités, alors, ils se révolteraient. Oui, leurs machines seraient plus fortes que celles des Cités, et l'une d'elles, particulièrement. Celle-là, ils l'appelleraient Homme, peut-être. Elle serait de taille à détruire Ollo, de taille à les guider tous dans une vie nouvelle, et dans de nouvelles Cités moins tyranniques.

Ils feraient cela.

Leurs machines à eux seraient raisonnables.

Leurs machines à eux leur donneraient le bonheur. Parfaitement ! Ils seraient aptes à créer des machines capables de leur fournir le bonheur !

Voilà ce qu'ils feraient. Bientôt.

Pourquoi, alors, ce goût vaguement fade dans la gorge, au souvenir des paroles de Laüa ?

Pourquoi se soucier ?

N'était-ce donc pas ce que l'on pouvait souhaiter de plus beau ? N'était-ce donc pas, dans ce futur préétabli, toutes les merveilles du temps des dieux anciens redécouvertes ?

Distraitement, Denn serra l'épaule de La contre lui.

Il dit :

— Oui, La. Nous serons heureux, tu verras.

La ferma les yeux et sourit. Elle acquiesça silencieusement.

Le même sourire vint aux lèvres de Denn. Apparemment, il ne s'était presque pas forcé. Presque pas.

FIN



ANTICIPATION-FICTION



Pierre SURAGNE

Il vaudrait mieux jamais ne poser de questions. Mais pourtant, un matin, Denn se réveille en plein cœur du malaise, la tête emplies de questions.

Qu'est-ce que la Cité ? La Cité, c'est le monde, c'est l'Univers, c'est Tout. Cela n'a pas de commencement, ni de fin... Mais est-ce vraiment cela ?

Qui est Ollo ? Ollo est celui qui est, celui qui dirige, celui qui commande, qui a créé la Cité. C'est l'Ame. C'est la Cité... Mais est-ce vraiment cela ?

Pourquoi, dans la Cité, y a-t-il des Nettoyeurs, et des Sujets, et surtout des Exclus ? Pourquoi des Nettoyeurs, comme Denn, dont la tâche consiste à pourchasser et tuer les Exclus ?

Et pourquoi un Sujet devient-il brutalement un Exclu ? A cette question, au moins, Denn trouvera rapidement la réponse. Et les mystères, les secrets s'effriteront pour découvrir l'enfer.